

Pour  
**100<sup>f</sup>**

elle est  
à vous !...

...et vous payez le reste (295 F. seulement) en trois mois ! Cette merveilleuse guitare électrique, directement importée du Japon, fabriquée par ARIA DIAMOND, spécialiste de l'électronique, est vendue sans intermédiaire.

### Essayez-la

ainsi que nos autres modèles :

- quart de caisse 450 F.
- basse 495 F.
- batterie 999 F.
- ampli 30 w, chambre d'écho incorporée 1.250 F.

Une guitare formidable !

■ bois dur de qualité supérieure, poli et fini main ; contours arrondis et double découpe pour permettre le "fretting" - style professionnel.

■ double prise de son à réglage séparé (ou potentiomètre séparé).

■ trémolo chromé, réglage possible de la tonalité, équilibrage automatique de tension et du diamètre des cordes.

■ tableau de commandes de couleur écaille, commutateurs distincts pour chaque prise de son, contrôle du volume et de la tonalité.

■ hampe en bois de rose, repères marqueterie, barre nickelée.



Bon de commande

#### JAREX

277, rue Saint-Honoré - Paris 8<sup>e</sup> (Métro Concorde) jusqu'à 19 h. 30

NOM : \_\_\_\_\_  
RUE : \_\_\_\_\_  
VILLE : \_\_\_\_\_

Commande une guitare ARIA et s'engage à verser :

100 F. de réservation (accompagnés du bon de commande),  
295 F. payables en trois mois.

- recevra sa guitare à l'adresse ci-dessus.
- viendra retirer sa guitare à la Société JAREX

277, rue Saint-Honoré, PARIS-8<sup>e</sup> (Métro Concorde)

Cochez d'une croix la mention désirée.

n° 11 octobre 67 2,50 f

# rock & folk

POP MUSIC RHYTHM AND BLUES ET JAZZ

## LES HIPPIES

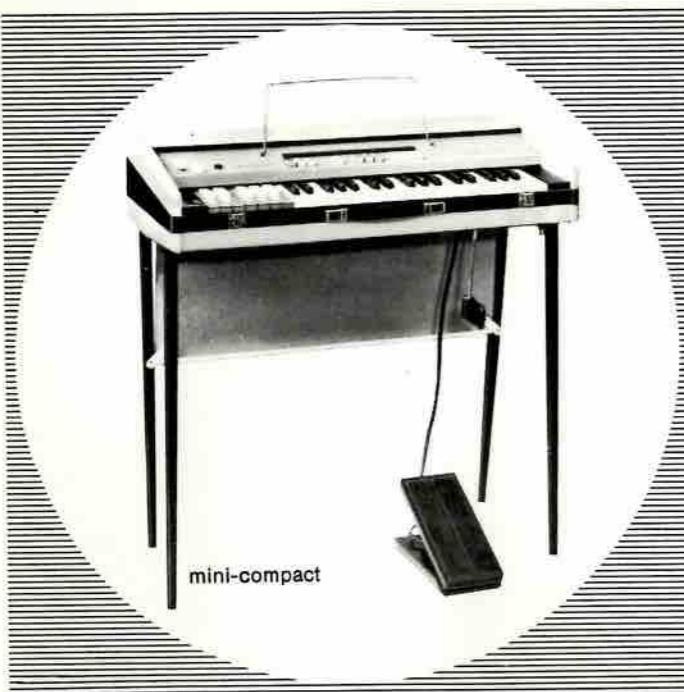
MONTY
ELVIS

JAMES BROWN
GENE VINCENT

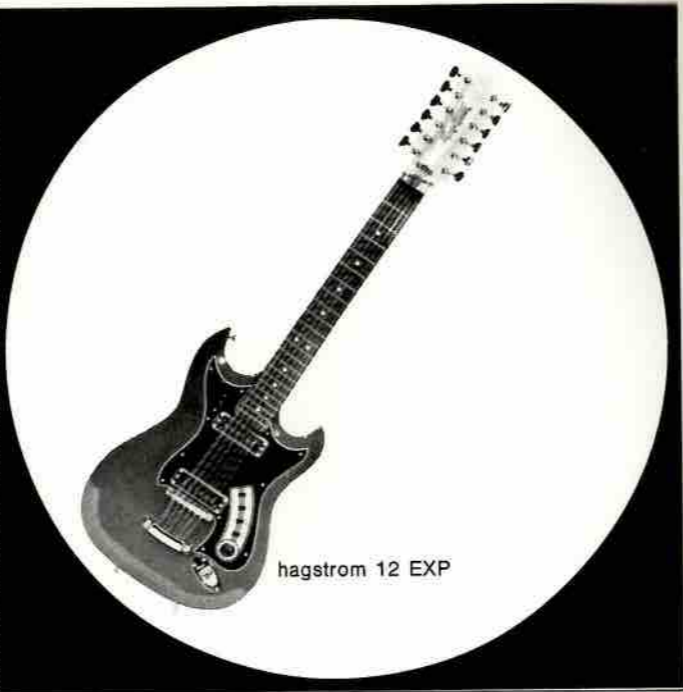
PIERRE PERRET
BRIAN EPSTEIN

PETER, PAUL & MARY
J.C. AVERTY





mini-compact



hagstrom 12 EXP



hagstrom-viking



compact de luxe

**terrible!**

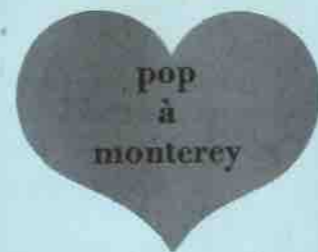
**farfisa**

**hagstrom**

professionnels ou amateurs,  
l'orgue électronique portatif farfisa  
vous assure la réputation de la  
plus importante marque mondiale,  
par ses ventes,  
sa gamme d'instruments,  
ses prix de 3 105 à 5 190 f,  
garantie totale  
crédit longue durée.

guitare électrique :  
la meilleure  
expression musicale  
de la qualité suédoise,  
choix des matières premières,  
 finition,  
présentation,  
garantie totale  
crédit longue durée.

en vous recommandant de cette revue : documentation complète et gratuite sur simple demande.  
g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10<sup>e</sup> - tél.: 770.17.18



On se prend à rêver. 40.000 spectateurs en trois jours. Une affiche extraordinaire. De Ravi Shankar au Jefferson Airplane en passant par Simon et Garfunkel, les Byrds, Eric Burdon, les Who, Jimi Hendrix, les Mama's et les Papa's, Otis Redding et bien d'autres encore. Et la télévision qui paie 250.000 dollars pour avoir le droit de filmer les spectacles. De quoi rêver, non ?

Mais où cela s'est-il passé ? Pas en France, lecteurs de « Rock & Folk ». C'eût été trop beau. Non, ces trois jours de sons, de lumières, de rock, de folk, de musique quoi, ces trois jours se sont déroulés à Monterey, un bled sur la côte Pacifique. Loin vers l'Ouest, en Californie. Go west ! Heureux hippies qui ont pu assister à ce festival, le premier festival international de Pop Music de Monterey (14, 15 et 16 juin). Ils y sont allés avec leurs tentes, leurs teepees. Ils ont dormi sur place. Ils ont dansé et ils ont regardé, ils ont écouté avec passion et amour. Les grandes vedettes, Rolling Stones, Bob Dylan, Chuck Berry, Beatles ne sont pas venues cette fois-ci. Mais les hippies ont été contents. Ils ont vu les groupes de « love-rock » de San Francisco. Big Brother and the Holding Compagny avec la chanteuse Janis Joplin, une texane de vingt ans qui chante comme une dingue, les poings sur les hanches, cabrée en arrière avec la tête qui va dans tous les sens, les yeux fermés. Un critique américain a dit d'elle « C'est pas une figue moisie, elle est au sommet du monde aujourd'hui. » Le Grateful Dead qui joue sans s'arrêter pendant trente ou quarante minutes, variant les thèmes et les rythmes

à volonté, développant une ambiance fabuleuse. Un vrai cirque électronique. Jerry Garcia leur chanteur et guitare-solo, a été le meilleur guitariste du festival. Country Joe and the Fish, le Buffalo Springfield et le Jefferson Airplane avec cette autre chanteuse fantastique, Grace Slick. Écoutez-la réclamer « Somebody to love ». Très convaincante ! Ils ont vu les Who finir leur tour de chant en cassant une guitare sur un ampli, Jimi Hendrix mettre le feu à la sienne après l'avoir arrosée d'essence à briquet. Otis Redding, déchaîné, accompagné par Booker T et les MG's, les a fait hurler d'enthousiasme et danser tous ensemble, et ils étaient 7.500 entassés dans la County Fairgrounds Arena. Ils ont été 5.000, enchantés pendant les trois heures d'un après-midi brumeux par Ravi Shankar, qu'ils ont applaudi pendant cinq minutes. Le roi du sitar, qui n'en revenait pas et qui leur a envoyé des fleurs pour les remercier, a ensuite déclaré qu'il aimait « l'idée que sa musique soit considérée comme de la pop music, même si elle n'en était pas ». Sur le même plan émotionnel, il y eut le spectacle que donnèrent Simon et Garfunkel. Avec une présence sur scène remarquable, ces deux modestes détendirent l'assistance tard dans la nuit en interprétant de nouvelles et anciennes chansons. Eric Burdon, en pleine forme, leur donna une fantastique version de « Paint it black ». Et le festival prit fin le dimanche soir par un vrai feu d'artifice de chansons, de rythme, de sons. Les Mama's et les Papa's, avec une Mama Michelle toujours aussi belle et une Mama Cass en pleine forme — voix extraordinaire de force et de douceur sortant de son énorme poitrine — clôturèrent la soirée et le festival avec les Who et Jimi Hendrix.

Un fabuleux festival, avec une atmosphère et une ambiance jamais encore vues. Sans parler du spectacle visuel et lumineux, des pro-

jections de « slides » et de films sur les écrans translucides qui entouraient la scène. Surprenante fête « psychédélic ». Nos copains de Californie ont bien de la chance. P. Ch.



HERBERT LÉONARD  
Dingue des Noirs.

Depuis environ un an les grands du rock français, Johnny Hallyday, Eddy Mitchell, Ronnie Bird et Noël Deschamps, enregistrent sur disques et font sur scène du rhythm'n'blues à la James Brown-Otis Redding. Cet été des nouveaux noms se sont révélés chez nous dans ce domaine : leurs disques ont été fréquemment diffusés à la radio et se sont bien vendus. Le premier est Herbert Léonard, dont nous avons déjà parlé, et qui enregistre chez Mercury. Son premier succès s'appelle « Si je ne t'aimais qu'un peu » et il a déjà sorti un 33 t. Herbert (qui est la dernière découverte de Lee Hallyday) est l'ancien chanteur d'un groupe français qui faillit prendre le relais des Chaussettes Noires, les Lionceaux. Il est né le 25 février 1946 à Strasbourg, fit ses études de dessinateur industriel mais dut les interrompre à cause d'un accident de moto ; c'est cet accident





**LE KINGSET**  
Enfin un groupe.

qui l'amena à apprendre à jouer de la guitare et à chanter. Herbert est « dingue » des chanteurs noirs comme Messieurs Brown et Redding; mais il adore aussi le fameux chanteur anglais Stevie Winwood; on attribue d'ailleurs à Herbert une certaine ressemblance physique et vocale avec lui car, comme lui, Herbert chante avec « soul ». Sachez que lorsqu'il ne chante pas, Léonard s'adonne au vol à voile, son sport favori, et qu'il aime toutes les filles en général. Le second (ou plutôt les seconds puisqu'il s'agit d'un groupe), le Kingset, s'est révélé par un titre-tube « Apesanteur » (Disques AZ). Une chanson dont le texte est de Claire-Lise Charbonnier, la femme de Guy Cayatte, et la musique d'Alain Goldstein, l'un des huit membres du Kingset. Le chanteur fondateur du groupe est Michel Jonas, 20 ans, qui se produisait l'an dernier dans les principaux clubs de Paris et de la province, en interprétant tous les classiques de James Brown, Wilson Pickett et Little Richard. Michel aussi est très sportif, il joua trois ans dans l'équipe de football de Malakoff; ses autres violons d'Ingres sont la bonne chère, le cinéma et le théâtre. Le Kingset fit sa première télévision à Cannes en août dernier dans l'émission de Maurice Dumay et on peut penser qu'il va réimposer les groupes en France. Le dernier, mais non des moindres, est Gil Now, nouvelle vedette des disques Barclay. Gil est né le 21 fé-

vrier 1946 à Bois-Colombes. Étudiant en Faculté, il chante pour son plaisir dans toutes les boîtes à la mode et est l'un des chouchous du célèbre Golf Drouot avec son groupe, les Turnips. Il est toujours le premier à interpréter les succès des Rolling Stones, des Who et des Kinks. Chaque passage sur scène est un délire. Très grand, il bénéficie d'un jeu de scène fantastique. Certains disent même que l'on a jamais rien vu d'aussi bon depuis l'arrivée de Vince Taylor en 1961. Aujourd'hui, Gil, admirateur de Wilson Pickett et Sam and Dave, chante du rhythm'n'blues pur. « Dis-le moi », classé au hit parade de notre confrère « Salut les copains », l'a fait connaître au grand public. Nous voilà donc bien armés pour débiter cette nouvelle saison où le rhythm'n'blues va s'imposer en France. D'autant plus que d'autres gens vont aussi faire parler d'eux tels Vigon, les Sharks et Alan Shelley. J. B.

**GIL NOW**  
Un délire.



## miles et sarah bientôt à paris

Après quelques tentatives timides et infructueuses, tout comme la pop music, le jazz a réussi à s'associer avec son contemporain, le cinéma, pour commenter musicalement, grâce à son pouvoir d'expression étonnamment riche, l'action de certains films de jeunes réalisateurs. Miles Davis (qui sera la vedette du Paris Jazz Festival le 6 novembre à Pleyel) s'est ainsi fait



**MILES DAVIS**  
La magie d'Aranjuez.

connaître d'un large public en enregistrant la bande sonore du film « Ascenseur pour l'échafaud », œuvre policière de Louis Malle qui se vit attribuer le Prix Louis Delluc 1957. Né en 1926, Miles a fait une assez jolie carrière depuis le jour où il commença à graver des disques avec Charlie Parker en 1945. C'est lui qui, dix ans plus tard, révéla le regretté John Coltrane en l'engageant dans son quintette. Miles s'est intéressé à la musique espagnole en adaptant par exemple au jazz, par la magie de l'improvisation, le « Concierto de Aranjuez » de Rodrigo que chante aujourd'hui Richard Anthony avec des paroles françaises sous le titre de « Aranjuez mon amour ». Belle mélodie en vérité! Le plus grand trompettiste du jazz moderne avec Dizzy Gillespie, Miles Davis, a maintenant comme pianiste régulier Herbie Hancock (qui a composé la musique du

film d'Antonioni, « Blow up »). La vision du monde de Miles s'exprime dans une sonorité incisive dans l'aigu et voilée dans le grave, moelleuse et sans attaque ni vibrato, qui laisse deviner la résignation et la mélancolie sans exclure paradoxalement l'humour. Pétrissant le timbre avec sa sourdine, Miles traite la matière sonore en soliste lyrique. Il ne peut dire s'il préfère composer ou jouer : « Il y a une certaine impression que l'on ressent en jouant, et jamais en composant, c'est certain; mais quand on joue, dans le fond, c'est comme si on composait... Quant au blues, on ne l'apprend pas, on le joue », dit-il, « si j'ai dans l'oreille à un moment une note aiguë, c'est la seule note que je puisse jouer sur le moment, la seule à laquelle je pense, la seule qui colle ». J. T.



**SARAH VAUGHAN**  
Velours et acier.

Sarah Vaughan se produira à la Salle Pleyel le 7 novembre. C'est avec plaisir que l'on retrouvera l'une des chanteuses qui, avec Bessie Smith puis Billie Holiday et Ella Fitzgerald, ont marqué le plus l'histoire du jazz vocal. Tout comme Ella, Sarah partage son immense talent entre le jazz et la pop music. Si elle n'a pas connu de hits récents, elle bénéficie d'une vente régulière de disques aux États-Unis. Le registre de sa voix est d'une étendue à

peine inférieure à celui d'une chanteuse d'opéra. Toutes les audaces sont possibles pour son exceptionnelle technique vocale et la beauté de son timbre qui lui permettent de traduire des ballades sentimentales avec la même dextérité que des thèmes de jazz acrobatiques exécutés en « scat » c'est-à-dire tout en onomatopées. Née en 1924, elle chanta dès sa prime jeunesse dans des chœurs d'église comme bon nombre de vocalistes de couleur. Elle gagna un concours d'amateurs à l'Apollo de Harlem puis se fit engager par Earl Hines en 1943. Par la suite, elle ne paraîtra qu'en soliste exclusivement. Sa renommée internationale date de 1949. Charlie Parker et les maîtres du bop trouvèrent en Sarah, outre une interprète sensible et une chanteuse musicienne, une voix inventive et au sens harmonique poussé qui permettait de chanter le jazz moderne avec swing. Cette voix s'affirme en effet tour à tour innocente, presque gamine, et sensuelle dans son expression raffinée. Elle s'accommode d'un trio rythmique aussi naturellement que d'une section de violons, alliant la douceur du velours à la vigueur de l'acier. Sarah Vaughan? Une artiste intelligente. J. T.

## jazz à antibes

Le Festival de jazz d'Antibes-Juan-les-Pins, manifestation chère au cœur des amateurs européens, peut désormais, grâce à son édition 67, ajouter à son palmarès déjà chargé (Ray Charles, Count Basie, Duke Ellington, Ella Fitzgerald...) deux grands noms : Louis « Satchmo » Armstrong et Dave Brubeck. Le premier



**CETTE CARTE A SCANDALISÉ L'ANGLETERRE**  
La carte ci-dessus, c'est celle qui a scandalisé l'Angleterre. Éditée par les Move, elle représente le premier ministre, Harold Wilson, en tenue d'Adam, plus des commentaires et des motifs allégoriques assez insultants. A vous de la détailler. Esthétiquement, c'est une réussite.

est une légende vivante; il est « Le Jazz » à lui tout seul; né avec le siècle, il l'a mis en forme, l'a joué et chanté comme nul autre et on ne l'en remerciera jamais assez. Aussi, quand aujourd'hui il ménage à l'extrême

sa trompette, ne le jugeons pas, mais sachons reconnaître en lui le meilleur des chanteurs de jazz ou, pourquoi pas, des chanteurs tout simplement. Le second symbolise la réussite commerciale. Très controversé à

ses débuts, il s'est aujourd'hui trouvé une large audience, sinon celle des puristes. C'est une réussite technique incontestable, par l'aisance rythmique peu banale du quartet et la pulsation souple qu'impose le



drummer Joe Morello. Une réussite sonore : le phrasé et la sonorité de l'alto Paul Desmond sont infiniment séduisants. Et souvenons-nous aussi que « Le jazz et la java » de Claude Nougaro est une démarcation du thème de Brubeck « Three to get ready ».

Voilà pour les vedettes qui auront rempli les caisses, mais il serait injuste d'oublier Claude Luter, qui a fait revivre avec ses copains d'il y a vingt ans l'époque des « Lorientais » et du « Vieux Colombier », de ne pas saluer le courage de Jean-Claude Naude et le merveilleux dévouement à la cause du grand orchestre de jazz de ses musiciens, et de ne pas sourire devant les « gimmicks » de Roger Guérin et Michel Roques. Toutes ces belles réjouissances étant enterrées, avis aux amateurs pour 68.

F.-R. C.

jian émaillée de démonstrations par de talentueux spécialistes de l'instrument. On y décortique les cymbales simples ou cloutées et les high-hat, on y prend des leçons de roulements, on y fait de vigoureux solos, on se lance dans de passionnants drum-contests à deux ou trois batteurs. Côté caisses et toms, les drummers ont pu éprouver également le matériel Sonor. En bref, une petite réunion bruyante où Mr Wallis, maître de cérémonies, nous a fait un historique de la firme, nous laissant sur notre faim quant aux secrets de fabrication des cymbales Zildjian.

F.-R. C.



**STEVIE WONDER REMONTE**  
Après plusieurs mois de tâtonnements dans un genre proche de la guimauve, Tamla-Motown revient à des conceptions plus chauffantes et couronnées de succès. Stevie Wonder avec « I was made to love her », Marvin Gaye et Tammi Terrell avec « Ain't no mountain high enough » et Gladys Knight & Phillips avec « Take me in your arms and love me » ont décroché des tubes qui rassureront les amateurs de R & B qui se faisaient du souci au sujet de la firme de Detroit.



**DRUM CLINIC**  
Sonor et Zildjian.

Salle d'opération : le Professeur Kenny Clarke, assisté de Stuff Combe ainsi que de Dick Berk et Douglas Sides, respectivement batteurs de Ted Curson et John Handy. En fait, comme celle du mois de juin au Festival de jazz de Montreux, la drum-clinic qui a eu lieu en juillet, parallèlement au Festival d'Antibes-Juan-les-pins, est un « briefing » de promotion des cymbales Avedis Zild-

Les États-Unis, ce pays de contradictions, avec sa Statue de la Liberté et ses getthos noirs, ses hippies et leur LSD, Elvis Presley et le folklore le plus traditionnel, ses artistes préférés et ses réelles vedettes, possèdent aussi ses « Daughters of the American Revolution ». Dans le

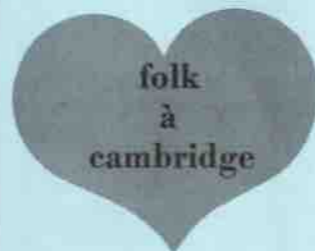
pays des Kennedy, Martin Luther King, Johnson et Stokeley Carmichael, ces « filles » sont plus influentes qu'on ne le croit. A cause de leur action contre Monsieur Jimi Hendrix et son Expérience, (un Noir jugé trop érotique, et deux musiciens blancs!) ces derniers ont décidé de quitter la tournée qu'ils effectuaient cet été en compagnie des Monkees. Les « Filles » décrétèrent que le jeu de scène de Hendrix était trop érotique pour pouvoir être présenté aux spectateurs attirés par les Monkees. Ce groupe, qui a la prétention de remplacer les Beatles, possède en effet un auditoire dont l'âge se situe entre sept et douze ans. Voyez-vous ça ! Cela n'a pas empêché Hendrix et l'Expérience de connaître de bons succès ; à Central Park par exemple, où à New York, devant 18.000 personnes. Leur nouveau disque s'appelle « The burning of the midnight lamp » et il a été enregistré à New York. On l'attend impatientement à Londres, pour un « happening » avec un authentique show psychédélic. A suivre. J.-N. C.



Encore une exclusivité pour Rock & Folk ! Grâce à l'amabilité de la nouvelle agence de presse « EFPRO » (the Edy-Fennings Public Relations Organisation) — qui s'occupe, entre autres, de Helen Shapiro, Alan Bown Set, Biddu, Steve Flynn, Davis Monday Band — nous apprenons que le batteur Bobby Harrison et le guitariste Ray Royer, ex-membres du groupe Procol Harum (dont le « boum » fut leur séparation après leur seul succès, « A whiter shade of pale ») viennent de monter une nouvelle formation

nommée « Freedom ». Aux deux précédents, déjà cités, se sont adjoints l'organiste Tony March et le bassiste Steve Shirley. Tous quatre assureront le chant. Le groupe s'est actuellement retiré à la campagne, en vue de mettre au point un numéro, qui selon leur manager, Jonathan Weston, « fera mal ». Ils interpréteront les compositions de Steve Shirley. De toutes façons, on pourra s'en rendre compte en ce début d'octobre, puisqu'alors sortira le premier disque du « Freedom ».

J.-N. C.



Du 28 au 30 juillet a eu lieu le 3<sup>e</sup> Festival de Folk de Cambridge organisé par Ken Woollard, pompier de son état, et directeur du festival anglais de folk ayant le plus de succès. Succès dû à la prouesse des organisateurs qui avec un petit budget ont su attirer des vedettes américaines comme Tom Paxton, Judy Roderick, Tom Rush en même temps que les chefs de file du folk anglais comme : The Young Tradition, Nigel Denver, Fred Jordan, Johnny Handle et the Tinkers et surtout Alex Campbell.

Le festival s'est déroulé à « Cherry Hinton Hall », vaste terrain situé à l'entrée de Cambridge, où se trouvaient des tentes destinées à protéger les chanteurs du vent, à recevoir le public en cas de pluie et à accueillir la représentation du soir. En marge avait lieu une compétition récompensée par deux prix. Les gagnants auraient aussi bien pu par leur qualités entrer en lice avec les professionnels. Le vainqueur dans la section anglaise, Robin Dransfield, a déjà de nombreux fans dans

## un nouveau fléau : la postermania

De Kennedy à Mao, de Chaplin à Belmondo, de la très psychédélique annonce du prochain concert des « Jefferson Airplane » à la publicité destinée à favoriser la vente du pain de seigle représentant un authentique Indien déclarant : « Inutile d'être juif pour manger du pain de seigle », tout prétexte peut actuellement servir de support à une affiche aux États-Unis. « Posters » en V. O., elles sont absorbées par des étudiants (Harvard marque une nette prédilection pour les grandes vedettes de l'écran et de la scène politique, tandis que Berkeley semble préférer le « Turn on, tune in, drop out » de Timothy Leary), par les « hippies » de Greenwich Village ou de Haight Ashbury et par tous leurs admirateurs « in » des grandes villes. Le monde des « postermaniaques » est parfaitement organisé et de nouvelles figures apparaissent régulièrement dans les grandes mecs de l'affiche, dont les plus célèbres sont l'Infinite Poster et l'Electric Lotus à New York dans le Village, le Print Market et le Pacific Ocean Trading Co. dans le quartier « hip » de San Francisco, Haight Ashbury. Chacun de ces points de vente débite en moyenne 800 affiches par semaine, l'affiche standard valant de 1 à 2 dollars, la plus chère pouvant atteindre 35 dollars : il s'agit d'une représentation grandeur nature d'un des très célèbres « Greyhound bus ».

Au niveau de la conception, les « posters » possèdent leur nouvelle vague de Toulouse-Lautrec-Pop. A New York, Peter Max, 28 ans, décrit cette nouvelle passion comme un moyen d'identification de la nouvelle génération à un point de repère que l'on peut toujours garder devant soi. A San Francisco, Wes Wilson, dessinateur le plus psychédélique par son choix de couleurs fluorescentes et de caractères pratiquement illisibles, justifie ses conceptions : « Cela doit être rapide, la meilleure affiche étant la plus dynamique ». A ces grands maîtres chevelus, il convient d'ajouter les noms de Victor Moscoso, aux couleurs gaies et de bon goût ; de Stanley Mouse et du Third Dimension Poster Co. qui tente de commercialiser l'affiche en trois dimensions.

Si l'on en croit l'édition américaine de Life, le succès des « posters » semble dû aux peintres du pop art, en particulier à Roy Lichtenstein et Andy Warhol (ce dernier étant célèbre par ses essais sur le « Campbell's soup » et ses peintures de bananes). Œuvres reproduites par toute une littérature plus sophistiquée et plus suivie que celle qui se laisse enfermer dans le style « filles que l'on épingle ». Cette explosion de formes et ce choc de couleurs vives tout en aplats qui ne sont pas sans rappeler le style bouche de métro et la précieuse sinuosité du trait d'Audrey Beardsley se devaient de conquérir un public jeune sans cesse sollicité par des formes nouvelles et surtout lassé par l'opulence des charmes des « playmates » mensuelles. A cet aspect s'ajoute l'im-

porté de l'affiche et son caractère éphémère qui fait que l'on peut s'en défaire dès qu'elle a cessé de plaire. Cette mode connaît actuellement son summum aux États-Unis, la plupart des magazines à grand tirage utilisent les graphismes psychédéliques empruntés aux « posters » pour mieux mettre en valeur leurs articles, par exemple Esquire qui, ce mois-ci, consacre son numéro au monde universitaire soumis à toutes les nouvelles contraintes de la société U. S. le cannabis sativa, L.S.D., psychose de la guerre du Vietnam, etc. Cette mode ne pouvait

que s'étendre et la France se devait, à son tour, de connaître cette folie. C'est chose faite. D'abord importées par certaines galeries de la rive gauche et vendues à prix d'or, les affiches psychédéliques furent les premières à révéler à certains « happy few » l'existence d'un phénomène comparable au badge. Puis ce furent les maxi-affiches des grandes vedettes du cinéma, la création de la première affiche psychédélique entièrement française consacrée au Président Rosko et éditée par Psychophot. La vogue promet de s'étendre car, de sources bien informées, le « poster » made in France doit se multiplier et s'attaquer à la scène politique, au monde du cinéma, du music-hall et... de la bande dessinée. Français, Françaises, libérez vos murs et soyez prêts à placer nos héros, de Gabin à Brigitte en passant par Belmondo ; de Johnny à Sheila ; de Pravda à Barbarella en passant par Lucky Luke, toutes vos idoles vous solliciteront cet hiver par l'entremise de marchands de papier....

PHILIPPE NAHMAN







**TOM RUSH**  
On the road again.

les clubs de folksong du Nord, il a battu de très peu un chanteur de ballades très prometteur, Chris Burch; dans la section style américain le premier prix revint à Joe Watson et Spencer Lacey qui ont une façon de chanter se rapprochant du blues.

Chaque jour la représentation se déroulait comme suit :

D'abord « The Young Tradition », groupe composé de deux garçons : Peter Bellamy (blond qui joue très bien de la flûte) et Royston Wood (brun) et d'une fille : Heather Wood qui n'a rien de commun avec Royston à part le nom. Ce groupe garde toujours le même style et le même répertoire malgré son ascension rapide. Il chante, sans accompagnement, des ballades traditionnelles comme « Knight William ». Chaque jour il a remporté un beau succès. Puis Fred Jordan arrivait sur scène, habillé en ouvrier et chantant sans micro tant sa voix est puissante. Il est né à Ludlow dans le Shropshire et continue une tradition depuis longtemps éteinte en Angleterre. Découvert en 1952 alors qu'il était forgeron, sa première apparition remonte à 1959 lors du festival annuel de folk de Cecil Sharp House. Depuis il a chanté dans de nombreux festivals et concerts y compris le festival d'Aberdeen l'année dernière et celui de Keele cette année, et aussi dans le club de folk d'Islington : « The Fox ».

John Handle and the High Level Ranters enchaînent

derrière Fred Jordan, orchestre de Newcastle composé de Colin Ross, Foster Charlton et Tommy Gilfellon, qui produit un savoureux mélange de chansons et de musique de danse.

Blonde, Judy Roderick s'accompagne à la guitare. Née il y a 24 ans dans le Michigan, elle a fait ses débuts, alors qu'elle était encore à l'Université du Colorado, avec le répertoire habituel de la chanteuse de folk puis elle a très vite choisi le blues. A Cambridge son interprétation de classiques du blues a peu touché l'auditoire qui est plus familiarisé avec le bon vieux « country blues » qu'avec l'impressionnante musique de Bessie Smith et aussi parce que, malgré sa voix forte et bien timbrée, Judy semble un peu frêle sur scène pour interpréter de telles chansons.

Tom Paxton (désormais moustachu) devint un Okie à l'âge de 11 ans quand sa famille, venant de Chicago, alla s'installer dans une petite ville de l'Oklahoma en 1948. Il commença à s'intéresser à la folk music quand il était au collège. Lorsqu'il quitta l'armée, il alla à New York chanter au « Gaslight ». Il écrivait déjà des chansons dont la variété des mélodies et des paroles a servi sa popularité et rendu son influence considérable sur la scène du folk moderne. Ses chansons souffrent d'être chantées par d'autres alors qu'accompagnées à la guitare par leur compositeur, elles ne peuvent manquer de faire impact. Après les Tinkers, Doris Henderson entre en scène avec Trevor Lucas qui l'accompagne à la guitare. Elle a été découverte lors du premier festival de Cambridge, il y a deux ans, pendant l'une des visites qu'elle a faites en Angleterre. Son instrument personnel est la cithare; comme toutes les Noires, elle est particulièrement brillante dans le domaine du blues et du gospel avec sa voix flexible, forte, pleine de sentiment. Elle fut très appréciée.



**MORALI FONCE**

Frère de Serge (de la Lutherie Moderne), Jacques Morali a été disquaire — vendeur à Lido-Musique et à l'aéroport d'Orly — avant de devenir secrétaire de Christophe et Hervé Vilard. Pendant le mois de repos bien mérité qui suit la tournée 66 avec Michèle Torr, il se dit : « Et moi, pourquoi ne chanterais-je pas ? ». Eh oui, pourquoi ? Fort de son deuxième prix de piano au conservatoire de Nice, Jacques compose des chansons. Remarqué par C. Fechner au Bilboquet alors qu'il interprète « Le silence et le bruit », il signe chez Vogue qui enregistre le play-back de son premier EP au studio Pye de Londres avec le concours de 45 musiciens ! Pour son prochain disque, Jeff Beck doit lui écrire une chanson. J. T.

Ceux qui ont eu la chance de voir Trevor Lucas à Keele ou à Cambridge, en 65 ou dans un des nombreux club de folk d'Angleterre, n'ont pu l'oublier : Bâti pour chasser le kangourou, cheveux et barbe roux, avec un humour sardo-

nique ! Son style à la guitare à 12 cordes (une Gibson) et sa voix un peu nasillarde en font un des maîtres du folk australien.

On ne peut décrire Alex Campbell; il est allé à peu près partout, joue d'une douzaine d'instruments et a chanté à peu près tout depuis « Hard love bluegrass » jusqu'à des ballades traditionnelles et écrit des chansons magnifiques. Son personnage direct et plein d'humour montre bien qu'il est conscient de son rôle d'amuseur. Le 30 juillet, Alex est arrivé couvert de fleurs de liseron, autour du cou, dans les cheveux, car la veille avait eu lieu le « Love in Festival » à l'Alexandra Palace, et presque tous les spectateurs étaient des hippies, couverts de fleurs (Flower Power); il a chanté quelques mesures de « Be bop a lula » et, comme deux spectatrices françaises s'interpellaient un peu trop fort, « Il était une bergère »... Plus calme, Tom Rush a succédé à Alex Campbell avec de très belles chansons fort appréciées du public. Tom a composé d'excellentes chansons comme « On the road again » mais il est presque meilleur dans un répertoire provenant d'autres compositeurs.

J.O.B.



**GENE VINCENT PARI MI NOUS**

A peine arrivé en France le lundi 11 septembre, à sa descente d'avion, Gene Vincent a rendu visite au Golf Drouot où Moustique, Cleo, Long Chris et de nombreux fans l'attendaient. La réception fut enthousiaste et Gene semble tenir une forme que chacun fut heureux de reconnaître après les rumeurs inquiétantes qui circulaient sur son compte.

## quelques plages avec patricia

Elle a déjà obtenu un « super-tube » avec « Quand on est malheureux », elle n'a que seize ans (elle est née à Paris le 24 mars 1951), elle vit encore chez ses parents qui ont un charmant petit café dans la banlieue parisienne, à Juvisy précisément. Elle possède une voix exceptionnelle pour son âge, et est capable de passer en chantant de la plus grande gaieté à la douleur la plus profonde. Parlant de son premier best-seller, elle dit : « Les personnes plus âgées, très souvent, ne comprennent pas notre génération et ne prennent pas au sérieux tous nos soi-disant petits malheurs. Nous aussi comme les adultes, nous pouvons véritablement être malheureux ». Elle a raison, Corneille a dit : « La valeur n'attend pas le nombre des années », et je pense qu'il en est de même pour la sensibilité. Patricia, comme tous les garçons et les filles de son âge, a déjà connu ses « petites déceptions »; mais « quand on se retourne sur le passé, on s'aperçoit que l'on a surtout des reminiscences des bons moments ». Heureusement d'ailleurs, car sinon on n'en finirait plus, ou plutôt si, on en finirait.

Ses parents avaient une ambition pour leur toute petite fille : Ils s'étaient rendus compte qu'elle avait une voix pas désagréable du tout et qu'elle était capable de reprendre avec beaucoup de justesse tous les succès qui passent dans le juke-box de leur troquet. Et, contrairement à la plupart des parents qui ne voudraient pour rien au monde voir leurs enfants entrer dans ce milieu « pourri », le monde de la chanson, les parents de Patricia souhaiteraient la voir devenir une vedette. En attendant, elle fait des études de comptabilité. Elle n'est pas précisément brillante, d'ailleurs elle préfère le professeur aux

bilans. Mais cela, c'est une autre histoire, n'en parlons pas : il est marié... Aussi, se fait-elle souvent remarquer en classe et est-elle souvent « vidée ». Ces jours-là, pour se consoler, elle retrouve des copains et fait avec eux d'interminables parties de « 4-21 ». Finalement, l'amour de la chanson l'emporte sur celui du jeu et elle enregistre chez Pathé-Marconi son premier 45 à l'automne 67, suivi d'un autre en été. C'est le début d'une grande carrière. C'est pour cette raison que je suis allé la retrouver, il y a quelques jours, alors qu'elle venait de mettre en boîte de nouveaux morceaux; elle a bien voulu se prêter à notre petit test-disques. Allons-y donc, première plage...

**OH! BOY (Buddy Holly)**  
Oh, oui, je connais : C'est Buddy Holly. La chanson et l'orchestration sont bonnes. Pourtant ce n'est pas tellement dans mes goûts. C'est bien pour danser le be-bop.

**HEY JOE (Johnny Hal-lyday)**  
Un fort bel homme dont je t'avouerai que je n'ai pas tellement suivi la carrière. Je ne l'aime véritablement que dans deux titres : celui-ci, « Hey Joe », et un autre que j'adorais lorsque j'avais douze ans, « Pas cette chanson ».

**REACH OUT I'LL BE THERE (les Four Tops)**  
Très, très, très bien. Voilà, j'adore les chanteurs noirs comme les Four Tops ou Ray Charles (que j'ai rencontré à Paris). Le rhythm'n'blues est ce que je préfère.

**MY FRIEND JACK (les Smoke)**  
Je connais : Les Smoke dans « My friend Jack », un tube gros comme cela ! En plus, ils ne sont pas mal physiquement. Je ne peux rien dire de plus. Au suivant...

**JE NE TE PARDONNERAI PAS (les Gypsys)**  
Un groupe français que je ne connaissais pas. Intro-

duction, musique, prise de son, parties vocales très valables. Ces gens doivent continuer.

**SO LONG BABY (Del Shannon)**  
La chanson et la voix sont terribles. L'orchestration est excellente. C'est dément. J'aime surtout lorsqu'il fait ses « Ba, ba, ba »...

**PROGRESS (les Pretty Things)**  
J'aime ce disque que je ne connaissais pas. Oh, ce n'est pas le super-truc; mais enfin c'est dansant, c'est ce qui compte.

**RUBY BABY (Ronnie Hawkins)**  
Est-ce un groupe anglais?... Non, un pionnier du rock, un Américain. Montre-moi la pochette : Ronnie Hawkins. Sa voix est semblable à celle d'Elvis Presley que j'adore. Sais-tu que je possède tous ses premiers disques ? Ceci paraît assez moderne. En tous cas, je préfère cela au disque que tu m'as passé avant.

**LIKE A ROLLING STONE (Bob Dylan)**  
C'est le grand Dylan, n'est-ce pas ? J'aime sa voix et son genre de chanson. Par contre, il n'est pas mon type d'homme. Enfin le disque est très chouette, c'était le slow que l'on entendait dans tous les clubs l'autre hiver.

**AU REVOIR MON AMOUR (Richard Anthony)**  
Voilà Richard Anthony dans « Goodbye my love », au revoir mon amour. Tu vois, j'ai des lettres. Sa voix et l'orchestration sont extra. Mais ce n'est pas non plus mon type d'homme. Non, arrête, je ne suis pas obsédée. Par contre, j'aime bien sa femme, j'envie sa beauté si tu préfères...

**TU EN DIS TROP (Ronnie Bird)**  
C'est un groupe anglais?... Ah, non, c'est un Français. Je vois, Ronnie Bird, il a raison, il y a toujours des gens qui parlent trop et sa chanson est bonne quoique

ce ne soit pas l'une de ses meilleures. Il ne chante pas faux et sa voix est peu commune pour un Français. L'orchestration est excellente; mais je n'achète pas ce genre de disques.

**I FEEL FREE (les Cream)**  
Un groupe anglais, les Cream, qui était récemment en vedette au Palais des Sports. C'est un bon ensemble qui fait du bon travail. Les voix s'accordent bien ensemble et, côté instrumental, c'est vraiment moderne.

**DIES IRAE (Les Mec Op Singers)**  
Formidable, ce truc ! Ce sont des Belges, je crois. C'est vraiment merveilleux, vraiment fantastique : L'ambiance, la musique, les voix, les rires. J'écouterais ce disque pendant des heures. Repasse-le moi... C'est vraiment merveilleux....

**POOR SIDE OF TOWN (Johnny Rivers)**  
Ce doit être un chanteur américain. J'ai déjà entendu ce type mais je ne sais pas ce que c'est. Enfin, c'est bien. J'aime...

**SILENCE IS GOLDEN (les Tremeloes)**  
Un très bon disque pour terminer : « Silence is golden ». Une bonne interprétation, particulièrement les chœurs. Je n'ai rien d'autre à dire... J. B.

**PATRICIA**  
Pas mon type d'homme.





# TELEGRAMMES

par Jacques Barsamian

Les Beatles tournent un film pour la télévision en couleurs. Titre : « Magical mystery tour » ■ La prochaine séance d'enregistrement de Bob Dylan aura lieu à Nashville ■ Traffic, groupe de Stevie Windwood, fait son début londonien au Saville Theatre de Londres le 1<sup>er</sup> octobre ■ Certains voient en Marianne Faithfull une nouvelle Marilyn Monroe ■ Nino Ferrer, après Paul Mc Cartney, s'est coupé la moustache ■ Les Four Tops chantent « Last train to Clarksville » dans leur prochain LP américain ■ Joan Baez vient de mettre en boîte une nouvelle chanson de Donovan ■ Cat Stevens dit qu'il est dingue du Mexique ■ Bravo à Hubert (Dans le vent) qui passe régulièrement « I'll take of you » par Rocky Roberts et les Airdales ■ Cliff Richard n'était pas loin de Tom Jones durant ses vacances portugaises ■ Le Captain Group est numéro 1 au Canada avec « Une fille pour moi » ■ Ray Charles, Aretha Franklin et Lou Rawls étaient les vedettes du premier festival de jazz organisé au Stade Downing ■ Skeeter Davies a enregistré un album de succès de Buddy Holly ■ Johnny Hallyday sort « San Francisco » sur son prochain disque ■ Stone, qui vient de déménager, fait trois heures de jardinage et de peinture tous les jours car elle habite une grande maison à Saint-Cloud ■ Venue probable des Mothers of Invention début octobre ■ Vigon ira à Memphis enregistrer des chansons américaines à la fin de l'année ■ Gerry Beckles a obtenu un gros succès lorsqu'il a fait les réouvertures du Trident et du Week End Club le mois dernier ■ A partir du 30 septembre, le Trident sera ouvert le samedi soir ■ Les Krews, ex-musiciens de Sylvie Vartan, ont remplacé les Seven Souls aux Caves du Roy à Saint-Tropez ■ L'Idylle de Stevie Wonder et Rita Ross (sœur de la soliste des Supremes) est-elle publicitaire ? ■ « House of 1.000 dolls » est le nouveau titre de Cliff Bennett ■ Peter Green, ex-soliste de John Mayall, a formé son propre orchestre ■ « Je n'ai pas encore eu de scénario intéressant, aussi j'attends avant de me lancer dans la grande aventure du cinéma » a déclaré Mick Jagger ■ Johnny Mathis sera au « Talk of the town » de Londres pendant tout le mois d'octobre ■ On dit beaucoup de bien du Amen Corner dont le premier tube est « Gin House » ■ Sullivan vient d'enregistrer « Les Palais de l'Orient » en allemand ■ Barclay réédite un LP de Vince Taylor avec plusieurs de ses anciens succès dont « Shakin' all over » et « Memphis » ■ Dave Dee s'est acheté un avion pour faire ses galas ■ Hector a réouvert « La Grange du Relais » à Colombey-les-deux-Églises ■ Les Beatles, les Rolling Stones, les Yardbirds et les Hollies sont les groupes britanniques qui vendent le plus de 33 tours en Amérique ■ Clive Epstein remplace son frère défunt à la tête de l'agence artistique qu'avait fondé ce dernier ■ Les Everly Brothers ont enregistré « A whiter shade of pale » (le tube de l'été par Procol Harum) ■ Sandie Shaw va au Palais du Shah d'Iran ce mois-ci ■ Allons-nous vers une plus grande exploitation du 45 t simple ? Ce serait souhaitable ■ Burt Blanca ovationné lors de son retour au Golf Drouot le 22 sep-

tembre, après quatre ans d'absence ■ La guitare avec laquelle Elvis Presley fit ses débuts à la télévision américaine était exposée à Montréal ■ Steve Cropper, soliste de Booker T, est le guitariste préféré de Stevie Windwood ■ Les Koobas sont très populaires au Danemark où ils doivent retourner du 12 au 29 octobre ■ Eric Burdon s'est marié le mois dernier à Londres avec un jeune mannequin : Angie King ■ Les Troggs se produisent du 4 au 7 octobre en Écosse ■ Il y a cinq ans, les Beatles obtenaient leurs premiers succès avec « Love me do » ■ Beaucoup de péripéties dans la tournée « L'Épopée du Rock » qui s'est définitivement terminée le 14 septembre et dont le Bobbie Clarke Noise a été la révélation ■ Les Byrds repassent au « Whisky a gogo » d'Hollywood ■ Les Vanilla Fudge chantent « Ticket to ride » des Beatles dans leur premier LP ■ Affluence record à l'Eden Ranch de Lens pour revoir Jimmy James et les Vagabonds le 9 septembre ■ Manfred Mann, qui vient d'enregistrer « So long dad », est venu à Paris faire une télévision le mois dernier ■ Scott Walker vient d'enregistrer un 33 t fabuleux dans lequel il chante trois chansons de Jacques Brel : « Amsterdam », « Mathilde » et « Ma mort » ■ Nicoletta vient de partir en Russie ■ Les V.I.P.S. ont pris comme nom pour l'Angleterre ART ■ Pour la première fois aux États-Unis, un 33 t français a été vendu pour plus de 1 million de dollars, c'est la bande originale du film « Un homme et une femme » ■ Vigon fait sa rentrée à l'Omnibus de Colombes le 30 septembre ■ Monty a quatre chansons signées Monty-Charden sur son nouvel EP d'un style très Beatles ■ Le Bobbie Clarke Noise a remporté un triomphe au Tour Club début septembre ■ Chris Blackwell vient de signer un nouveau groupe : Nirvana ■ Spencer Davis a monté une agence artistique ■ Ronnie Bird part au Canada où il marche très fort ■ Jimmy Smith vient d'enregistrer « Respect », dernier succès d'Aretha Franklin ■ Janis Dam, jeune chanteuse américaine de 15 ans, chante « Societ's Child », un titre Rock & Folk qui raconte l'idylle d'une Blanche et d'un Noir ■ F. R. David a refusé tous ses galas pour accompagner à la guitare la musique faite en fond sonore à la pièce de Picasso, « Le désir tiré par la queue » ■ « Les Young Ideas » viennent d'enregistrer « With a little help from my friends » des Beatles ■ Les Bee Gees sortent leur premier 33 t en France ■ Dick Rivers passe ce mois au Palmarès de la chanson et à Télé-dimanche ■ Vigon passe au Trident le 15 octobre, jour du premier anniversaire de ce club ■ Michel Polnareff est celui qui a remporté le plus de succès cet été dans ses galas ■ On se branche de plus en plus vers la musique électronique, témoin le groupe français des Ypersound ■ United Artists a signé les Fortunes ■ Perkins est la nouvelle vedette du Christian Fechner qui travaille désormais avec Barclay ■ Tous les lundis soirs a lieu sur Radio Limoges (379 mètres) à 22 heures l'émission « 33-45 tours Rock » présentée par Chriss Dussuchaud. Richard & Samuel et Jacques

(suite page 65)

## COURRIER DES LECTEURS

### NON AU L.S.D.

Lors d'un séjour de villégiature en Suisse romande, j'ai eu la chance de tomber sur votre revue (N<sup>os</sup> 9 et 10), et j'ai vu que c'est exactement ce que je cherche depuis quelque temps : une revue musicale écrite par de vrais experts qui connaissent aussi bien la « pop-scene » internationale et française et qui explorent à fond non seulement la musique mais aussi son « background » artistique, humain et même, quelquefois, philosophique. Je suis psychologue, je travaille spécialement pour et avec la jeunesse et je sais quelle importance a pour elle la musique populaire. Je m'intéresse aux artistes — français, anglais et américains — qui composent (écrivent) leurs propres chansons. J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt l'évolution des Beatles, et j'ai à remercier M. Alain Dister pour son excellente analyse du 33 t « Sergeant Pepper... » (malgré quelques petites erreurs concernant les textes de « Getting better » et « Lovely Rita »), mais aussi votre jeune lecteur Yvan Blanclœil d'avoir donné son opinion sur ce disque important ; c'était très bien écrit, et, en général, je partage ses

avis. J'aimerais aussi remercier M. Kurt Mohr de son article à la fois sincère et compréhensif sur les Beatles (d'ailleurs, mon Beatle favori, c'est toujours et malgré certaines choses John Lennon, dont j'ai les deux livres). J'ai aussi lu avec beaucoup d'intérêt l'article très instructif de M. Philippe Rault sur « Londres psychédélic » et celui de M. Pierre Chatenier « Beatles : oui, L.S.D. : Bof ». J'aimerais y ajouter qu'il y a — malgré tout — le psychédélisme sans drogues (proclamé, d'ailleurs, par le Docteur Leary lui-même) : On peut, comme moi-même, très bien apprécier la musique des Pink Floyd ou de Jimmi Hendrix comme forme de musique progressiste sans avoir jamais expérimenté ni le L.S.D. ni la marijuana etc. ; voilà peut-être le « space-age » qui s'exprime dans cette musique. Je vous envoie un article pris de « Life Atlantic » dans lequel il est question de psychédélisme sans drogues. Auparavant il y avait aussi des articles sur l'art inspiré par le L.S.D., peintures exposées à la Biennale de Venise, etc. En Allemagne, c'est comme en France : les jeunes aiment la musique plus ou moins « hippie » sans éprouver aucun

besoin d'expérimenter des drogues. J'ai eu affaire à une seule fille qui avait essayé le L.S.D. (que lui avait procuré un officier américain...), mais elle était déjà excentrique avant de le prendre et je n'ai pas eu l'impression que cela lui ait fait du mal. Quand même, je n'en sous-estime pas les dangers possibles et je serais heureuse et rassurée d'apprendre que les artistes anglais que j'aime se sont détachés des drogues. Avec les Beatles, j'apprécie aussi les Kinks, les Who, les Yardbirds, Jeff Beck, John Mayall, Simon et Garfunkel, les Lovin' Spoonful, Donovan, Bob Dylan et d'autres. Quant aux chanteurs français, mon opinion n'est pas encore faite, mais j'écoute de temps en temps quelques programmes de France Inter, Europe 1 et Luxembourg français. Dr H. Suchier, D 5407 Boppard/Rhein, Parkstrasse 26, Allemagne.

**LE FRIC ET L'AMITIÉ**  
J'ai acheté « Rock & Folk » pour avoir lu un article le concernant dans le « Nouvel Observateur ». Ce journaliste

TOUS  
les meilleurs  
disques  
français et  
d'IMPORTATION  
les instruments,  
les accessoires,  
les partitions  
que vous  
cherchez

**au discobole**

GALERIE DES MARCHANDS - COUR DU HAVRE  
GARE S'-LAZARE PARIS 8<sup>e</sup> - TÉL. 387 41-43

## THE MAMAS & THE PAPAS

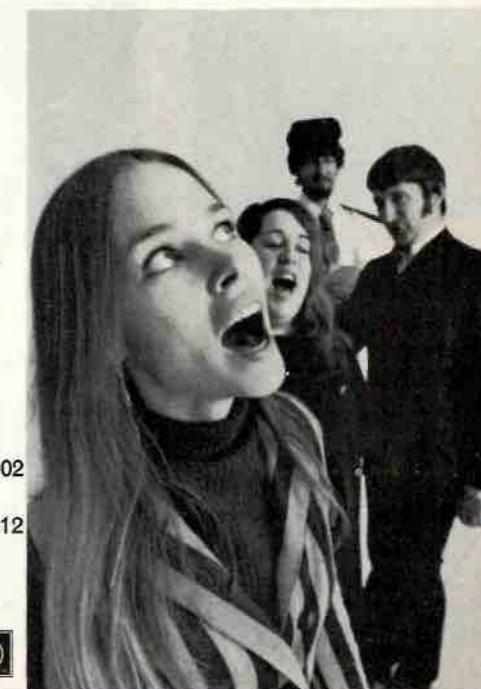
TWELVE  
THIRTY

STRAIGHT  
SHOOTER

Série  
Hit-parade 49.902

Juke box 45.912

RCA VICTOR





## LA NOUVELLE COLLECTION

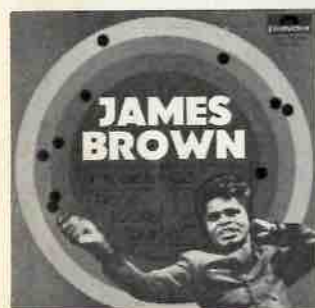
MINI  
**Pop**

**DES DISQUES POLYDOR**  
**45 tours simple**  
**avec pochette couleur à 6,50**

**EVERY MOTHERS' SON**  
"Come on down to my boat"  
/ "I believe in you"  
61.132

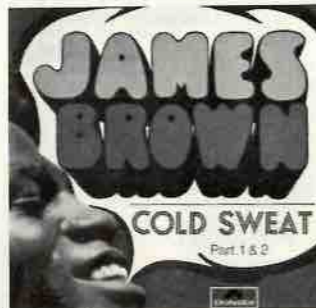


**THE WHO** "The last time"  
/ "Under my thumb"  
421.148



**JAMES BROWN** "Let Yourself go"  
/ "Good rockin' tonight"  
421.144

**THE BEE GEES** "Massachusetts"  
/ "Barker of the UFO"  
421.156



**JAMES BROWN** "Cold Sweat part 1 and 2"  
421.149

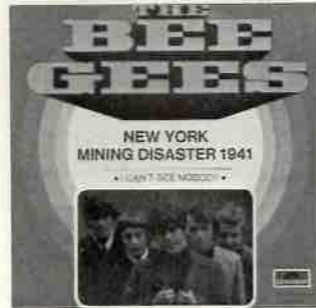


**THE SHAMROCKS** "Cadillac"  
/ "Easy Rider"  
421.107

**JAMES BROWN** "I loves you Porgy"  
/ "Please, Please, Please"  
421.153



**THE BEE GEES** "To love somebody"  
/ "Close another door" 421.150



**THE BEE GEES** "New York Mining Disaster"  
/ "I can't see nobody"  
59.073

**EVERY MOTHERS' SON**  
"Put your mind at ease"  
/ "Proper four leaf clover"  
61.610



**LITTLE RICHARD** "Do you feel it"  
/ "Directly from my heart" 421.151



**CREAM** "Strange Brew"  
/ "Tales of brave Ulysses"  
421.147

le trouvait intelligent. Je fus de son avis. Après avoir lu quelques numéros, je peux vous dire ce que je pense en commençant par le début. Voyons le n° 10. Rock & Folk actualités, excellent l'article sur la Rose de France, c'est un repère de fossiles. Puis un courrier intéressant, c'est la première fois que je rencontre un étudiant partageant mon goût pour les Beatles (en fac, être rocker ça fait moche); ensuite, le type qui comptabilise les ventes de Presley me fait marrer, qu'on nous foute la paix avec ce dégénéré.

Entre Rivers et Laforêt, beaucoup de papier gaspillé qui aurait pu servir à M. Kurt Mohr pour développer son article sur les Beatles, trop bref à mon goût. Kurt Mohr a pigé les Beatles, croyez-moi, c'est rare, même et surtout parmi les intellectuels. Bravo à ces quatre gaillards plus liés par l'amitié que par le fric, qui balancent leurs petites bombes musicales. Vive l'anarchie. Votre journal a pour nom « Rock & Folk » l'esprit devrait donc être progressiste; il l'est, hormi quelques fausses notes.

Marc Jullien,  
15, rue Victor-Hugo,  
38 - Décines.

### LE TIGRE ET LE PEINTRE

Faut-il respecter les dérogations des

esprits radicaux aveuglés par la passion? Si oui, alors ne venez pas parler d'objectivité. Car si Mr je ne sais plus qui a voulu sacrifier la réputation de Mr Aufray à la gloriole d'un jeu de mots, on n'aurait pas tort de se méfier d'un journal au gré duquel on fait fi d'un talent énorme (et évident) au profit d'une gaudriole, si bien tournée soit-elle.... Je m'exprime fort mal pour dire que la sagesse est la juste prise de conscience des valeurs; une fois de plus, j'aurai recours à la naïve morale des contes hindous :

« Dans une ville d'Inde vivait un maharadja qui eut un fils dont il était très fier. Malheureusement, un tigre de sa ménagerie personnelle punit un jour d'un coup de patte rageur la témérité du jeune enfant. Celui-ci eut le côté gauche du visage atrocement défiguré, et à jamais....

« Le Maharadja, plus tard, voulut faire faire un portrait de son fils, promettant au peintre qui lui donnerait satisfaction des montagnes d'or et de perles fines. Le lendemain se présenta le meilleur des artistes peintres du royaume. Il eût tôt fait de faire ce portrait du jeune prince, peignant avec une cruelle « objectivité » son affreuse cicatrice.... Il fut décapité. « Le surlendemain se présenta le meilleur des artistes sculpteurs du royaume. Il eût tôt fait de sculpter dans le plus fin des marbres un prince sans cicatrice...

sa supercherie déplût, on le décapita. « Vint enfin un bambin avec un fusain et une feuille de papier, on se moqua mais quand celui-ci présenta son travail au maharadja, celui-ci le couvrit d'or comme convenu. Il avait simplement peint le beau profil du prince, le droit, celui que le tigre n'avait pas abîmé. » Dans la vie, il faut certes être objectif mais non implacable. A l'œil du faucon il faut remplacer l'œil de la colombe non moins vigilant!

Pardon si je me suis montré profond.  
Louis Gonzales.

### LES BEATLES BATTENT PRESLEY

J'ai lu dans votre dernier numéro (celui d'août) qu'un certain P. Basting insinuait que Presley avait vendu un nombre fantastique de disques; cela est vrai dans une certaine mesure; mais pourquoi, alors qu'il a appliqué à Presley le décompte des ventes — plusieurs singles pour un LP — n'en a-t-il pas fait de même pour J.P.G. and R. D'autre part, même si Presley a vendu plus de disques que les Beatles, cela se conçoit facilement par le fait que Presley chante depuis plus de 13 ans contre 5 aux Beatles (date de sortie du 1<sup>er</sup> single : juillet 1954 pour Presley, 5 octobre 1962 pour les Beatles). Donc, d'après lui, Presley a vendu 280.000.000 de disques. Mais on arrive à la même conclusion avec les Beatles.

Encore du nouveau chez

**Dynacord**



le  
**GIGANT**

**200 Watts  
modulés**

6 canaux pour micros ou guitares haute et basse impédance.

2 canaux pour instruments électroniques (orgues etc.) Réglage volume, basses, aigues et echoreverb sur chaque canal.

Réglage général de volume, basses, aigues.

Contrôle visuel de volume. Sortie avec volume pour tension. - Prise pour magnétophone. Prise pour utilisation de plusieurs GIGANT en cascade.

IMPORTE ET GARANTI :

FRANCE : S.A.R.L. A.P. FRANCE  
28 30 avenue des Fleurs LA MADELEINE / LILLE  
BELGIQUE : Ets. A. PREVOST & FILS S.P.R.L.  
107 avenue Huart Hamoir, BRUXELLES 3

Distributeurs pour le sud de la France :

TECMA 161, avenue des Chartreux MARSEILLE  
TECMA 10, rue d'Armagnac TOULOUSE  
RADIOVISION 7, Cours de la Liberté LYON





## les DRUMS *Premier*

made in England

sont distribués en exclusivité  
en France par :  
**SELMER-PARIS**



Brian Epstein a annoncé en mai que les Beatles avaient vendu 35.000.000 de 33 tours (depuis cette date, je vous signale que « Sgt Pepper » a atteint 2.500.000 disques vendus la semaine dernière) soit  $37.500.000 \times 6 = 225.000.000$  disques, suivant le même décompte qu'il fait pour Presley. D'autre part, les Beatles, toujours d'après Epstein, avaient atteint 50.000.000 de singles vendus à la fin de l'année 1966. Depuis cette époque « Penny Lane-Strawberry Fields » ont dépassé les 3.500.000 ex. En outre, 1.500.000 ex. de « All you need is love » sont commandés aux USA où il est n° 1; en Angleterre, 500.000 ex. sont également commandés et le disque a été n° 1 pendant 4 semaines au New Musical Express. A part l'Angleterre et les USA, le disque est n° 1 dans 17 autres pays à travers le globe, ce qui représenterait une vente de 1.500.000 à 2.000.000 d'exemplaires en plus. A ces ventes, il faut ajouter les EP's. Ils en ont vendus plus d'un million en France, qui est, avec l'Espagne, un des rares pays où cela se vend bien. Cela fait donc une vente pour les Beatles, suivant le même décompte fait pour Presley, de 280 à 285.000.000 de disques, soit approximativement la même vente pour les deux rivaux.

Si on ne fait pas le décompte tel quel et si l'on prend un disque 33 tours sans faire le décompte de plusieurs singles, je ferais remarquer que le colonel Parker a annoncé au début de cette année que Presley avait vendu 143.000.000 de disques à la fin de 1966. Étant donné qu'Elvis vend de 600 à 800.000 exemplaires par mois (presque exclusivement des anciens titres), il est tout près des 150 millions de disques vendus. Les Beatles avaient vendus 80.000.000 de disques en juin 1966 (Brian Epstein); depuis cette époque, ils ont vendu entre 20 à 25.000.000 de disques; ils ont donc vendu entre 95 et 100.000.000 de disques. Elvis Presley pour la même période correspondante, 5 ans (juillet 54 à 59) avait vendu 60.000.000 disques, soit un rapport d'1/3 en faveur des Beatles. D'autre part, c'est en janvier 1963 que Presley a atteint son 100.000.000<sup>e</sup> disque vendu, soit 8 ans 1/2 après la sortie de son premier disque. Les Beatles n'ont mis que 5 ans pour atteindre la même vente. Je vous laisse juger.

Quant aux ventes extraordinaires de Bing Crosby, elles sont inexactes, car seules des revues européennes de ragots ont annoncé de tels chiffres. Les revues sérieuses de la pop music (New Musical Express, Disc and Music Echo, Billboard, Cash Box, Variety, etc.) n'ayant jamais fait état de telles ventes. Ce qui est normal, on ne vendait pas il y a 40 ans le même nombre de disques qu'actuellement. J'espère et souhaite que cette mise au point vous ait partiellement éclairés. Je vous quitte en souhaitant

une longue vie à Rock & Folk, la seule revue de langue française qui soit intéressante.

M. Frank Legendre,  
12, rue Jean-Gutenberg,  
14 - Caen.

### LE BOB DE JADIS

Je me permets de vous féliciter pour l'étude d'approche concernant le problème de la drogue. Votre optique rencontre celle de mes collègues qui sont des spécialistes en psychiatrie et notamment expérimentés en clinique. Il paraît très nettement que la revue est, avant toute chose, un organe destiné à la défense de l'art moderne. Les jeunes vous avaient mis en position assez difficile, vous vous en sortez brillamment. Passons à l'étude sur Bob Dylan, cette étude est un postulat vers l'évolution très bien sentie. Incontestablement, Bob Dylan devra être classé parmi les littérateurs américains contemporains. C'est une difficulté; la critique faite par J. Vassal est un premier pas vers l'étude plus approfondie du jeune auteur. L'article est splendide, courageux, unique. J. Vassal a peu de matière, il cherche à faire appel à la réflexion et y réussit pleinement.

C'est terriblement bien senti. Le Bob de jadis est quelqu'un à découvrir, à analyser en dehors du bruit et de la fureur. Votre revue donne le témoignage de sa qualité.

Lydia Friess,  
2, rue Van Gulik,  
Bruxelles II Belgique.

### EXCEPTIONNEL ROY ORBISON

Je viens de finir mon service militaire que j'ai effectué au Congo dans le cadre de la coopération technique. C'est avec joie que je songeais à mon retour en France; j'avais surtout hâte de retrouver ce bon vieux rock et ces grands artistes américains car le Congo belge francophone ne voit clair que par Adamo, le seul souvenir désastreux de mon séjour dans ce pays instable mais envoûtant.

Or, à peine arrivé à Brest, je découvre dans un kiosque votre numéro de juillet avec une très belle photo d'Elvis Presley. Je me dis: « Encore un nouveau canard », je le feuillette, il semble attachant, et je le prends. Après l'avoir « bûché » chez moi, j'en deviens dingue, tant et si bien qu'après de nombreuses recherches, je me suis trouvé en possession le lendemain des numéros de mai et juin. Messieurs, bravo pour ce journal que toute la jeunesse attendait. Quand je pense qu'aucun journal n'a jamais mentionné le nom d'un chanteur exceptionnel comme Roy Orbison.

M. Luiz Nicolas,  
22, rue Alice-Coudol,  
29N - Brest.



ENFIN!!...

Une SONORISATION  
MADE IN ENGLAND  
complète, de 80 watts,  
à un prix... abordable.

**IMPACT**

Département de PAN musical instruments

Sono complète pour 2.980 F

Équipant : PROCOL HARUM  
THE MOVE, etc...



AMPLIFICATEUR : IMPACT 80

- 80 watts - 4 entrées
- Très haute fidélité

1.480 F (housse comprise)

COLONNES SONORES :

TALLBOYS 80

- 40 watts par colonne
- 4 HP CELESTION par colonne

(750 F la colonne)

1.500 F (les 2 housses comprises)

Dépositaires dans toute la France

Demandez vite renseignements à :



Ets ALAIN LE MEUR

importations musicales

94, rue Bernardin-de-Saint-Pierre  
LE HAVRE (S.-M.) - Tél. 42-60.54



Les vendredi 3, lundi 6 et mardi 7 novembre 1967  
 Robert Baudalet, Philippe Koechlin et Jean Tronchot présentent

avec le concours de l'



le 4<sup>e</sup> PARIS JAZZ FESTIVAL

en association avec le "Newport Jazz Festival in Paris"  
 Salle Pleyel :

Le vendredi 3 novembre à 21 h  
 THELONIOUS MONK octet  
 ARCHIE SHEPP quintet

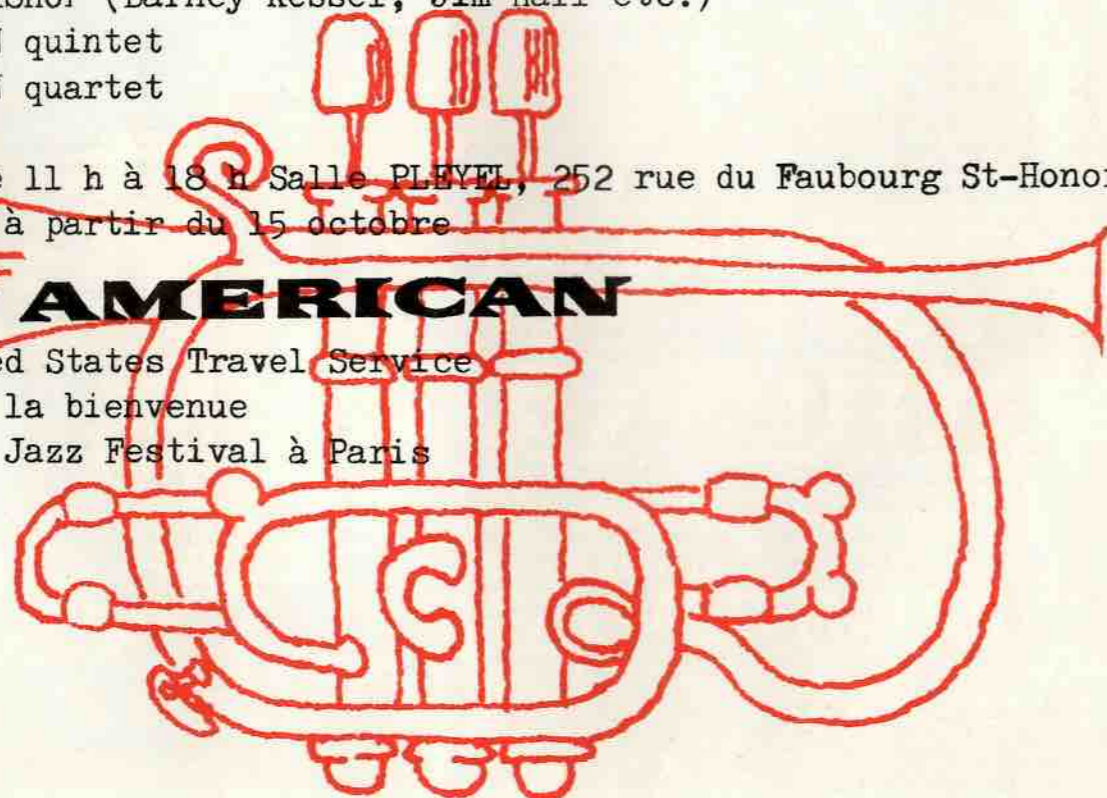
Le lundi 6 novembre à 21 h  
 MILES DAVIS quintet

Le mardi 7 novembre à 21 h  
 SARAH VAUGHAN trio  
 NEWPORT ALL STARS  
 GUITAR WORKSHOP (Barney Kessel, Jim Hall etc.)  
 HERBIE MANN quintet  
 GARY BURTON quartet

Location de 11 h à 18 h Salle PLEYEL, 252 rue du Faubourg St-Honoré  
 Paris (8<sup>e</sup>) à partir du 15 octobre

**PAN AMERICAN**

et le United States Travel Service  
 souhaitent la bienvenue  
 au Newport Jazz Festival à Paris



# rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
George Harrison	1		Melody Maker
R & F Actualités	3 à 10, 65		
Monterey	3	P. Chatenier	
Jeunes du R'n'B	3, 4	J. Barsamian	Chatelain, X, Alain
Miles Davis	4	J. Tronchot	J. P. Leloir
	5		X
Antibes	5, 6		J. P. Leloir
Cambridge	6, 8		J. Boursier
Postermania	7	Ph. Nahman	Pellaert, Paudras
Morali	8		Vogue
Gene Vincent	8		Paul Sixou
Patricia	9	J. Barsamian	J. L. Rancurel
Télégrammes	10 et 65		
Courrier	11, 13, 15		
Brian Epstein	19, 20	M. Hennessey	Melody Maker
Les Hippies	21 à 29	A. Dister	A. Dister
Peter, Paul & Mary	30 à 33	J. Vassal	J. P. Leloir
James Brown	34, 35	K. Mohr	J. P. Leloir
Elvis Presley	36, 37	J. Barsamian	X
Gene Vincent	38 à 40	J. N. Coghe	Decca, J. L. Rancurel
Percy Sledge	41 à 43	C. Lacroix	J. P. Leloir
Pierre Perrel	44 à 47	P. Chatenier	Monsel - Studio Leloir
Monty	48, 49	A. Dister	J. P. Leloir
J. C. Avery	50, 51	Ph. Kœchlin	J. P. Leloir
Hit Parade	56		
Les disques	59		
Editions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9 <sup>e</sup> . Tél. : 674-44-82 et 71-37.			
Revue mensuelle. Numéro 11, octobre 1967.			
Directeur : Robert Baudalet, Rédacteur en Chef : Philippe Kœchlin, Secrétaire Général : Jean Tronchot.			
Comité de Direction : Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchot.			
Service Photo : Jean-Pierre Leloir.			
Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 25 F; 6 mois (6 numéros) : 13 F.			
Etranger, 1 an : 35 F français; 6 mois : 18 F français. Voir bulletin d'abonnement page 55.			
Editions du Kiosque : C.C.P. Paris 1964-22.			
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.			

# Rock & Folk

INTERNATIONAL  
**PATHE MARCONI**

**CHER**

HEY JOE

LIBERTY - LIF 06252 F

**RAY CHARLES**

A MAN AND HIS SOUL ABC - vol. 1 et 2 - FSL 101 et 102  
 INVITES YOU TO LISTEN ABC - SSSX 539  
 IN THE HEAT OF THE NIGHT ABC - FSE 1010

**THE BEACH BOYS**

HEROS & VILLAINS

CAPITOL - CLF 1001

**THE SMALL FACES**

HERE COME THE NICE

COLUMBIA - ESRF 1076

**PINK FLOYD**

SEE EMILY PLAY

COLUMBIA - CF 113

**THE BEATLES**

Sgt PEPPER'S LONELY HEART CLUB  
 PARLOPHONE

PCM 7027 / PCS 7027

**THE BOX TOPS**

THE LETTER

STATESIDE - FSS 507

**THE MOVE**

FLOWERS IN THE RAIN

STATESIDE - FSS 510

**STEVIE WONDER**

I WAS MADE TO LOVE HER

TAMLA - MOTOWN - FT 102

**THE FOUR TOPS**

YOU KEEP RUNNING AWAY

TAMLA MOTOWN - FT 106



LES  
**GRANDS**  
DU  
**JAZZ**

JOUENT  
SUR  
MATÉRIEL

**SONOR**

\*  
ACCESSOIRES BREVETÉS CHAMPION

RETEMENT MULTIBRILLANT

\*



Stud. Ch. Martin

ARMAND MOLINETTI

DOCUMENTATION HOHNER FRANCE S.A.  
21, RUE VAN-LOO - PARIS (16<sup>e</sup>)



D 444 CAISSE CLAIRE A SÉRÉNITÉ CHANTANTE ET ACCENTUÉE • FUT SANS SOUDURE AVEC RENFORT • CERCLES D'UNE PIÈCE SUPER PROFILÉS • PEAU PLASTIQUE LIBRE EVANS U.S.A. • LE TIMBRE EST DE 22 SPIRES, RÉGLABLE DES DEUX CÔTÉS • CHROMAGE 1<sup>er</sup> CHOIX



LE REMONT DONNE LE SON TENDU, ALÈGRE ET VIF LES JAZZMEN  
LEVER D'ACTION DU TIMBRE DU PAR MOUVEMENT CROU-LAIRE, COMME LA TENDON  
VIS DE RÉGLAGE POUR LA TENSION RÉGULIÈRE DU TIMBRE  
POUR AVOIR UN SON LIÈGE ET DYNAMIQUE LES TAMBES DES PÉRIODES EMPLOIES

PRESTIGIEUX MATÉRIEL SONOR

DOCUMENTATION HOHNER FRANCE S.A.  
21, RUE VAN-LOO - PARIS (16<sup>e</sup>)

**LE BEATLE MANQUÉ**



Tué par le L.S.D., Brian Epstein n'était pas le super-imprésario que l'on croit. Il fut surtout l'ami des Beatles, comme le prouve le témoignage de Mike Hennessey.

« Brian Epstein, l'homme qui a fait les Beatles, est mort. » C'était ce qu'on pouvait lire en tête d'un article de première page dans un important quotidien britannique, lundi 28 août — le lendemain de la découverte du manager des Beatles, mort dans son lit, dans sa maison de Londres estimée à 31.000 livres. Phrase dramatique et froide contenant un fait incontestable et une affirmation pour le moins erronée. Brian Epstein est mort ; mais il n'était pas, et n'a jamais prétendu être l'homme qui a fait les Beatles. Les Beatles, bien sûr, se sont fait eux-mêmes.

La mort d'Epstein a fait couler beaucoup d'encre, mais les idées fausses et les malentendus abondent. Il est certain qu'on lui a attribué un plus grand rôle dans le succès des Beatles que celui qu'il aurait jamais songé à revendiquer lui-même. Après sa mort, Epstein a été surnommé le Prince du Pop, le Napoléon du show-business — et on a même insinué que sa disparition aurait de graves répercussions sur l'économie britannique.

Quand il alla pour la première fois aux États-Unis avec les Beatles, en février 1964, on l'acclama aussi fanatiquement que les Beatles eux-mêmes. Les Américains étaient convaincus que la « pop-carrière » fulgurante et sans précédent des Beatles avait été le fait presque exclusif d'Epstein, avec l'aide assidue

d'au moins une douzaine d'agents de presse et de publicistes. « Cet Epstein », me disait un reporter américain en mâchonnant du chewing-gum, dans le hall du Plaza-Hotel, « mon vieux, c'est sûrement un gars génial. » « Non, ce n'est pas un gars génial », lui répondis-je. « Mais les Beatles, eux, sont sûrement des génies. »

**UN FAUX SUPERMAN**

Pourtant, le mythe subsista. Epstein était submergé d'artistes qui pensaient qu'il pourrait faire pour eux ce qu'il était réputé avoir fait pour les Beatles. Il avait rapidement acquis une réputation mondiale digne de Svengali, ce brillant financier un peu magicien, une réputation de superman du show-business ayant le monde de la pop-music à ses pieds. En fait, il n'était rien de tout cela. Mais le monde du spectacle persista à croire qu'Epstein n'avait qu'à signaler un nouveau chanteur pour que celui-ci acquière aussitôt fortune et célébrité.

Epstein lui-même n'a jamais cru à cette légende — mais il était obligé d'agir comme s'il y croyait. Cela lui coûta de nombreux échecs — chacun d'eux prouvant un peu plus qu'il n'était pas infail- lible dans la découverte et le lancement de jeunes talents. Je le rencontrai pour la première fois en 1963, quand je m'en-

gageai auprès des Beatles à raconter leur histoire dans un hebdomadaire britannique. Son désir d'être considéré comme le cinquième Beatle était évident, dès cette époque ; au point qu'il demanda si, à la série d'articles, on pouvait ajouter sa propre histoire.

Il me disait : « Je pense que les Beatles ont un très grand talent — talent qui les aurait menés au succès sans moi. » Et il conserva cette attitude jusqu'à sa mort — ce qui fait bien apparaître comme des non-sens les déclarations de la presse quant à son entière responsa- bilité dans le succès des Beatles.

Une autre fois, au cours de l'hiver 1963, Epstein me déclara : « Il y a quelques mois, j'ai grandement craint de ne pas être à la hauteur de mes devoirs de manager envers les quatre personnalités les plus brûlantes du show-business. Encore aujourd'hui, je ne suis pas cer- tain de faire pour le mieux. »

Difficile à croire dans la bouche d'un tout puissant, d'un super-imprésario ! Mais alors, quel fut la contribution d'Epstein dans le succès phénomé- nal des Beatles ? Pour l'évaluer, il faut jeter un coup d'œil sur les antécédents d'Epstein.

Il était issu d'une famille juive bour- geoise de Liverpool. Après des études peu brillantes, il essaya de s'exprimer dans différents domaines, dessins de mode, décorations de vitrines, vendit des livres dans Charing Cross, prit des





cours à l'Académie Royale d'Art Dramatique.

Il ne put se réaliser dans aucune de ces activités. A contrecœur, il revint à Liverpool pour faire ce que sa famille avait toujours souhaité — entrer dans l'affaire familiale. Son père possédait plusieurs magasins à Liverpool et Brian fut chargé du rayon disques dans l'un d'eux.

On connaît la façon dont il fit la connaissance des Beatles, en octobre 1961, après que des teenagers soient venus lui demander des disques d'eux. Il alla les voir au Cavern Club et fut fasciné par l'accueil délirant que leur faisaient les jeunes.

Il décida de s'occuper des Beatles — une décision qui ne plut guère à ses parents. Mais Epstein, en quelque sorte, eut l'impression qu'en découvrant les Beatles, il s'était finalement découvert lui-même. Et c'était, en fin de compte, une issue constructive; il pouvait s'exprimer à travers les Beatles en faisant d'eux des vedettes, en les guidant, en en faisant des idoles des jeunes. C'était l'époque où les managers de pop-groups étaient tous des gens importants. Ils ramassaient un jeune dans la rue ou presque, lui donnaient un costume en lamé argent avec des pantalons collants, une voix rythmée et un micro, le payaient 15 livres par semaine et en faisaient une idole. Là où Epstein fit une erreur, c'est que les Beatles n'avaient pas du tout besoin de manager. Ils savaient exactement ce qu'ils faisaient, et Lennon et McCartney étaient doués d'un tel talent de compositeur qu'ils ne risquaient guère d'échecs. Mais, sans aucun doute, on doit lui être infiniment reconnaissant d'avoir su reconnaître ces talents et d'avoir cru en les Beatles dès leurs débuts. Il affirmait, devant ses parents sceptiques : « Ils seront plus grands qu'Elvis, vous verrez. »

#### 15% MAIS FRUSTRÉ

Et plus tard, il me disait : « Le plus flatteur dans le succès des Beatles est qu'il montre que la foi que j'avais en eux était justifiée. C'est une sensation extraordinaire que de réaliser que vous êtes le manager de la plus grande attraction du spectacle au monde. »

Après sa première rencontre avec « ces quatre sacrés gaillards », comme il devait me les décrire par la suite, Epstein entreprit de les orienter dans la bonne direction plutôt que de les transformer. « L'idée de leur donner des leçons de diction et de les habiller en lamé or me révoltait », disait-il. « Mais je leur ai mis des vêtements sobres et distingués, les ai arrangés un peu et les ai encouragés à exploiter leur charme et leur humour naturels. »

Les Beatles ont signé leur premier

contrat avec Epstein en février 1962. A ce moment-là, ils gagnaient 6 livres pour deux apparitions de quarante minutes dans l'après-midi, et 15 pour une soirée. Epstein fit monter les prix respectivement à 8 et 20 livres, et peu après fixa ses premiers honoraires de manager — 15 % de 20 livres.

Mais la première année de leur contrat ne fut pas positive.

« Il était difficile de les faire connaître en dehors de Liverpool » me disait Epstein. « Ils firent un essai chez Decca et furent écartés. EMI les avait déjà refusés sur l'écoute d'un enregistrement qu'ils avaient fait en Allemagne lors de leur passage au Star-Club d'Hambourg. Je montai à Londres avec quelques bandes et fis le tour de toutes les maisons de disques. Aucune ne fut intéressée ». Après sept jours passés à Londres, Epstein était désespéré. Ses parents étaient convaincus qu'il perdait son temps; ils lui ordonnèrent de rentrer à Liverpool et de cesser de négliger le rayon de disques. « Je ne savais pas quoi faire », m'a dit Epstein. « Je ne savais pas si j'allais retourner immédiatement à Liverpool ou si j'allais rester un jour de plus afin de ne pas manquer un dernier rendez-vous avec George Martin de chez EMI. Finalement, je décidai de ne pas manquer ce rendez-vous. J'ai fait écouter la bande à George et enfin j'ai obtenu une réaction positive. Les Beatles firent leur premier simple pour Parlophone en mai 1962 — « Love me do » — et il sortit en octobre. »

Le reste est légende — mais Epstein fut toujours le premier à admettre que 99 % de celle-ci fut faite par les Beatles eux-mêmes. Néanmoins, il ne pouvait éviter qu'on lui accordât plus de mérite qu'il n'en avait, et les chanteurs et les groupes voulaient à tout prix rallier son équipe. Même s'il n'avait pas déjà su qu'il n'y avait aucune formule magique pour le succès, il s'en serait certainement aperçu à la suite des échecs successifs d'un certain nombre de chanteurs et de groupes qu'il avait engagés — en particulier l'échec de Tommy Quickly, un jeune chanteur de Liverpool, pour lequel Epstein dépensa 20.000 livres en vains efforts pour le lancer aux États-Unis. Exceptée Cilla Black, peu d'artistes NEMS ont vraiment marqué la pop-music. Mentionnez le nom de Brian Epstein et tout le monde pensera aux Beatles — mais vous n'avez probablement pas entendu parler de Remo Four, Billy I. Kramer, les Fourmost, Michael Haslam, Cliff Bennett et les Rebel Rousers, les Silkie, Sounds Incorporated — aucun d'eux n'a précisément conquis le monde de la pop-music.

En fin de compte, Epstein ne s'occupa plus activement des autres artistes NEMS — sauf Cilla Black et Gerry

Marsden — et s'employa simplement à être l'ami des Beatles. Bien qu'il eut finalement trouvé le succès qui lui avait échappé dans d'autres carrières, il se trouvait néanmoins frustré. Il avait pu, au début, s'exprimer à travers les Beatles, mais ils l'avaient depuis longtemps surpassé par leur énergie créatrice et leur génie inventif. Eux s'étaient accomplis en tant qu'artistes, mais lui demeurait un artiste manqué, ne devant sa renommée et sa gloire qu'à eux. C'était encore un homme à la recherche de ses propres moyens d'expression — un homme frustré, car il savait que sa célébrité, sa fortune, sa satisfaction n'étaient que des « secondes-mains ».

#### UN AMI DÉVOUÉ

J'ai toujours été frappé de voir combien les Beatles gardaient les pieds sur terre, même à l'apogée de leur succès. Mais ils étaient issus d'une classe laborieuse et tenace, c'étaient des esprits positifs, réalistes. C'est seulement maintenant, alors qu'ils sont à l'écart des dures réalités de la vie, qu'on peut craindre de les voir perdre ce bon sens et cette vue terre à terre des choses, bien connus des classes laborieuses de Liverpool. Epstein, de son côté, avait un passé conformiste, fait de sécurité, contre lequel il éprouvait le besoin de se révolter. Quand il se trouva plongé dans le monde extravagant de la « Beatlemanie », il fut complètement désorienté, désarçonné, et n'eut pas la force ni la résistance pour y faire face. C'était pour lui une source constante de désespoir de n'avoir qu'à prendre sans pouvoir donner grand-chose. Les Beatles le considéraient comme un ami dévoué et l'aimaient beaucoup. Ils n'avaient jamais oublié son dévouement, ni sa foi inébranlable en leurs talents, dès leurs débuts à la Caverne. De même, ils semblaient convaincus, comme Epstein lui-même, qu'ils n'auraient jamais pu devenir des vedettes internationales sans lui.

J'ai, un jour, demandé aux Beatles s'ils étaient satisfaits d'avoir Epstein comme manager. Ils me répondirent : « Eppy's O.K. Il a toujours cru en nous et nous a laissé faire ce que nous voulions. Il ne nous ennuyait jamais — alors, pourquoi changer? Nous aurions pu tomber sur bien pire. »

Sans aucun doute Epstein croyait aux Beatles — mais je ne pense pas qu'il croyait en lui-même. Il était timide, manquait d'assurance, surtout en société, et n'était jamais très à l'aise — tout le contraire des Beatles qu'il désirait tant imiter, jusqu'à prendre du LSD. Aujourd'hui, il est mort — manager couronné de succès, avec une grosse fortune personnelle. Mais artiste manqué — ou, plus exactement, Beatle manqué.

MIKE HENNESSEY



Qui sont vraiment ces hippies dont on parle tant ? Leurs mœurs, leurs idées et leur musique ne peuvent que passionner les lecteurs de Rock & Folk. C'est donc un véritable dossier que nous vous présentons. Vous pourrez lire, dans les pages qui suivent, le premier reportage d'Alain Dister, description objective et approfondie du phénomène. En outre, vous trouverez l'opinion de Philippe Rault, qui revient des États-Unis, et une prise de position carrément contre par Philippe Constantin qui se place sur un plan purement philosophique. Nous avons voulu aborder le sujet sous tous ces aspects. A chacun de se faire son idée.





Eh oui !  
c'est lui, notre homme Dister  
en pays hippie.  
Mais la Californie  
nous le rendra-t-elle ?

L'Amérique de 1967 semble partagée en deux camps qui n'ont guère de chances de se confondre un jour. L'un tue et meurt sur un trottoir de Newark, dans un incendie à Detroit ou une rizière au Viet-Nam. L'autre essaie d'apporter des solutions pacifiques aux rapports entre les hommes et de s'occuper davantage de l'élévation de leur pensée que de l'accroissement de leurs terres. Il y a quelques siècles vivait sur les hauteurs de San Francisco une tribu d'Indiens Shoshone qui s'adonnait à la chasse, au palabre et à la méditation. Ils avaient atteint un très haut niveau spirituel et leur vision s'étendait alors bien au-delà de ce que peuvent percevoir nos pauvres yeux. Les célébrations et autres fêtes où ils se trouvaient réunis étaient l'occasion de prodigieux envols cosmiques. C'est ainsi que la légende décrit ces précurseurs de l'âge psychédélique. Puis vinrent les Blancs et leur folie de conquête et d'évangélisation, John Sutter, le paysan-général, puis la ruée vers l'or, amenant sa cargaison d'aventuriers, de commerçants, de colonisateurs. Les Indiens avaient fui. On les avait parqués dans des réserves. Mais ils avaient laissé sur ces collines des milliards de vibrations, faisant de San Francisco le lieu de prédilection des poètes et des révolutions spirituelles. 1947, naissance du mouvement beat avec Allen Ginsberg et Lawrence Ferlinghetti. 1967, éclosion de la hip-generation. En 20 ans, ce fut une continuelle ascension, un accroissement incessant et, à travers toutes ses définitions — existentialistes, beatniks, hippies — la jeunesse permanente d'un mouvement qui gagne maintenant le monde entier.

Mon premier contact avec la nouvelle civilisation eut lieu à New York, grâce à une introduction de mes amis de la communauté psychédélique de Paris. A Manhattan, tout repose sur une petite assemblée d'environ cent personnes : « Group-Image ». Ils vivent comme aux premiers âges de la chrétienté, partageant tout l'argent qu'ils gagnent grâce à de nombreuses activités : un magazine, Innerspace, dirigé par Lynn House, dont le rayonnement dépasse largement les frontières de l'État de New York. C'est l'organe de communication des communautés psychédéliques de l'Est des USA. Il publie régulièrement des textes de Timothy Leary, Gary Snyder, Allen Ginsberg, ainsi que de nombreux projets concernant une éventuelle vie communautaire : architecture, économie, etc... Un groupe de rock excellent, Group-Image, qui est un peu la réponse East-Coast aux groupes de Californie. Parfois très dure, leur musique est le blues blanc. Elle puise sources et inspirations tant chez les Rolling Stones que chez Ali Akhbar Khan ou le folklore mexicain. Elle râpe les nerfs et ne peut absolument pas laisser indifférent... Une imprimerie

qui diffuse des affiches dans toute la ville... Des photographes... Des écrivains... Des cinéastes... Et, dernière production, un prodigieux spectacle audio-visuel. Au lieu de copier simplement les « Light shows » du Fillmore de San Francisco, Group-Image a réussi à créer son propre style, acquérant suffisamment de notoriété pour avoir les honneurs de la couverture de Time. Dans une grande salle de bal — Palm Gardens, 52<sup>e</sup> rue et 8<sup>e</sup> avenue, New York — tout a été rassemblé pour créer une atmosphère bizarre, légèrement hallucinatoire. Sur l'estrade, les musiciens sont frappés par les désormais classiques mouvements de lumière multicolores : diapositives, films publicitaires, dessins animés, qui se mélangent parfois avec des effets très comiques. Au centre de la pièce, des tubes de lumière noire transforment les visages — et parfois les corps entiers — enduits de peinture fluorescente en apparitions d'une beauté irréelle. Des ballons se promènent à mi-hauteur dans l'espace. Des stroboscopes hachent les mouvements des danseurs recréant l'atmosphère des films muets de la belle époque. Les affiches sur les murs semblent vivre, grâce à un projecteur spécial qui fait alterner très rapidement le rouge et le vert. C'est dans une telle atmosphère qu'eut lieu le mois dernier un événement très important.

L'un des musiciens du groupe se mariait. Ce n'était pas une cérémonie ordinaire. Point de prêtre ni de maire ni de parents, mais toute la communauté au grand complet dans ses plus beaux atours : colliers, serre-tête, tuniques, fleurs dans les cheveux, bâtonnets d'encens à la main. Les époux se tiennent entre deux rampes de lumière noire qui rend éclatante la couleur de leur costume : longue robe blanche au col et aux poignets richement décorés, colliers de fleurs et de perles, hautes sandales grecques. L'homme qui préside à la cérémonie porte, lui aussi, une tige blanche, avec un simple collier de perles et une couronne de fleurs sur la tête. C'est un « boo-hoo », quelqu'un qui a décidé de se faire l'un des prêtres de l'Église néo-américaine, dont le « pape » est Timothy Leary. Ce dernier a déclaré récemment « qu'il était un anachronisme dans la chose psychédélique et que les Beatles vivaient plus avec leur temps : « Sergeant Pepper's Lonely Hearts Club Band » étant tout entier un hymne au L.S.D... Lucy in the Sky with Diamonds ».

#### FILS A PAPA

L'autre pôle d'attraction new-yorkais est l'East Village en général, et plus particulièrement Thomkins Square Park, c'est là que tous les dimanches se produisent gratuitement plusieurs orchestres et

Haight Street :  
une romance  
pour  
une amie.



L'une des nombreuses petites  
industries hippies :  
peindre sur la peau des  
touristes des motifs floraux  
et psychédéliques. Ici,  
à New York, Washington Square.



Haight Street :  
Geff, chanteur  
des rues  
et globe-trotter.



New York :  
Il n'y a pas d'âge  
pour être  
hippie.



souvent les plus fameux : Grateful Dead, Country-Joe-and-the-fish Group, Image, Charles Lloyd. Les hippies qui viennent là n'ont pas les moyens de déboursier trois ou quatre dollars dans une boîte quelconque. Aussi, chaque dimanche, le square se transforme en une joyeuse assemblée qui danse jusqu'à la nuit sous le regard amusé des retraités, habituels résidents de ces lieux. Pour le hippie qui arrive à New York, Thomkins Square est le premier refuge, celui où il rencontrera des amis qui lui indiqueront un endroit pour un « crash » (une place pour dormir). Généralement, il se retrouve à la communauté de Galahad avec une centaine de confrères. Il lui faut alors trouver un coin sur les matelas qui recouvrent le sol. Réveillé, il n'a qu'à attendre l'heure où les Diggers apporteront la nourriture — un bol de soupe, du riz, un peu de poulet — menu que connaissent bien ceux qui hantèrent la cour du curé de l'Église Saint-Séverin. Bien entendu, tout cela est gratuit, les Diggers recevant des dons des nombreuses petites entreprises commerciales fondées par des hippies — journaux, boutiques de vêtements, de bijoux, artisanat du cuir et des métaux précieux, collectes. D'où viennent-ils, tous ces jeunes qui affluent vers les grandes villes ? La moyenne d'âge se situe entre 16 et 20 ans. Étudiant en vacances, « Draftdodgers » (ceux qui refusent de faire leur service militaire), « Runaways » (ceux qui fuient leur famille pour des raisons diverses), fils à papa en goguette, tous se retrouvent mêlés, vivant au même rythme — dormir, manger, s'aimer, fumer, écouter de la musique, rêver — la grande majorité d'entre eux ne poursuivant guère l'expérience au-delà de la limite des congés scolaires. Ils ont un dieu, Meher Baba, qui se dit la réincarnation du Christ, de Bouddha et de Krishna ; peut-être bientôt un président de la république, l'un d'entre eux — Louis Abolafia — ayant décidé de se présenter aux prochaines élections de 68 (nota : sa candidature a été légalement acceptée par le Congrès) ; des maîtres à penser, en général Indiens, comme Swami Satchiwananda, merveilleux sexagénaire qui inspire paix et amour à quiconque l'approche, tant le rayonnement de sa personne est considérable. Ils sont maintenant un véritable état dans l'état et leur force est très loin d'être négligeable. Ils représentent peut-être une chance pour l'Amérique. Saura-t-elle la voir ?

#### LES ANGES RANGÉS

Ce que j'avais vu à New York était cependant relativement peu par rapport à ce qui m'attendait de l'autre côté du continent, en Californie. Entre l'Est et l'Ouest s'étend une immense contrée, ennuyeuse, calme, prude, le Midwest. Traditionnellement, rien ne se passait

## EM... LES ADULTES

Ce qui me fait prendre une position quelque peu différente sur la question « hippie », c'est avant tout l'inaptitude de la majorité d'entre eux à créer quelque chose de valable. C'est très beau de passer ses journées dans les rues de Haight-Ashbury ou dans le Golden Gate Park à flâner et s'envoyer en l'air à coup de marijuana, hasch ou d'acide mais où cela mène-t-il ? Je reproche à plus de 50 % des hippies de ne pas savoir pour quelle raison ils sont là et de cacher leur ignorance derrière des mots, des expressions : « Love », « Peace », « Flower Power ». Le mouvement est envahi de plus en plus par des hippies d'occasion qui viennent se défouler le week-end ou les vacances durant. C'est remarquable surtout à Hollywood où j'ai discuté longuement avec de vrais « hippies », des gens qui pourtant, par leur mise, n'étaient pas particulièrement anti-conformistes.

« La masse des jeunes double à peu près tous les week-ends, entre Sunset et Fairfax (les deux voies particulièrement fréquentées par les Flower Children). Ils changent le vendredi soir de vêtements, passent un jean dégoûtant, se mettent un serre-tête dans les cheveux et des colliers autour du cou. En général, ils viennent des environs, des quartiers aisés de Hollywood, de Beverly Hills, de la vallée de San Fernando, leur attitude est beaucoup plus une prise de position négative (« cherchons à em... les adultes ») plutôt qu'un véritable choix lucide et constructif. »

Et à San Francisco également, on m'a expliqué que tous les ennuis avec la police venaient principalement de la présence dans le quartier de Haight-Ashbury d'un bon nombre de « runaways » (de gosses en fugue) qui se réfugiaient dans ce haut lieu de la culture hippie pour échapper à leurs parents.

Beaucoup plus intéressants sont les Diggers, le mouvement chargé de l'approvisionnement gratuit et libre de nourriture, d'habitations et de vêtements pour leurs frères nécessiteux. Je dis de vêtements car, à San Francisco, il fait froid, il fait même très froid et il n'est pas question de coucher à la belle

étoile car la nuit la température descend en dessous de 0° (même au mois d'août, époque où j'étais dans ce secteur). O, combien de « hippies » venus de l'intérieur du pays ou de Los Angeles ont été surpris par un climat aussi rude et brumeux ! A noter aussi que les gens qui organisent les concerts dans les salles comme le Fillmore ou l'Avalon sont particulièrement actifs. Bill Graham et son équipe, au Fillmore Auditorium, les Family Dog Productions de l'autre côté à l'Avalon, sont les organisateurs compétents de shows quasi-quotidiens avec des programmes toujours plus intéressants les uns que les autres. Tous les grands noms de la bonne pop music, du blues, du R'n'B et des groupes West Coast. Dans la même semaine, je me souviens avoir vu les Cream, le Paul Butterfield Blues Band, Bo Diddley, Big Brother and the Holding Co et Bukka White. Et, à chaque fois, salle comble. Ce qui prouve que la musique populaire se porte allégrement aux États-Unis.

Mais, en dehors de ces quelques éléments vraiment dignes d'intérêts, le reste du mouvement doit être admis avec pas mal de restrictions. Le groupe le plus extraordinaire que j'ai rencontré aux États-Unis, les « Mothers of Invention » — qui en Europe sont jusqu'à présent assimilés aux Flower Power — rejette furieusement l'appellation psychédélic ou hippie. Frank Zappa, leur leader, au cours d'une conversation fort intéressante, m'a expliqué son point de vue sur la question. Dans un prochain numéro de Rock & Folk, vous en saurez plus long sur l'opinion de ce nouveau disciple d'Edgar Varese à propos des Beautiful People. En attendant, sachez que les Mothers dénoncent l'usage de la drogue et ridiculisent avec beaucoup d'esprit et de virulence la nouvelle génération américaine. Une plage de leur nouveau 33 tours commence par ces paroles :

« Hé, hypocrite, qu'est-ce que vous faites avec cette fleur à la main ? »

« Hé, hypocrite, qu'est-ce que vous faites avec ces perles autour du cou ? »

La bataille est ouverte.

PHILIPPE RAULT

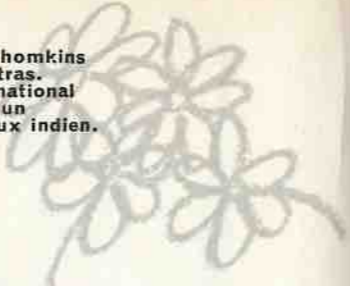


Les Mothers of Invention : leur chef, Frank Zappa, est contre les hippies.





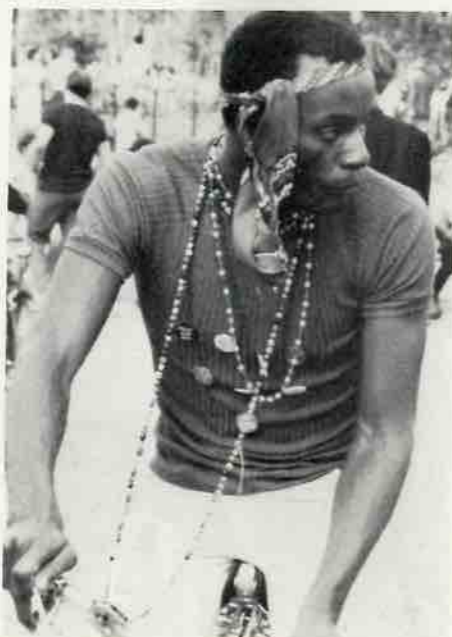
New York. Thomkins Square. Mantras. Hymne international hippie tiré d'un chant religieux indien.



New York. Thomkins Square. Guru.



New York. Thomkins Square. Les hippies et les Noirs font très bon ménage et s'appellent : « Frères » lorsqu'ils se rencontrent.



Hippie. Version new-yorkaise de Washington Square.



dans ces régions. Al Capone représente une exception à travers deux cents ans de calme relatif. Et puis 1967, les incendies à Detroit. Les troubles raciaux. Et aussi les premières vagues de la révolution psychédélique. Elles atteignent d'abord Chicago, curieusement prédestiné à ce genre d'entreprise. Début 67, le Colorado, où vraiment rien jusqu'alors ne s'était passé, est touché à son tour. Boulder, ville peuplée à 80 % d'étudiants, se trouve la première atteinte. Mais, surtout, cet État est le siège d'une très importante étape dans l'histoire hippie. A 150 miles au Sud de Denver, près de Trinidad, s'élève une très étrange cité composée d'habitations en forme d'igloo, construites à l'aide de toits et de capots d'automobiles assemblés et cloués sur une charpente en dôme. Le tout forme un ensemble bigarré très curieux et non dépourvu d'une certaine esthétique. Seuls habitants : des hippies qui ont décidé de fuir la ville et de fonder leur propre communauté à la campagne, un peu sur le modèle des anciennes tribus indiennes. Drop-city — ainsi se nomme ce village — n'est pas un cas unique. D'autres s'édifient un peu partout, surtout dans l'ouest où la température plus clémente autorise la vie permanente au grand air. Là se situe sans doute le changement le plus profond, la rupture la plus visible avec les standards de l'américain-way-of-life. C'est la revanche de l'Indien, la mort du computer.

D'autres l'avaient tué à leur manière il y a quinze ans. Mais c'est une toute autre histoire, violente, chimérique, plutôt barbare, que celle des Hell's Angels. Comme tout journaliste un peu curieux, je n'ai pas manqué de m'attirer de sérieux ennuis avec une tribu de Huns à Los Angeles. Montés sur de fantastiques motos qui se cabrent à tout moment, au grand dam des automobilistes, ils chevauchent jusqu'à ce que soit envolé leur dernier cent d'essence. Alors, ils rangent leurs engins côte à côte sur la plage ou devant le snack-bar qui veut bien les accepter, puis déambulent, l'air hargneux, essayant de se rendre plus sauvages et plus photogéniques que nature. Leurs vêtements, d'une incroyable crasse, leur donnent une allure encore plus lourde, plus inquiétante. Mais tout cela n'est plus que du cinéma. Finis les raids sur les petites villes de Basse-Californie, les virées au Nevada où beaucoup de choses sont permises, les batailles rangées avec la police. Maintenant, « Hell's Angels » and C<sup>o</sup>-Satan's Sons, Sons of Evil, Black Demons et j'en passe — sont une entreprise commerciale avec siège social, avocats et plusieurs films par an — « Wild Angels » « Hell's Angels on wheels », « Born losers ». De temps en temps, pour sauvegarder les traditions, une bonne petite bagarre entre

tribus... pour la plus grande joie des touristes et des photographes alentour. Et puis c'est tout. Restent les motos, merveilleux destriers, rutilants vestiges d'un passé qui fut peut-être, à sa mesure, grand. Curieusement, la plupart des Anges de San Francisco sont devenus non-violents et entretiennent les meilleures relations avec le monde hippie dont ils font maintenant partie. Lors du dernier grand « Be-In », ils assuraient le service d'ordre. Soutenus par Allen Ginsberg, ils sont une cellule de plus dans l'immense révolution culturelle et spirituelle qui bouleverse l'Amérique.

#### DES OISEAUX TRISTES

Un coup d'aile de quarante-cinq minutes me propulse de la lourde chaleur de Los Angeles vers les brumes de la baie de San Francisco (surprise, à l'aéroport, je retrouve Philippe Rault, venant du même endroit, à la même heure, par un courrier différent. Ensemble, nous décidons d'aller voir nos amis les « Cream » au Fillmore Auditorium. Il vous contera par ailleurs ces soirées fantastiques dans l'éblouissement des « light-shows » et l'atmosphère surexcitée créée par Eric Clapton).

La ville apparaît telle une image surréaliste. Des lambeaux de nuages s'accrochent aux sommets des gratte-ciels de la ville basse. Le faisceau d'un projecteur perce le brouillard, attirant les touristes vers quelque endroit alléchant. On ne peut distinguer le haut de la cité, et l'autobus qui grimpe Haight Street semble s'enfoncer davantage dans un monde inconnu, plein de mystères. Soudain, ils sont là. Vingt peut-être, assis au coin de Clayton Street. Il fait plutôt froid et ils se serrent les uns contre les autres, enveloppés dans de vieilles couvertures militaires. Ils ont l'air très jeunes. Dix-huit ans, peut-être, pas plus. Ils ont des cheveux longs, très ébouriffés, coiffés de chapeaux étranges, couverts de badges, de plumes ou de fleurs. Des fleurs, il y en a partout, peintes sur leurs visages et sur leurs mains, glissées sur une oreille ou simplement portée entre deux doigts et regardées avec respect, admiration, étonnement. Ils n'ont rien dans les pieds et ne paraissent nullement être affectés par la température. Elles ont de longs cheveux dégoulinant jusqu'aux reins, pas de maquillage et un petit air triste d'oiseau perdu. Elles sourient et tendent aux passants un morceau de gâteau, une frite, une fleur. Ils sont les derniers enfants de l'universelle bohème, héritiers des beatniks : les hippies. Ils vivent sans doute le meilleur moment de leur existence, celui dont ils se souviendront toujours avec une certaine émotion, même s'il n'aura duré que l'espace des vacances scolaires. L'aventure est à peu près la même pour nous. Un jour, ils ont entendu parler par un ami, un maga-

zine, une émission de télévision, de ce qui se passait en Californie. Ils ont alors pris la route avec, pour tout bagage, une couverture et quelques provisions. Après s'être attiré pas mal d'ennuis avec la police un peu partout, ils arrivent un soir au carrefour de Haight-Ashbury. Ils y retrouvent quelques milliers de jeunes qui ont choisi la même voie pour échapper — ne fût-ce qu'un moment — à un rythme de vie où rien ne se passait. Fatigués, ils n'ont pas assez d'argent pour s'offrir une WMCA, de courage pour affronter les uniformes et les clochards de l'Armée du Salut. Ils descendent et remontent alors la rue, pendant des heures parfois, cherchant une âme compréhensive qui puisse leur offrir un gîte pour une nuit. Cette entreprise est souvent vouée à l'échec, car la plupart des appartements sont pleins à craquer et les menaces d'expulsion pèsent de façon permanente sur ceux qui hébergent trop de monde. Ils sont souvent contraints de passer leur première nuit — et quelquefois bien d'autres — dans l'encoignure d'une porte ou affalés sur une table à la Do-Nuts House (les Do-Nuts sont des petites pâtisseries bon marché et constituent la base de l'alimentation hippies avec les cornets de frites et le Pepsi-Cola). Dès l'aube, ils se rendent au Golden Gate Park pour y dormir encore un peu et profiter de la beauté des premiers rayons du soleil à travers les arbres. Ils passent souvent toute la journée assis dans l'herbe, écoutant la musique de quelque transistor, d'un groupe de joueurs de tam-tam, conversant de groupe en groupe, cueillant ici une cigarette, là un grain de raisin, et essayant de se livrer à l'inaction la plus totale. Le soir venu, la faim se fait cruellement sentir. Ils se rassemblent alors, troupe bruyante riant aux éclats à tout moment, autour des Diggers qui leur amènent à pleins paniers une nourriture simple, saine et gratuite. Puis ils repartent à la chasse d'un toit pour la nuit.

#### LES TOURISTES AFLUENT

Ainsi vit Mike qui m'a raconté sa vie. Il a parcouru les États-Unis en stop dans tous les sens. Il n'a pour tout bagage que ses vêtements — un blue-jean et une chemise noire. Ses cheveux blonds cachent ses yeux et il les rejette perpétuellement en arrière pour distinguer son entourage. Il a trouvé une place dans un appartement déjà surpeuplé. Un matelas quand il rentre de bonne heure. Un bout de plancher lorsqu'il arrive trop tard. Demain, il repart à Los Angeles. Il dormira sur la plage. De toutes façons, il préfère cela à toute autre forme de vie. Il a gagné un peu d'argent récemment en faisant de la figuration dans des films de série B sur les Hell's Angels et les hippies. Il « fera » peut-être



bientôt un western. Son allure « nature-boy » convient parfaitement.

Geff est un personnage plus extraordinaire. Il est Australien, a traversé tous les continents avant d'arriver ici. Il gagne sa vie en jouant de la guitare dans les rues. Il sait que, dans certains pays, le meilleur moyen de passer une nuit au chaud avec un bon repas à la clé consiste à coucher en prison. Il connaît les geôles et les commissariats de polices du monde entier. Il reste d'une bonne humeur absolument inaltérable. Ses chansons deviendront peut-être populaires un jour. Arrivé à San Francisco depuis plusieurs mois, il n'a aucune envie d'en repartir. Il a maintenant au moins cinquante endroits différents où il pourra trouver gîte et nourriture. Jusqu'au jour où un ami lui proposera de l'emmener au Mexique ou en Alaska. Les hippies sont surtout des nomades.

#### LE COMMUNISME COSMIQUE

De maisons en maisons, d'État en État, de continent en continent, ils se cherchent un peu à travers leurs aventures, comme dans la merveilleuse légende de Lobo, le loup solitaire. Ils forment à travers le monde une immense confrérie et San Francisco ne représente qu'un maillon de cette chaîne, un point de départ ou une étape importante. Ainsi en est-il pour des gens très fameux tels George Harrison. Il y a un mois, il provoqua une surprise considérable dans le petit monde de Haight Street. Ayant absorbé une substance hallucinogène extrêmement forte — STP — il descendit toute la rue en chantant et en jouant de la guitare, suivi par une foule considérable qui dansait autour de lui, jetant des fleurs sur son passage, l'acclamant comme un prophète. Les personnalités les plus diverses viennent ici en pèlerinage, essayant, selon leur degré de sincérité, de se mêler à la vie locale. Il semble cependant que ce quartier subit actuellement ce qui causa la mort de bien d'autres endroits. Presse à scandales, télévision, magazines ont forgé une idée commercialement attractive de Haight-Ashbury et provoqué un afflux de touristes de plus en plus considérable. Dès quatre heures de l'après-midi, il est impossible d'avancer en voiture et les trottoirs comptent au moins autant de photographes que de gens à cheveux longs. Des dizaines de boutiques se sont montées, vendant des affiches, des bijoux, des vêtements, un peu comme à Carnaby Street à Londres. L'inflation de ces échopes tue leur originalité même. Deux ou trois émergent cependant, car elles sont encore sous le contrôle d'authentiques hippies. Ce sont les « head-shops », plus spécialisées dans le commerce des objets psychédéliques et qui retournent

(suite page 53)

#### SI TON AME EST INCULTE...

Allez donc parler de l'amour des fleurs à Newark, Detroit ou Harlem... Il n'y a pas de Noirs parmi les hippies chers au duc de Bedford. Les philosophies indiennes, toutes idéalistes, ont fait des ravages parmi des milliers d'esprits faibles. Elles leur ont donné le goût du déclassement. Comme les Noirs sont déjà déclassés, la doctrine ne fera pas chez eux un grand chemin.

Le « hippisme » (oui, j'ose) me paraît être une conduite magique. Il est trop dur de faire la Révolution, devant une situation jugée intolérable. Ils choisissent l'autre voie. Espèrent-ils que par mimétisme, Johnson et Mac Namara vont les imiter et remplacer les bombes à billes par des pétales de roses? Les Noirs ont espéré pendant cent ans et ils ont fait le Black Power, et Black Power vaincra.

Je pense qu'on n'a pas le droit aujourd'hui de dire « Paix au Vietnam » et de prêcher l'Amour entre les peuples. C'est criminel. C'est ni plus ni moins l'engagement pontifical. Anachronique, donc, par surcroît.

La société Américaine — comme toutes les sociétés bourgeoises — a évidemment intérêt à laisser se développer le mouvement hippie tout en le canalisant, ce qu'elle fait et sans difficulté.

Considérer, comme le fait Kurt Mohr (1), les Beatles — certes géniaux, on ne le dira jamais assez — comme les porte-paroles de la pensée progressiste me paraît être une aberration de plus. Lui aussi s'est fait avoir... avec eux d'ailleurs. Qu'on ne m'accuse pas d'être réactionnaire; la philanthropie c'est très joli, mais c'est aussi une vertu bourgeoise. Le bourgeois construit sur son argent de poche, des dispensaires, des crèches, il donne pour les sinistrés d'Arette. M. Giscard d'Estaing souhaite aussi que les hommes soient heureux. Le tout est de s'entendre sur les moyens pour y parvenir.

Le pouvoir de séduction des Beatles est si grand qu'ils risquent — par l'usage qu'on va faire d'eux — de faire retomber cette jeunesse qu'ils ont contribué à libérer dans un abrutissement militant qui s'appelle indifférence, c'est-à-dire satisfaction, c'est-à-

dire « adhésion voilée, hypocrite, passive au parti des repus, des gouvernants, des exploités » comme le dit Nizan. Il est d'ailleurs possible que l'intérêt des Beatles pour les philosophies indiennes est le résultat, ou plutôt l'étape d'un cheminement intellectuel, d'ailleurs commun à un certain nombre de têtes pensantes de la Beat Generation (rappelons de même, dans la littérature pré-beatnik, l'intérêt de Salinger pour le Zen, dès « Franny & Zooey »). Mais ce cheminement, leurs émules inconnus et anodins ne l'ont pas fait; ils découvrent l'aboutissement et l'adoptent comme des zombies. Et l'on arrive à ce drame que la philosophie en question est perçue comme le nouveau gadget, le nouveau gag (2) et devient elle aussi objet de consommation, denrée périssable. Ce soi-disant Amour qu'ils prêchent ne sert qu'à cacher la misère spirituelle dont le monde est en train de crever doucement. Cette philosophie ne sert pas le Vrai qui n'existe pas, l'Universel qui n'existe pas, l'Éternel qui n'existe pas, une « vérité théologique » qui n'existe pas, elle fait le jeu d'une oppression qu'elle condamne abstraitement grosso modo et concrètement par des tatouages. Donc, si je puis paraphraser Nizan, il y a d'un côté la philosophie hippie — idéaliste — qui énonce des vérités sur l'homme, et, d'un autre côté, des peuplades entières qui crèvent comme des mouches avec leur bol de riz par jour.

Alors, question de choix... choisir son opium. Colette Magny pourra encore chanter longtemps :

« Si ton âme est inculte  
« Tes yeux, tes oreilles sont de  
mauvais témoins ».

Et puisque respirer n'est pas un programme, il vaut mieux se spécialiser dans le hurlement.

#### PHILIPPE CONSTANTIN

(1) Je précise que j'aime beaucoup les articles de Pierre Chatenier et de Kurt Mohr, et que cette mise au point n'est nullement dirigée contre eux.

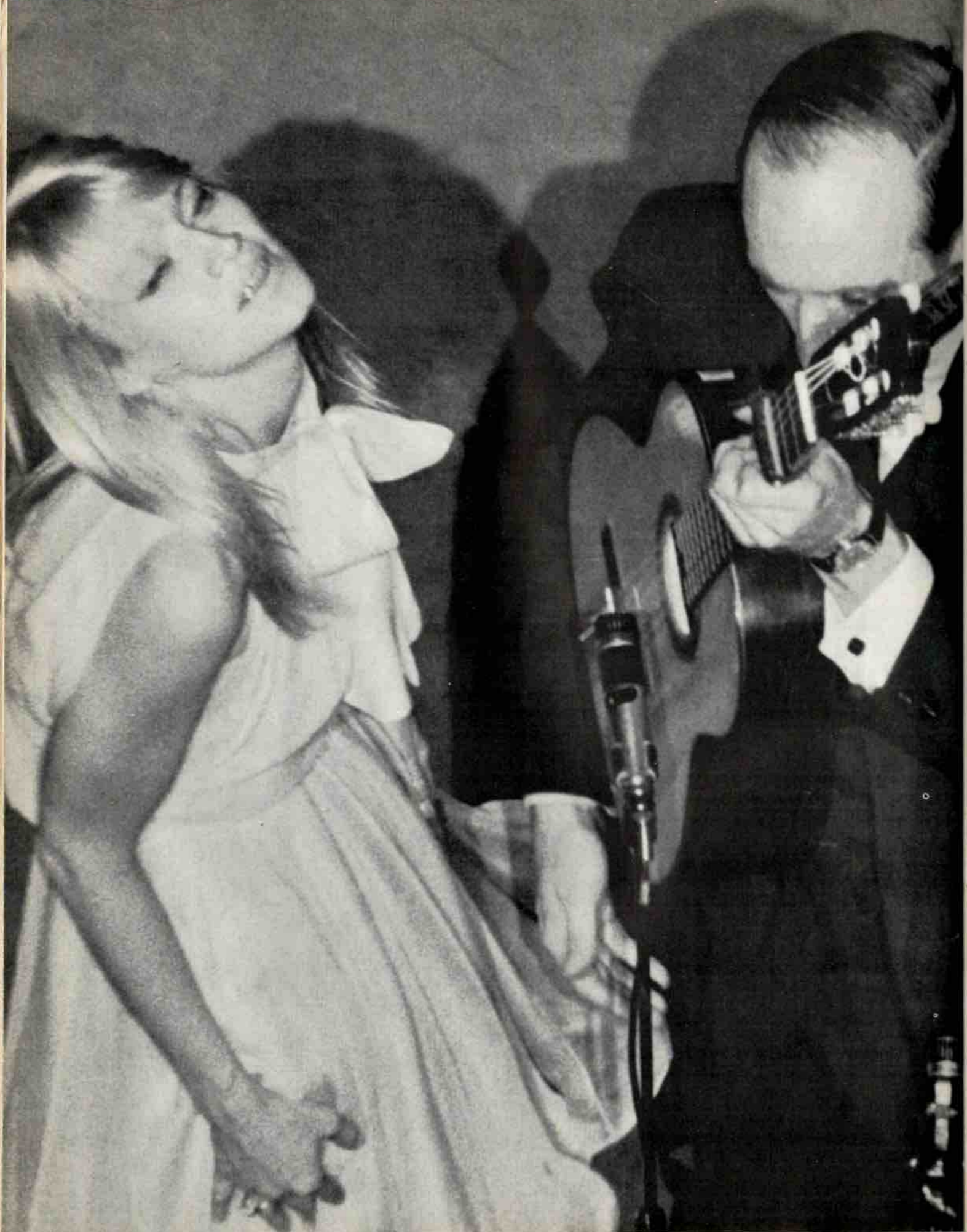
(2) Et il y aura une mode hippie, et Johnny va adapter « les hippies de San Francisco » en disant qu'ils sont chouettes, et Eric Charden dira « Vivent les hippies riches »...

Maintenant, les Hell's Angels sont une entreprise commerciale.





P.P.M...!





### § LA RECETTE D'UN PHÉNOMÈNE

Vous prenez deux jeunes garçons barbus armés chacun d'une guitare, une fille blonde et jolie (et très douée), un contrebassiste, une bonne cuillerée à soupe de talent, une grosse poignée d'humour et de dynamisme, vous agitez bien le tout avant usage... et vous obtenez un plat savoureux à toutes les sauces, un miracle de cuisine folklorique qui a nom : Peter, Paul & Mary (pour l'état civil : Messieurs Peter Yarrow et Paul Stookey et Madame Mary Travers, qu'on se le dise !). Peter, Paul & Mary constituent un véritable phénomène dans la chanson folklorique : les critiques américains n'ont pas hésité à dire que leur succès prodigieux est l'événement musical le plus important que l'on ait connu aux États-Unis depuis l'arrivée du rock and roll et de ses dérivés.

### § LE « MIRACLE P, P & M »

Le succès pleinement mérité de ce trio n'est pas dû à des concessions faciles au public. Il y a trois grands talents et un travail acharné. Ces trois personnages, jeunes et sympathiques, débordant d'enthousiasme et pourvus de fort belles voix, semblent avoir été faits pour se rencontrer : « Deux violoncelles et

un ange », comme on l'a dit. Mais je crois que leur secret, c'est surtout leur science du tour de chant, leur art de la scène. En particulier, Paul est un imitateur, mime et comédien de premier plan. Et quel bruiteur ! Écoutez ou réécoutez « Car, car », enregistré en public, où, nous transportant au circuit de Sebring, la voix de monsieur Stookey se transforme successivement en échappements de V 12 Ferrari, V 8 Ford et autres 6 cylindres Porsche ! En somme, ce qu'offrent Peter, Paul & Mary en scène, c'est de la musique, du spectacle, plus encore un petit quelque chose d'indéfinissable qu'il faut bien nommer le « miracle P, P & M ».

### § LE KALEIDOSCOPE

Si vous étiez à l'Olympia quand ils s'y produisirent en automne 65, alors vous l'avez sûrement découvert, ce miracle. P, P & M sont parmi les rares artistes à approcher de si près l'idéal du vrai chanteur : entraîner le public dans le monde de la chanson poétique. Un monde où, avec eux, il va tour à tour connaître l'amour (« Cruel war »), la déception (« Lemon tree »), jouer au gosse (« Puff », « A-soalin' »), se mettre en colère (« Le déserteur »), rire (« Car, car »), prophétiser (« The times they are a-changin' »), prier (« Early in the

morning »), prendre un train vers un repos éternel (« Morning train ») : un train qui nous emporte inéluctablement vers la mort, dans un rythme qui accélère d'autant plus que notre peau de chagrin se rétrécit... Que dire encore ? C'est le kaléidoscope de notre vie et de nos rêves que dévoilent à nos yeux et à nos oreilles ces deux diables de barbus et cette sauvageonne qui, inlassablement, rejette en arrière sa blonde chevelure, dans un geste nerveux mais vainqueur...

### § POLYVALENCE, PROGRÈS, MODERNISME

Pourtant, P, P & M ne s'estiment jamais satisfaits de leur technique, si parfaite soit-elle. Après leurs concerts, ils ont coutume de se réunir avec quelques amis pour discuter de ce qui, à leur avis, pourrait encore être amélioré. Comme dit l'un des personnages de Jacques Brel : « Qui n'avance pas recule », et ils l'ont fort bien compris. « Nous sommes des chanteurs des villes », dit Peter. Ce qui signifie sans doute qu'ils n'ont pas besoin de porter des blue-jeans pour interpréter dignement des chansons de la campagne. En effet, contrairement à beaucoup de jeunes chanteurs américains, tout en interprétant de nombreuses compositions modernes, P, P & M n'ont pas pour

autant oublié les chansons traditionnelles de leur pays. Et ne me dites pas que celles-ci sont démodées car, comme le rappelait récemment Pete Seeger, « une chanson ancienne peut prendre aujourd'hui un sens nouveau pour nous ». Et puis, l'amour, les guerres, la mort, ne sont-ils pas des thèmes de tous les temps ? D'ailleurs, le fait que P, P & M aient rallié tant de suffrages parmi le public des jeunes d'un peu tous les pays prouve à quel point ils sont actuels et universels.

Cette polyvalence est encore un autre « miracle P, P & M » : ils sont à la fois représentatifs de leur pays mais accessibles au cœur des étrangers ; actuels mais hors du temps : ils ne seront jamais démodés, car ils ont su se moquer de la mode, et pourtant leur vogue immense continue d'être confirmée par les ventes de leurs disques et l'affluence à leurs concerts, aussi bien aux États-Unis qu'à l'étranger, et particulièrement chez nous. Il semble en effet que P, P & M aient un faible pour la France, qui le leur rend bien. On se souvient avec quel brio et quel humour Peter Yarrow avait, dans notre langue, animé les concerts triomphaux de l'Olympia. Peter est l'auteur de « Mon vrai destin », qu'ils ont enregistré dans leur dernier disque. P, P & M sont aussi très amis avec Hugues Aufray ; en outre,

c'est encore et toujours Peter qui, par son émouvante interprétation, a fait connaître le maintenant fameux « Déserteur » de Boris Vian, même en notre pays : il faut dire qu'en bonne fille de la démocratie, notre censure avait interdit la diffusion de l'enregistrement qu'en avait fait Mouloudji il y a huit ou neuf ans ! Mais enfin, comme dirait Bob Dylan, « the times they are a-changing' » ! Les temps changent, les modes évoluent, P, P & M, eux, restent les mêmes : l'incarnation du génie folklorique américain, et de la joie que procure une musique de haute qualité. La seule chose qui change, peut-être, c'est qu'ils continuent d'améliorer leur technique : je vous le disais, ils ne s'estiment jamais satisfaits, alors même que le public, lui, est comblé. Et comme ils aiment la France, nous pouvons espérer avoir bientôt le plaisir de les revoir à Paris...

JACQUES VASSAL

Discographie de Peter, Paul & Mary pour la France :

a) Albums 33 t, 30 cm Warner Bros (distribution Vogue) :

— « In the wind » : LPW 1522.

— « In concert » : LPW 1523.

— « A song will rise » : LPW 1529.

— « See what tomorrow brings » : LPW 1531.

— « Album » : CLPW 1535 (avec le concours du « Paul Butterfield blues band » et d'autres musiciens ; cf. chronique de Philippe Rault N° 1, p. 55).

b) Super 45 t :

— WEP 1414 : 500 miles. This train. If I had a hammer. Lemon tree.

— WEP 1420 : Tiny sparrow. Morning train. Big boat. Puff (the magic dragon).

— WEP 1430 : Stewball. Tell it on the mountain. The long chain. Very last day. (Extrait du 30 cm 1522).

— WEP 1439 (en public) : Le déserteur. Single girl. The times they are a-changing. If I had my way.

— WEP 1442 : San Francisco bay blues. The cuckoo. For lovin' me. Come and go with me. (Extrait du LP 1529).

— WEP 1443 (enregistré sur scène à Paris) : There is a ship. A soalin'. Car, car. Blue.

— WEP 1451 : The other side of this life. Sometime lovin'. Well, well, well. The good times we had. (Extrait du LP 1535).

— EP 55 : Blowin' in the wind. Flora. Don't think twice, it's all right. Autumn to May.

— EP 63 : Rock my soul. Rocky road. Quit your low down ways.

— EP 88 (en français) : Mon vrai destin. Tch, tch. Tu n'aurais jamais dû m'aimer. Il faut qu'il vienne le temps.

...et, en plus, Peter, Paul et Mary savent swin guer : écoutez « I dig rock and roll music ! »



# JAMES BROWN, C'EST...

Le James Brown Show, c'est presque trop beau pour être vrai; on le subit, étourdi, et l'on n'ose y croire. C'est l'aboutissement dans toute sa perfection du jazz axé sur le swing, du rock dans ce qu'il a de meilleur. Il ne fait pas de doute, par ailleurs, que ce spectacle plonge bien des auditeurs dans un certain malaise: c'est trop parfait, c'est trop intense! On se demande ce qu'on pourrait encore écouter après: Charles, Otis Redding, les orchestres de Basie ou d'Ellington, un danseur comme Sammy Davis Jr? Tout cela semble bien terne, bien sage à côté du show fulgurant de James Brown! Et l'on est bien obligé d'admettre, en fin de compte, qu'il doit y avoir encore une place dans la musique pour autre chose que le paroxysme.

Mais l'expérience vaut d'être tentée: le James Brown Show est indiscutablement le maximum de ce que l'on peut faire dans le genre et il est grand temps que les fervents du rock puissent enfin se régaler d'un spectacle de toute grande classe. En effet, toutes les objections que l'on formulait parfois contre ce genre de musique tombent devant le James Brown Show. La recherche obstinée du swing, tant sur le plan visuel qu'auditif, a amené James Brown à éviter tout ce qui ne saurait y contribuer. Jamais de musiciens ou de chanteurs qui se contorsionnent et se trémoussent de manière ridicule pour donner l'impression de chauffer. La partie orchestrale est d'une parfaite mise en place.

Dès l'arrivée de James Brown on n'a d'yeux et d'oreilles que pour lui. Il « met le paquet » dès le début. Il sait que la suite sera à la hauteur et il ne laissera plus une minute de répit au public. Je me suis demandé s'il fallait le considérer comme beau ou extrêmement

# ...BANG! BANG!

laid: j'opte pour ma part sans hésiter pour la première hypothèse. Il a l'allure d'un mauvais garçon et il incarne son personnage à la perfection: sa beauté n'est pas celle de la colombe, c'est celle d'une panthère.

Devant l'incomparable mise au point de tout le spectacle, bien des auditeurs soulèvent la question de la sincérité. Elle ne fait pour moi pas le moindre doute. C'est ainsi que James Brown entend la musique et c'est ainsi qu'il touche son public, essentiellement devant un public blanc et il tient sa gageure. Il peut être intéressant de faire une comparaison entre la musique populaire noire (celle de James Brown, Otis Redding, Wilson Pickett) et la musique noire impopulaire (le free jazz). Toutes deux ont ce côté outré, hargneux, nourri par le besoin de protester contre les injustices raciales et sociales. Mais alors que le free jazz exprime l'aigreur et la rage impuissante, pour James Brown la musique semble être l'acte même de la vengeance. Avec une sublimité arrogante, il fait marcher son public; celui-ci est obligé d'aimer, qu'il le veuille ou non! Pour parvenir à pareil résultat, une mise au point parfaite est indispensable. De même que pour pouvoir swinguer, il faut jouer « en place », de même James Brown s'est assuré d'une parfaite corrélation entre la partie musicale et la partie visuelle. Il serait aberrant de vouloir le condamner sous prétexte que la musique n'a pas besoin de complément visuel. Autant demander à un acteur de lire un texte d'action tout en restant impassible. Pour une fois, nous avons un spectacle de grande classe, 100% axé sur le swing et sans la moindre concession au public blanc.

KURT MOHR





Elvis Presley faillit ne jamais tourner ce film, « King Creole ». Pourquoi? Tout simplement parce que, dans les derniers mois de 1957, il reçut sa feuille de route. La firme Paramount, productrice de « King Creole », réussit à obtenir pour lui un sursis de trois mois. Avant de partir, il enregistra également plusieurs titres tels : « Wear my ring around your neck », « Don't », « One night », « A fool such as I » et « Big Hunk O'love », qui deviendront de nouveaux disques d'or entre 1958 et 1959, faisant taire ceux qui, à cette époque, s'écriaient : « Écarté deux ans de la scène, Elvis Presley sera définitivement oublié lorsqu'il nous reviendra ». On lui trouva de nombreux successeurs, parmi lesquels certains très valables, comme Eddie Cochran, Ricky Nelson et Conway Twitty. Il fut si peu oublié que RCA Victor dut ressortir ses anciens titres en albums 33 t afin de suppléer au manque de nouveaux disques, que les cinémas furent obligés de rejouer en permanence ses quatre premiers films.

Mais Elvis et son fusil vont s'en tirer aussi bien qu'Elvis et son micro. Il va prouver qu'il est vraiment un soldat modèle. « Je suis sûr qu'en sortant de l'armée, Elvis sera devenu un garçon beaucoup plus mûr, un véritable homme », déclara le colonel Parker. Ses amis allaient-ils lui manquer? « Non, je me ferai de nouveaux copains. Quant à mes meilleurs amis, je les retrouverai bientôt; ce qui m'inquiète le plus, c'est de quitter mes activités cinématographiques au moment même où j'apprends à jouer la comédie ». Et il ajoutait : « Je ferai ce que l'on me dira de faire. Cela sera une bonne chose d'oublier pour quelque temps les complications de la vie que j'ai menée ces dernières années. Maintenant, je n'ai plus qu'un souci : devenir un bon soldat ». Exemplaire moralité.

Le 24 mars 1958 fut appelé le « lundi noir » par des centaines de milliers de jeunes Américaines, car, ce jour-là, Elvis enfila ses bottes militaires. Quelques jours avant, le 10 mars, il était allé à Fort Hood (Texas) pour prêter serment à sa patrie. Il fit ses classes à Fort Chaffee (Arkansas). Et il fut choisi pour conduire ses collègues « jeunes recrues » de Fort Hood à Fort Chaffee. Là, au désespoir de ses admiratrices, on lui coupa les cheveux : « Cela fait huit ans que je n'ai jamais été coupé aussi court ». Le lendemain, alors qu'il passait devant une compagnie d'anciens, des soldats « plus près de la quille » l'interpellèrent : « Alors, précieux Elvis, pourquoi n'as-tu pas encore revêtu l'uniforme militaire? Qu'as-tu donc qui plaise tant aux petites filles? Dis donc, ici, il faudra que tu marches et non que tu te trémousses. Ça va changer pour toi ». Un officier inter-

vint : « Arrêtez vos plaisanteries idiotes, Messieurs ». Et il ajouta quelques instants plus tard : « Voilà un gentil garçon avec lequel nous n'aurons sans doute aucun ennui ».

Les yeux du monde entier le regardaient : certains avec amour, d'autres prêts à le critiquer dès la moindre défaillance. Il ne devait pas montrer qu'il avait quelque peine à quitter sa famille et ses amis. Toutes ses réactions devinrent publiques. Même son baiser d'adieu à Anita Wood avait déjà fait la Une des journaux américains. Elvis refusa, contrairement à des chanteurs comme Eddie Fisher ou Vic Damone, d'être inscrit dans la compagnie spéciale des artistes, ce qui lui aurait pourtant apporté de nombreux avantages et, fut simplement le numéro matricule 533.10761. Ceci allait lui valoir l'estime de ses officiers supérieurs tout au long de sa vie de « bidasse ». D'ailleurs, Elvis comprit très vite que chaque ordre, s'il paraissait stupide au départ, avait en fin de compte sa raison d'être.

Mais un incident très grave va bouleverser la vie du « King » alors qu'il est à Fort Chaffee. Tout paraissait pourtant bien s'annoncer : il gagnait 83,20 dollars par mois, mais en rai!; aux exercices préliminaires militaires de base, il se révéla l'un des meilleurs éléments de sa section et, dès sa première permission, il se précipita pour revoir ses parents et Anita Wood. De leur côté, ceux-ci vinrent souvent lui rendre visite à la caserne. Mais c'est au cours de l'une de ces visites que Gladys Presley tomba malade. Celle-ci retourna à Memphis voir son médecin qui la fit de suite hospitaliser. Il diagnostiqua une maladie hépatique aiguë. Quatre spécialistes furent appelés d'urgence et, trois jours plus tard, le médecin fit obtenir une permission spéciale à Elvis afin qu'il vienne au chevet de sa mère. Il ressortit de la chambre de sa mère, pâle et hagard, murmurant : « Ma petite maman va vraiment mal, vraiment mal ». Le lendemain, il revint et passa toute sa journée auprès de sa mère, rentra chez lui et fut réveillé le surlendemain, 14 août, à trois heures du matin : une voix lui apprit que la personne qu'il aimait le plus au monde venait de le quitter, à l'âge de 42 ans, à la suite d'une crise cardiaque due à son mauvais état de santé. Ses meilleurs amis, dont le colonel Parker et Anita Wood, accoururent pour se joindre à sa peine. « Nous vivions tous pour elle », leur dit-il « cela ne peut être vrai. Elle était la mère la plus magnifique que l'on puisse souhaiter. Elle était si gentille et si bonne ». Et son père de reprendre : « Elle nous a quitté, tout est fini pour nous ». Elvis se souvenait de ses dernières paroles « Je dirai adieu à tous

ceux qui ont fait de toi, mon fils, un grand monsieur ». Près de quatre mille personnes vinrent assister à ses obsèques. Les Blackwood Brothers chantèrent plusieurs cantiques religieux, dont un « Take my hand, precious Lord », le morceau favori de Madame Presley; tandis que des gerbes de fleurs arrivaient des quatre coins des États-Unis, envoyés par des amis comme Dean Martin, Sammy Davis Junior, Ricky Nelson et Marlon Brando.

Le 22 septembre, avant de partir en Allemagne, il donna une conférence de presse au « Brooklyn Army Terminal ». Bien que fatigué par son voyage en chemin de fer long de trois jours et toujours peiné par la mort récente de sa mère, il répondit en grand homme. Un disque fut d'ailleurs édité à l'occasion de cet interview, « Elvis Sails » et l'on put s'apercevoir qu'il plaisait beaucoup avec les reporters, prouvant ainsi son assurance et son intelligence.

James Gregory, rédacteur en chef de « Movieland and TV Time », devait dire dans son magazine, à la suite de cet interview : « C'est l'un des plus gentils, des plus doués, des mieux élevés de tous les jeunes gens que j'ai jamais rencontrés, et il est encore plus beau qu'en photo, croyez-moi, mes chers lectrices ». Certains, pourtant, prétendent encore que cet océan qui va le séparer de l'Amérique anéantira sa gloire. Elvis part donc dans... (tenez-vous bien) la 3<sup>e</sup> division blindée « spearhead », 1<sup>er</sup> bataillon, 32<sup>e</sup> Régiment, Compagnie « D », Division « Hell on wheel » (l'enfer sur roue). Il sera nommé soldat de 1<sup>re</sup> classe, caporal, puis sergent, tout en obtenant deux médailles de tireur à la carabine et au pistolet, une citation pour avoir accompli un service exceptionnel, sur les plans militaire et humain. « Si l'on en avait fait un chanteur de l'armée, les autres G.I.'s l'auraient détesté et lui auraient rendu la vie insupportable », témoigna un de ses officiers.

Il eut comme unique avantage de pouvoir rentrer chaque soir dans le pavillon, loué pour son père, à Bad Nauheim. De temps à autre, il sortit avec l'actrice Vera Tchechowa et une jeune secrétaire allemande, Margrit Buergin. Tandis que ses fans voulaient le ramener à la chanson, ses supérieurs en firent un officier de carrière et les Allemands le garder dans leur pays. A cette époque, il recevait chaque jour dix mille lettres. Mais le plus ennuyé fut l'état américain qui perdit un million de dollars pendant l'inactivité artistique d'Elvis. Puis arriva enfin le grand jour, le 5 mars 1960, date à laquelle notre « King » fut démobilisé. Une bonne surprise l'attendait.

(à suivre) JACQUES BARSAMIAN

Voici Elvis Presley G.I. : c'est la troisième partie de cette fresque presque historique !





**SALUT**  
**SALUT**  
**SALUT**  
**GEGENE**  
**GEGENE**  
**GEGENE**  
**GEGENE**

Gene Vincent incarne le pionnier du rock dans toute sa plénitude. Contrairement à Elvis Presley, dont il fut le rival, Vincent, figure légendaire, est resté fidèle à la musique musclée qui fit sa gloire.

Où est-il? On n'en sait rien. Que devient-il? On l'ignore. Depuis « Bird doggin », de fin 1966, enregistré à Hollywood, et qui avait heureusement surpris ses admirateurs, le silence est total. Et pourtant, Gene Vincent reste au centre de nombreuses conversations. Des rumeurs circulent. Les professionnels du spectacle prétendent ne pas pouvoir le joindre. On ne sait même pas s'il a encore un agent. Mais sont-ils sincères? Car, selon d'autres, Gene Vincent serait disponible. Et voilà même que l'on avance des dates. Gene Vincent bientôt en Europe. Cela se confirme : septembre-octobre....

En masse, déjà, les boucliers vont se lever. Un vieux rocker! Certains se bouchent les oreilles. Ils ne veulent plus en entendre parler. Surtout, n'allez pas leur dire que vous aimeriez, en cette occasion, voir Vince Taylor en « américaine ». Vous risqueriez de les achever. Et pourtant, personne n'a craché, ces derniers mois, sur les recettes procurées par les shows de Messieurs Jerry Lee Lewis, et Little Richard. Ce sont peut-être là les critères qui feront remettre Gene Vincent à sa juste place.

**LA CHEVILLE BROYÉE**

Il déposa ses béquilles et s'assit aux côtés de son manager. A nous, qui étions installés à la même table, il ne prêta aucune attention. Ses yeux cherchaient une chose. Son visage marquait une grande lassitude. Il sortait de scène. Il se mit à discuter avec son imprésario. De la main droite, machinalement, il se tapotait la cuisse, rythmant ainsi la musique provenant du juke-box. Soudain, alors que les premières notes du disque suivant retentissaient, son visage s'ouvrit. Il sourit. De la main, il pressa

le bras de son interlocuteur, puis il s'exclama : « Buddy Holly »! Cette scène se passait en octobre 1963, dans un club de province, à l'issue d'un gala, lors d'une tournée qui parcourait la France. Étrange personnalité que celle de Gene Vincent.

Originaire de Norfolk, en Virginie, Gene commença sa carrière dans la marine américaine. Le soir, à bord, il distrait ses compagnons en chantant et en jouant de la guitare, des blues, des ballades. La façon dont les Noirs interprétaient ces blues eut une grande influence sur ce qui allait devenir « le style » Gene Vincent. En 1956, de retour dans sa ville natale, il composa avec un ami « Be bop a lula ». A son insu, des amis l'inscrivirent à un concours organisé par une chaîne de radio. Beau joueur, il s'y présenta et gagna, devant deux cents autres participants, un contrat d'exclusivité pour la firme de disques Capitol. Le rock and roll, si controversé lorsqu'il est pur, doit beaucoup à Gene Vincent. Par ses talents d'auteur-compositeur, ses dons de chanteur — dus à une déformation du palais —, il lui a donné ses premières lettres de noblesse. Avec son ensemble, « The Blue Caps », Gene a imposé un genre, qui aujourd'hui encore, provoque l'admiration des connaisseurs.

Avec des titres comme « Be bop a lula » et « Blue jean bop », Gene, surnommé « The Screaming Kid » (l'Enfant Hurlant), remporte ses premiers disques d'or. Mais, si la chance lui a souri à ses débuts, elle va bientôt l'abandonner. Alors qu'il était l'une des vedettes les plus cotées des États-Unis, un accident de moto survint, accident stupide dans lequel Gene se broya la cheville gauche. Cela l'handicapa physiquement et lui

occasionna une baisse sérieuse de popularité. D'autres prirent sa place. Malgré cet échec, son infirmité, il persévéra. Il quitta son pays pour l'Angleterre. Il devait, là-bas effectuer une tournée avec le guitariste Duane Eddy, et son grand ami Eddie Cochran, alors en pleine gloire et sur lequel on fondait de nombreux espoirs. On disait qu'il remplacerait Presley, celui-là même pour lequel Gene s'était effacé. En Angleterre, à cette époque-là, le rock and roll faisait fureur avec des gens comme Billy Fury, Joe Brown et plus tard Cliff Richard. La tournée fut triomphale. Cochran et Vincent en étaient les vedettes. Mais une fois encore, le destin s'acharnait. La légende du maudit se créait. En fin de tournée, le taxi qui transportait Gene et Eddie percuta une borne. Chaussée mouillée, dérapage. Eddie Cochran fut tué, Gene Vincent grièvement blessé. Le 17 avril 1960. Cochran et Sharon Shelley devaient s'embarquer pour les USA. Un mariage qui n'eut pas lieu.

**CHANTEUR ENGAGÉ?**

En 1961, en France, on prêta sérieusement attention à Gene. Il y était déjà venu, dans une certaine indifférence. Mais ça changeait. On voulait ses disques, on le réclamait. Il passa en 1962 à l'Étoile, puis en janvier 1963 au Palais des Sports. Un Palais des Sports plein à craquer. La consécration. Puis une tournée d'un mois en octobre 1963. 1964, l'Alhambra. Et, petit à petit, l'oubli. Mais pas un, de tous ceux qui l'ont vu se produire sur scène, n'a pu s'arracher à la vision de cet homme tout de noir vêtu, livrant, de tout son être un combat de chaque jour. Au moment de son tour de chant, Gene



impressionnait son entourage. Alors que les musiciens installaient les instruments, Gene était là, vêtu de cuir noir, appuyé sur ses béquilles, tendu, soucieux, guettant le moindre détail de cette préparation. On annonçait son passage, on plongeait la salle dans le noir. Le public s'enthousiasmait. Gene devenait nerveux. Il se défaisait de ses béquilles, saisissait son micro, souriait. Il était prêt. Tandis que la foule trépignait, les musiciens jouaient une courte introduction musicale. Le silence s'établissait. Guitares et batterie se taisaient. Alors, la voix de Gene retentissait, extraordinaire. A ce moment, seulement, le rideau s'ouvrait, le laissant apparaître le corps penché sur le micro, les yeux fixés vers le haut, la jambe infirme posée en avant. Dès ce moment, il avait gagné. Tous étaient en son pouvoir. Il allait leur dicter ses réactions, ses sentiments. Il les envoûtait....

Souriant, implorant, riant, trépignant, criant, Gene se défonçait. Il se laissait tomber, la jambe infirme toujours posée en avant, il glissait le micro sur le côté, et perdant ainsi l'équilibre, il s'affalait sur le genou de la jambe valide. Qui peut oublier les magnifiques interprétations de « Baby blue », de « Rocky road blues », « Dance to the bop », « Be bop a lula »? Au cours d'un gala, en tournée, il lança le « Well » habituel, précédant l'introduction de « Rocky road blues ». Sa voix couvrait les cris du public. Les musiciens, étonnés, attendaient pour débiter. Mais la voix ne semblait pas vouloir s'arrêter. Au contraire, elle montait, montait.... Le public, surpris, à son tour, se tut. Gene s'arrêta alors. Il se retourna vers les musiciens en riant. Satisfait. Ce récital fut inoubliable. Gene se démena comme jamais auparavant. Ce soir-là, un jeune spectateur se précipita sur scène pour tenter d'embrasser sa jambe infirme. Gene pleura. Il se retourna brutalement vers les musiciens — il était accompagné par les Sunlights — et leur ordonna, brutalement, de jouer plus fort, risquant même de le couvrir. Puis, sauvagement, il décocha un énorme coup de poing dans la cymbale, qui échoua, par terre, un peu plus loin. Chacun se sentait pris dans un engrenage irréel. Dans cette ambiance démoniaque, personne ne pouvait rester indifférent. Sans fausse honte, Gene se mettait à nu. Il se saignait. C'est peut-être cela, un chanteur engagé!

A la fin de chaque tour de chant, bien qu'exténué, et malgré les conseils de ses proches, il revenait sur scène. Il se devait d'interpréter « Long tall Sally ». Un jour, il s'évanouit avant. Quelque temps après, il fit venir ses musiciens dans sa loge pour les remercier. Puis, il prit sa guitare, et pour eux, en petit comité, il chanta. C'est ainsi qu'il mit en place « La da den dee da da »....

## LE ROCK BLANC

Un personnage complexe qui ne vit que par sa musique. En 1963, il participait à l'émission de télévision « Paris-Club ». On lui demanda son disque, pour l'enregistrement du play-back. Il vit rouge. Il déclara qu'il se sentait assez fort pour passer en direct, avec ses musiciens. Sa ténacité est également légendaire. Alors que des gens comme Jerry Lee Lewis passent en Angleterre en vedette, il en était réduit à de minables « levers » de rideau. Souvent même, l'état de sa cheville empirant, il se produisait sur scène, la jambe posée sur une chaise!

Il dirigea plusieurs groupes : les Blue Caps, les Sounds Incorporated, les Shouts, les Sunlights, les Dragons.... Sa discographie — la quasi totalité de ses enregistrements a été mise sur le marché français — démontre la nette progression de Gene au fil des années, de « Who'slapped John », avec trois guitares et une batterie, cris et sifflets, aux effets les plus complexes, à une construction plus complexe dans « Wild cat », ou « Five feet of lovin », avec



piano, chœurs, et une guitare solo démente. Puis les « Dance to the bop », « I'm going home », « Say mama », ou des saxos, parfois vinrent s'ajouter. Il a, bien entendu, fait des enregistrements avec grandes formations et les inévitables violons, jamais sans émotion, sans sensibilité : « Important words », « Weepin willow ». Et puis, évidemment, il y a les inoubliables « Be bop a lula », « Woman love », « Blue jean bop », « Baby blue ». Il a également fait quelques incursions dans le blues. « Vincent's blues » est là pour en témoigner. Notons encore ses fameuses interprétations de « classiques », « Rip it up », « Long tall Sally », qui viennent s'ajouter à la nombreuse liste de ses compositions.

En plus de ses nombreux enregistrements, Gene est également apparu dans divers films, consacrés au rock and roll. Le principal est certainement « The girl can't help it », réalisé en 1957, avec Jayne Mansfield, et bien d'autres « grands » du rock, Cochran, Richard, Domino, entre autres. Puis, il y eut « Hot rod gang », « State fair », « It's drad Dad ». Aucun de ces films n'a été exploité en France.

Gene Vincent a maintenant trente-deux ans. Et malgré tout, il est resté fidèle au rock and roll et sans doute le restera jusqu'à sa mort. Nombreux sont ceux qui le « snobent », le critiquent.... On ne sait que faire de ces airs quand des gens comme Jerry Lee Lewis ne cachent pas leur admiration pour Gene. Quoi qu'il advienne, il restera l'un des rares chanteurs blancs à avoir possédé « le feeling ». Gene Vincent! Peut-être le plus grand représentant du « rock blanc »!

JEAN-NOEL COGHE.



**Mr Sledge,  
s'il  
vous plaît!**

2

« Pourquoi pas moi ? »

Me reprendre, avec un sursaut de conscience professionnelle en pensant à l'interview, attaquer :

— Qui êtes-vous Percy Sledge?

Il éclate de rire : « Et vous, qui êtes-vous ? »

Ça commence bien. Sommes-nous mal partis? Non, le temps de vider sa bière et le torrent Sledge ouvre ses vannes. Mes questions sont inutiles, c'est lui qui mène le jeu.

Ses 27 années d'existence déferlent sur moi comme une tornade. J'en extirpe la classique et quasi obligatoire fiche biographique. Percy est né dans l'Alabama, à Sheffield, le 25 novembre 1940, l'heure n'est pas précisée. Il a deux frères, trois sœurs. Son père est mort,

il y a déjà longtemps, sa mère remariée, puis divorcée, vit près de chez lui.

Il est allé à l'école, comme tout le monde, et puis un beau jour, à 20 ans, il rencontre Carry-Jean, une charmante fille qui habite une petite ville à quelques kilomètres de Sheffield. Ils s'aiment, se marient et ont beaucoup d'enfants : Percy Junior 7 ans, Deborah-Faith 6 ans, Carla 4 ans, Howard Kennedy 3 ans, Wanda-Kay 1 an.

Et la musique là-dedans? Rien, il n'y pense pas. Durant ces années bien remplies sur le plan familial, ce qui l'intéresse, c'est le sport. Il pratique le basket, le football, surtout le base-ball où il songe un moment à faire carrière. — Vous savez, les loisirs, je n'en avais

pas beaucoup. Ma femme, les enfants, ça faisait bien des bouches à nourrir.

Je travaillais comme infirmier dans un hôpital avec une certitude cependant, c'est qu'il y avait une nette incompatibilité entre mon salaire et mes besoins. Autour de moi, j'ai vu des gens qui devenaient vedettes du jour au lendemain. Je me suis dit : pourquoi pas moi? Il y a quelques années, j'ai commencé à travailler avec un groupe de copains musiciens, les « Esquires Combo ». Je chantais avec eux pendant les week-end, dans les bals organisés par les associations d'étudiants en Alabama. Le reste, vous connaissez, j'ai rencontré Quin Ivy, il y a eu « When a man... » et je suis à Paris!





« Je reviendrai... ».



« Je connais Bardot et Loren ».

« Il fallait que les bons gagnent... ».



Les vannes se referment, Percy en a assez de parler de lui. Il redevient songeur, sérieux. Cette fois, c'est lui qui veut savoir, les rôles sont inversés. Sa première question me prend nettement au dépourvu :

— Comment était-ce, en France, pendant la guerre ? Quelle différence de comportement y avait-il entre le soldat allemand et le soldat américain ? Et les restrictions, en quoi ça consistait ?  
Devant mon air ahuri, il précise gentiment : « Je sais bien que cela peut vous paraître bizarre, mais la guerre, je m'en souviens, j'avais trois ou quatre ans, et tous les soirs, je voyais ma mère et ma tante se précipiter sur le poste de radio pour écouter les dernières nouvelles. Je ne comprenais pas grand-chose, c'était très loin de l'Alabama, mais il y avait les bons et les méchants, et il fallait que les bons gagnent. Après, on n'en a plus beaucoup parlé, j'ai vu des films, j'ai lu des livres, mais j'ai toujours l'impression que bien des choses m'échappent. Je voudrais tellement savoir ce qui s'est passé exactement... »  
Je reprends mon souffle, je cherche laborieusement ce qui subsiste de mon vocabulaire anglais. Expliquer le paquet de cigarettes hebdomadaire, l'œuf mensuel, ça va encore. Mais pour le pain, le beurre, la viande, je n'ai que des grammes. Non seulement c'est léger, mais chez eux ils ont autre chose. Il me faut couper la livre anglaise en tranches fines de 100 gr, ce n'est pas tellement facile.

Pour ce qui est des soldats, je crois m'en tirer honorablement. L'occupation, quatre ans, la résistance, la libération ; deux armées, deux comportements, des idéologies opposées. Bref, en France, on n'aimait pas les uns et beaucoup les autres, qui se trouvent être les bons. J'ai l'impression d'avoir manqué de clarté, j'ai pourtant parlé pendant dix minutes. Il commente :

— Ça doit apprendre beaucoup de choses aux gens, une guerre, en tout cas, le respect et l'amour de la vie. Percy change d'expression, pointe un doigt sur mon avant-bras :

— Vous avez des taches de rousseur ! Je ne peux nier l'évidence.

— L'été, au soleil, vous en avez davantage ?

J'acquiesce, sans flairer le deuxième piège. Cette fois encore, Percy est intarissable, il veut tout savoir : le climat en France, les saisons, la pluie, la neige, et voilà l'ennemie, la neige : elle ne se mesure pas en centimètres, mais en pieds. Je renonce devant l'ampleur de la tâche. Pour tourner la difficulté, nous faisons appel à l'art subtil du mime. Debout, en partant du sol, nous levons le bras : Comme ça ? Oui, comme ça.

— Partout ? — Non. Ma main rase le sol pour évoquer la Côte d'Azur. Après la neige, on glisse, c'est normal,

sur autre chose. Percy est non seulement curieux, il devient très sérieux : — J'ai l'impression qu'il n'y a pas de racisme en France. Ici, c'est vraiment le paradis, le peu que j'ai vu dans les rues, à Chaville, ou cette nuit au Club. Une vague de chauvinisme me submerge, mais il me faut pourtant rester objective. Reprendre mon deuxième souffle (en appréciant la saveur de l'expression) une gorgée de bière et me lancer à l'eau. Laborieusement, situer, sérier le problème. Les Noirs, Africains ou Américains, étudiants, fonctionnaires ou diplomates, l'incidence des indépendances africaines, pour eux, ça va à peu près. Mais le sous-prolétariat des bidonvilles nord-africains, c'est autre chose. Notre racisme existe, ce n'est pas la même cible qu'en Alabama. Expliquer que partout, on est toujours « le juif » ou « le nègre » de quelqu'un, les faibles ont besoin de boucs émissaires. Percy manifestement situe assez mal l'Afrique du Nord. Cette fois les gestes ne suffisent pas, je dessine tant bien que mal une Europe et une Afrique approximatives sur un bout de papier. Le résultat me déconcerte un peu :

— Moscou, c'est tout près de Paris, découvre Percy enthousiaste.

J'arrive à m'en tirer avec le nombre d'heures de vol. Où l'affaire se complique c'est lorsque Percy envisage de prendre l'avion pour Tombouctou, nom qui semble l'avoir marqué. Comme chacun sait, les kilomètres et les milles, ça fait deux. Je renonce à la virgule et arrondis mes chiffres sans vergogne. Ou je me suis trompée dans mes calculs, ou bien je vois petit car Percy épanoui se confectonne une croisière sur mesure en un laps de temps record.

Mes explications ont eu, en tout cas, le mérite d'éclaircir un point important.

— Pour nous, dit-il, traverser l'océan, cela veut dire aller « in England ». England, ça couvre l'Europe.

Ma fierté outragée sursaute, je reprends le stylo, l'important à la minute présente n'étant pas ce que vous savez, mais Paris.

Percy a l'air navré, il n'aurait jamais cru que confondre d'aussi petites distances pouvait engendrer d'aussi graves conséquences. Plein de bonne volonté, il se rachète :

— Vous savez, je connais des vedettes françaises, Bardot et Loren. Croyez-vous qu'elles se promènent en blue jeans et pull-over pour faire leur marché ?

Redessiner une carte de l'Italie est audessus de mes forces. J'annexe Sophia et réalise que Percy a dû la voir en napolitaine savamment dépenaillée, ainsi que notre B.B. dans « Dieu créa la femme ».

— Loren, sûrement pas. Bardot, blue jeans et chandail dans la rue, oui, même pieds nus. Mais le cabas rempli de légumes, il n'en est pas question, ni

pour l'une ni pour l'autre — Il en faut plus pour l'abattre. Le voilà parti sur les femmes, les Américaines qu'il connaît, les Françaises qu'il imagine. Des femmes, il en arrive à la sienne :

— Demain, avant de prendre l'avion, il faut que j'achète des cadeaux pour ma femme, et aussi pour les enfants.

— Vous avez une idée ?

— Non, mais pour taquiner ma femme, persuadée que je ne saurai pas rapporter ce qui lui ferait plaisir, je lui ai dit que j'emmènerais une Française avec moi, pour choisir.

— Et alors ?

— Elle est tellement jalouse qu'elle préfère encore ne pas avoir de cadeau ! En fait, Mme Sledge aurait bien tort de s'inquiéter quand son Percy est au loin. Le lendemain, il a fait seul son shopping familial.

Le jour s'est levé, le soleil brille. Percy devient romantique. Il déclare doucement :

— Ce que j'aime ici, c'est lorsque je me réveille le matin, entendre chanter les oiseaux et voir les arbres.

Il éclate de rire : « En fait, je ne me suis réveillé ici qu'un seul matin », puis redevient nostalgique :

— Ça m'ennuie de repartir si vite, j'aurais voulu voir tant de choses, les monuments, un musée... (rien ne m'étonne plus venant de lui). Dès que je serai rentré chez moi, je vais lire des tas de livres sur Paris, sur la guerre aussi. Parce que je vais sûrement revenir, dans quelques mois peut-être, vous verrez !

Sur la table, deux verres vides, une carte mal dessinée, un cendrier plein. Il va s'en aller. Cette fois, l'athlète accuse une ombre de fatigue. Il sourit tout de même, de toutes ses dents enfantines, avec les incisives tellement écartées qu'on peut y passer une pièce de monnaie. Une grosse pièce, Percy, comme un dollar en argent. Chez nous, on appelle ça « les dents de la chance ». Ça porte bonheur.

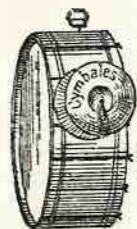
Le muguet aussi porte bonheur. Nous y voyons un signe bénéfique pour son premier contact avec la France.

Je n'ai plus qu'à rentrer à Paris. Dans le genre interview, c'est plutôt raté. J'avais tellement de questions à poser. Connaître ses goûts, ce qu'il aime, les livres, les films, ses musiciens préférés, le vieux blues, les chanteurs d'aujourd'hui, la situation aux États-Unis, surtout en Alabama. Ça m'apprendra d'avoir cru, un instant, que j'avais en face de moi un gars comme les autres. Ce diable d'homme m'a fait le coup de « l'arroseur arrosé ». Il semble ravi d'avoir renversé la vapeur et mené le jeu.

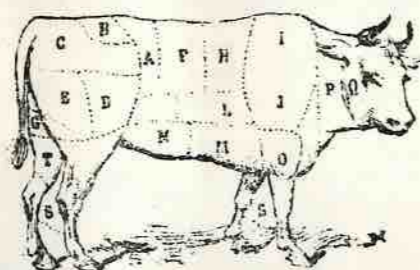
Tant pis. Bon voyage et à bientôt, ami Percy !

COLETTE LACROIX





# DU FOLK A LA FRANÇAISE



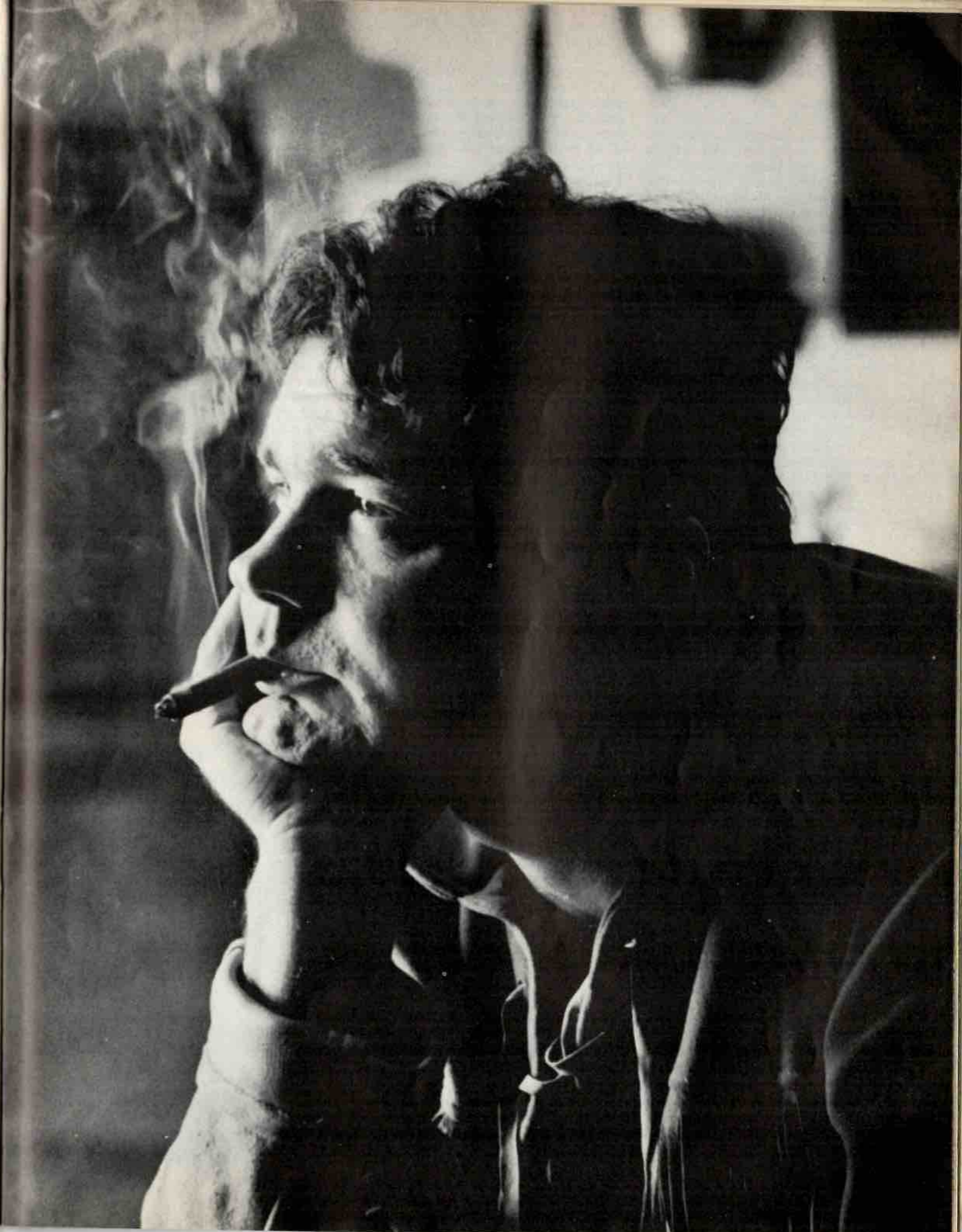
Pierre Perret dans Rock & Folk? Pourquoi pas! Il est dans la tradition d'un folklore bien français, fait du neuf avec du vieux, ses chansons sont drôles et pas bêtes, et puis c'est un type dans le coup. Pierre Chatenier et F.-R. Cristiani l'ont rencontré dans sa charmante retraite campagnarde.

— Depuis combien de temps chantes-tu?  
— Depuis dix ans.  
— Tu as commencé par les cabarets de la rive gauche, n'est-ce pas?  
— A vrai dire, j'ai commencé presque involontairement, à une époque où je ne pensais pas du tout à chanter. Avec ma guitare, j'accompagnais un numéro dans une boîte, pour dépanner un copain; j'avais fait des chansons, comme ça, pour m'amuser, et j'étais très ami — et le suis toujours — avec le petit père Brassens. Et il a eu vent de ces chansons; pas par moi, j'aurais jamais osé lui en parler! Il m'a dit: « Pourquoi ne fais-tu pas des chansons pour toi? »  
— « Mais, je ne sais pas chanter ». Et lui: « Moi non plus, vas-y, fonce ».

Alors je m'y suis mis et j'ai écrit « Moi, j'attends Adèle », « Si je t'offrais des fraises », des trucs qui ont tout de suite accroché, je dois dire. Et j'ai été très aidé par Europe n° 1 et Lucien Morisse, qui m'a fait faire une série de Musicoramas. C'était épique, d'ailleurs. Il m'avait dit: « Tu vas aller chanter une de tes chansons à l'Olympia; si ça marche, on te garde ». Ils m'ont emmené sur la scène de l'Olympia, sans même dire mon nom, et en disant aux gens: « Si ça vous plaît, vous le lui montrez et si ça ne vous plaît pas, vous le lui montrez aussi! » Et ce fut un accueil formidable, je m'en suis sorti avec un vrai triomphe. Emballé, Lucien Morisse m'a fait faire quinze Musicoramas

d'affilée. Je ne crois pas connaître un type qui en ait fait autant: il faudra lui demander, mais je ne crois pas que ce soit arrivé depuis. Ça m'a mis le pied à l'étrier pour les boîtes et j'ai été engagé à « La Colombe ». J'y suis resté longtemps car personne ne voulait de moi. Plus tard, je suis passé au « Port du Salut » et puis j'ai fait tous les circuits; toutes les pissotières, je me les suis farcies!

— Tous les cabarets Rive Gauche?  
— Oui, « La Rôtisserie », « La Grignottière », « Le Cheval d'Or », « L'Echelle de Jacob », « Ma Cousine », à Montmartre aussi, « Le Zèbre à Carreaux », et, par la suite, « La Tête de l'Art », mais là c'était déjà le standing.





— A partir de quand as-tu vraiment accroché ?

— A partir de ma chanson « Le tord-boyaux », il y a bientôt quatre ans. J'ai bouffé de la vache enragée pendant six ans ; et ça a été d'autant plus difficile pour moi, que, au moment où ça commençait à marcher, après mon premier disque, je suis tombé très gravement malade. Ça m'a tenu en dehors du circuit pendant deux ans. Et ça n'a pas arrosé les papiers, bien sûr. J'ai donc remis le pied à l'étrier, il y a environ quatre ans. — Si je me souviens bien, tu étais chez Barclay.

— Oui, j'y ai passé six ans. — Pratiquement sans rien faire.

— Rien. On était toute une série de jeunes mecs ; il y en avait un wagon ! Ça n'a rien donné. Il y avait Jean Philippe, ça a été la razzia ; puis Jean-Pierre Vignon, maintenant c'est râpé, une fille qui s'appelait Jacqueline Néro, râpée, Violette Renoir, râpée aussi. J'en ai cité quatre ou cinq, on était au moins quinze.

— Et un jour, Barclay a fait une grande vidange de tiroirs, non ?

— Oui, et il n'a gardé qu'Aufroy et moi. — Et pour toi, dès que tu es parti de chez Barclay, ça a démarré.

— Oui. Ribet, mon imprésario avait confiance en moi : « Pierre, il faut que vous changiez de maison de disques, parce que là vous êtes trop sclérosés ». On est allé voir Barclay. Celui-ci m'a demandé pourquoi je voulais partir. Je lui ai dit : « Écoute, je ne vois pas pourquoi tu veux me garder ; j'arrive à rien chez toi, j'en suis à un stade où je n'ai plus de photos, plus de lithos, et tu ne veux pas en faire réimprimer ». — « Comment ça, je ne veux pas ? » dit-il, très étonné. Il continue : « Bon, est-ce que tu as de nouvelles chansons ? »

— « Oui ». — « Tu veux me les chanter ? »

— « Bouge pas, je vais chercher ma guitare, dans la bagnole, en bas ». J'arrive dans son bureau ; il avait fait venir Fernandez. Je leur ai chanté une chanson tendre, « Marina », « Les filles, ça me tuera », « L'idole des femmes » et « Le tord-boyaux ». Je lui ai dit : « Laisse-moi partir ». J'ai quitté son bureau, pour aller tout de suite trouver Lucien Morisse. Et qui m'a dit qu'il fallait absolument que j'en mette un coup. C'est alors que Vogue a tout de suite accepté ; ils y croyaient. J'ai fait mon disque une semaine après et au bout d'un mois on avait vendu 50.000 « Tord-boyaux ». Et on en vend encore.

— Bien ; comment pourrais-tu définir le style Perret ?

— Alors là, quand on entend une de mes chansons, il faut s'attendre aux extrêmes complets, aux intentions, aux images qui frôlent presque la trivialité et il faut prendre conscience d'une certaine tendresse poétique. Mes chansons, moi, au départ, je les considère comme une forme de liberté. Si je me permets des

écarts et des audaces de langage, je me fous de moi d'abord ; à partir de là, on peut prendre le monde entier comme exemple, puisque tout le monde a des travers et des défauts qu'on peut et qu'on doit dénoncer. Sinon, on tombe dans la guimauve, et ça, tout le monde en fait. Je crois que, si un jour je ne vais plus trop loin, alors ce sera fini, ça ne m'intéressera plus.

— En quelque sorte, c'est presque du folklore.

— Presque. J'ai lu tout à l'heure une coupure de presse sur moi. Le gars disait que mes chansons étaient un peu celles d'un Brassens populaire. Et, avant tout, s'il y a un côté folklore dans mes chansons, c'est par la recherche des mots de tous les jours, des intentions qu'on trouve dans la rue, dans la vie en société, dans les confrontations sentimentales, amoureuses, dramatiques, sociales ; armées, groupements, écoles, colonies de vacances, tout ce que vous voudrez. Les sujets qu'on puise là-dedans ne peuvent pas être exprimés autrement qu'avec des mots que tout le monde comprend. On m'a accusé d'employer une langue populaire, semi-argotique. Mais tout le monde parle argot dans la vie. Ça touche les gens, c'est marrant, c'est du folklore ; ou alors le folklore n'est plus quelque chose qui fait partie de la rue, de la vie de tous les jours.

— Où prends-tu les idées de tes chansons ? « Les colonies de vacances », par exemple ?

— Elles viennent d'expériences vécues, et de l'observation journalière des choses. Je suis très très curieux de tout,

partout, en promenade, en voiture, quand je fais la cuisine pour les copains ou quand je chante en scène. Il faut tout retenir, même les conneries que les gens viennent me dire après le spectacle. Il faut analyser les raisons pour lesquelles ils vous ont dit ça. Il y a toujours quelque chose de vrai. Il y a des déchets, bien sûr. Quand j'ai fait vingt-cinq pages de brouillon pour une chanson, y a pas à tortiller, il y en a vingt-trois de trop ; mais il fallait les écrire, car c'est en décantant le tout que j'arrive aux deux pages que je voulais.

— Sans parler technique, comment écris-tu ? En un seul jet ou...

— Non, à partir d'une idée, je bâtis un canevas en quelque sorte. Si je trouve la chute qui colle, c'est merveilleux ; sinon, ça peut durer six mois ! Mais faire des chansons d'un seul jet, non, je ne pense pas que ce soit possible ; ceci dit pour des auteurs que je ne citerai pas !

— On dit que tu es le chanteur derrière lequel il vaut mieux ne pas passer ; tu fais un tel tabac qu'on se ramasse.

— En scène ? Oh, c'est idiot ; je trouve qu'il vaut mieux passer derrière un type qui a marché et qui a amusé les gens que derrière un ringard qui les a ennuyés. Evidemment, si un type a très bien marché pendant une heure, il vaut mieux être aussi bon ; parfois, en sortant de scène, je me dis que je n'aimerais pas passer après moi ! Quelquefois, les gens suivent au poil et chantent une chanson sur deux avec moi, c'est merveilleux. Pour « Trop content », « La corrida », « Elle m'a dit non », etc..., par exemple. — Est-ce que tu préfères chanter tes vieux tubes, ou faire du neuf ?



— De toute façon il faut les deux. Les gens attendent des choses nouvelles pour voir si tu es aussi bon, ou meilleur. Avec les moyens de diffusion actuels — et je reconnais que je bénéficie personnellement de très bons passages radio — les trucs s'usent tellement vite qu'il faut se renouveler. Mais, cette année, par exemple, à Bobino, je projette de ne pas terminer sur « Les colonies de vacances » ; pour la première, ce n'est pas gênant — les gens sont un peu guindés — mais, le deuxième jour, je suis presque sûr que je serai obligé de le chanter.

— Maintenant, si tu devais partir sur une île déserte, quels sont les cinq disques que tu emporterais ?

— C'est très difficile ; de toute façon, des chansons de Brassens, dans le genre, il n'y a pas mieux. Et puis des disques de folklore, du très bon folklore espagnol, du folklore sud-américain et du vrai folklore américain. C'est dur à trouver, mais c'est très chouette.



— Pas de folklore américain récent, du folk song ?

— Si, mais c'est la plupart du temps de vieux airs avec des accords et des arrangements nouveaux. Comme, par exemple, on a arrangé « Le pont de la rivière Kwai », il y a quatre ou cinq ans, et qui est en fait une vieille chanson folklorique de la guerre de sécession.

— Tu as chanté à New York, non ?

— Non, à Montréal.

— Et, ils ont bien suivi ?

— J'y suis parti battu d'avance, étant totalement inconnu et finalement, j'ai marché terrible. Il y a un directeur de l'Olympia du coin qui m'a même proposé un programme de trois semaines à Montréal. Avril prochain se passera pour moi au Canada ; c'est que ça leur a plu.

— Ils font une promotion de disques, sans doute ?

— Oui, en ce moment. On fera quelques télévisions avant d'arriver, puis quelques séances de travail ; c'est pas l'Amérique, mais enfin, je pense qu'on peut ouvrir un marché.

— Et là, tu vas sortir un nouveau disque. — Oui, je prépare un 30 cm ; je suis en train d'y bosser.

— A Bobino, il y aura de nouvelles chansons ?

— Oui, absolument, quatre ou cinq.

— Que préfères-tu, Bobino ou l'Olympia ?

— C'est tout à fait différent. J'aime beaucoup l'Olympia, c'est une salle où je me sens parfaitement à l'aise. Bobino, c'est un autre esprit. Il y a des tas de chanteurs qui passent à l'Olympia mais qui ne pourraient pas passer à Bobino. — Si on te proposait un bon contrat,



retournerais-tu dans un cabaret rive gauche ?

— Non, pas du tout. Cette année, je ferai sans doute « La tête de l'Art », mais c'est autre chose, c'est presque un petit théâtre.

— Pourquoi, c'est plus dur ?

— Oui, c'est une rude école. Aujourd'hui, j'ai parfois à faire face à des anicroches, à des interpellations, dans les grandes salles ; parce que, tu sais, quand tu es devant dix ou douze mille mirrions, il y en a toujours un qui ramène son mouchoir, et... bon ! Et, si je réussis à faire face, c'est grâce au cabaret. Le cabaret, ça pardonne pas. Tu vois tout, tu as affaire à tout, aux fourchettes, à la sauce moutarde, aux mecs qui parlent de tout sauf de toi, ou qui parlent des dernières courses où ils ont paumé trois briques ; tu as le gars en face de toi qui brûle un billet de mille pour allumer son cigare, comme je l'ai vu faire un jour où j'avais gagné cinq cents balles. Après ça, tu comprends, tu es vacciné.

— Tous les grands qui y sont passés ne s'en portent pas mal aujourd'hui, non ?

— Le père Brassens, rien que de s'en souvenir, il a horreur de ça. Il en a fait trois ou quatre, dont « La Villa d'Este » et le « Vieux Colombier ». A l'époque, une fois, il avait voulu faire « L'Écluse », on en avait pas voulu !

— Dur métier, la chanson ?

— Oui ; mais si ça ne me plaisait pas, je ne le ferais pas.

— Mais ça rapporte ?

— Oui, mais j'ai attendu sept ans presque sans manger. Et, très honnêtement, jamais je n'aurais pensé — et pourtant, je suis pas défaitiste, puisque j'ai continué — que ça puisse marcher seulement la moitié de ce que ça marche aujourd'hui. Si je n'avais pas trouvé une forme d'expression populaire, des refrains qui se retiennent...

— Tu serais encore dans un cabaret.

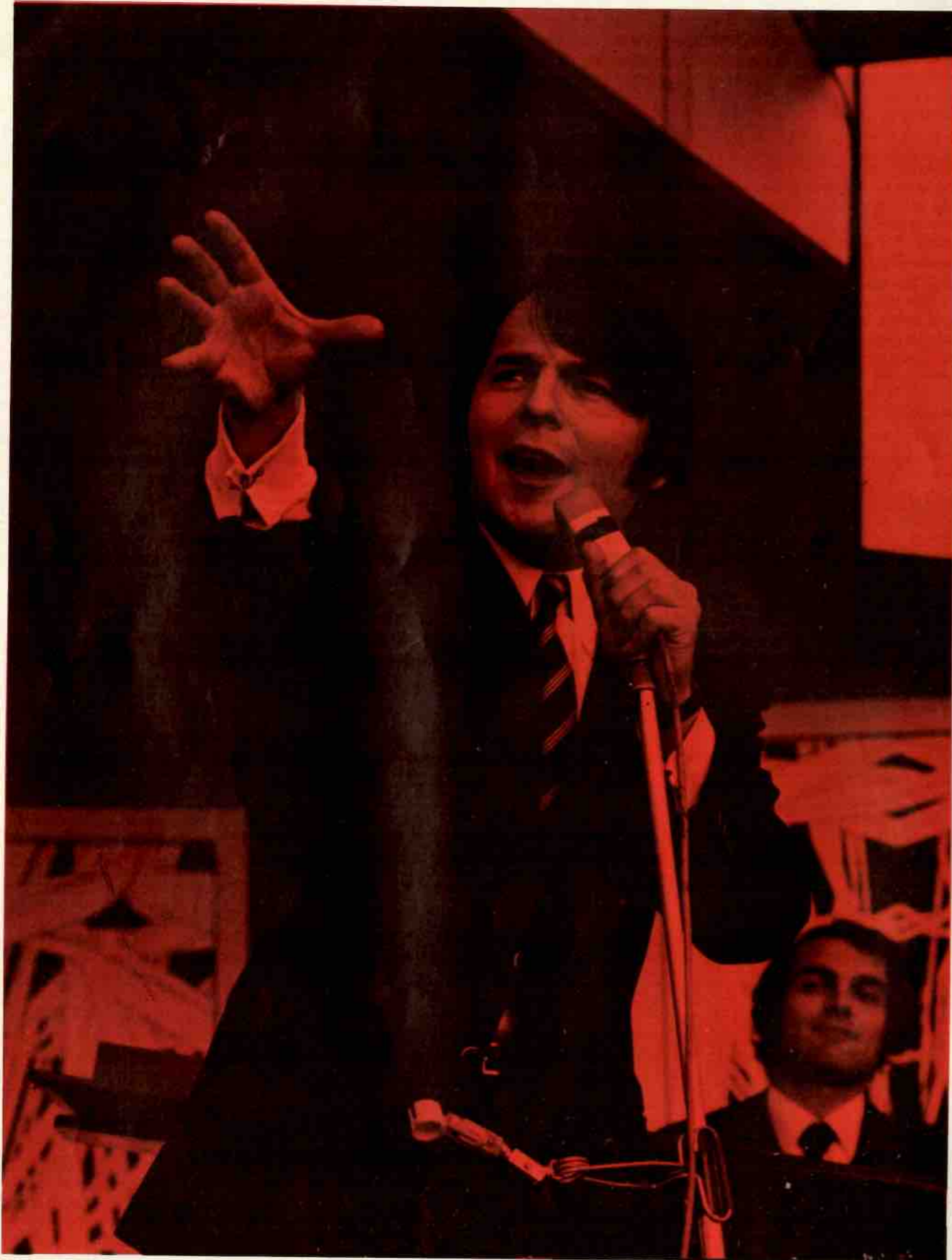
— Oui, et l'avantage, avec le répertoire que j'ai, c'est que je peux encore aller dans n'importe quel cabaret ; je ne crois pas que je me ferais virer. Il y a des tas de gens, aujourd'hui, qui ne pourraient pas ; ceux qui s'appuient sur des sonos... et sur un répertoire qui n'accroche pas la clientèle de cabaret.

— Il y a des gens qui regrettent le passé, qui disent « Ah, c'est plus le type qu'on a connu, c'est plus ça »...

— Ça fait partie d'un snobisme, de la part des gens qui disaient : — « Ah, nous, on le connaît, c'est chouette ». Mais à partir du moment où le mec marche, où il ne crève plus de faim, alors là c'est fini, il ne vaut plus rien. Malheureusement pour ceux-là, je suis désolé, mais maintenant, je bouffe ! Voilà, faudra leur dire !

(Propos recueillis par PIERRE CHATENIER et FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI)





## MONTY, PARLONS UN PEU DE ROCK...

— Monty, parlons un peu de rock. Comment y es-tu venu?

— J'étais un grand fan de tous les rockers américains bien connus. Entre autres, Chuck Berry, Bo Diddley ont été des gens qui m'ont beaucoup marqué. Mais je suis maintenant beaucoup plus attiré par le rhythm'n' blues que par le rock.

— A partir de quel moment as-tu commencé à dévier du rock vers le rhythm'n' blues?

— Ça s'est fait très rapidement. Le premier disque, « Ce n'est pas vrai » — pardon, c'était déjà le second, j'ai oublié « Et même si je suis fou » — « Ce n'est pas vrai » donc, c'était un peu du Bo Diddley avec la formule musicale simple à sa manière. Mais il y avait déjà sur le disque « Un verre de whisky », qui était du rhythm'n' blues. Et puis ça a continué. J'ai fait des tas de choses qui n'étaient pas du rhythm'n' blues. J'y reviens quand même un peu.

— Quels sont les gens que tu as le plus écouté?

— Le seul qui m'ait vraiment influencé, c'est Marvin Gaye. Pour moi, c'est un chanteur de rhythm'n' blues formidable.

— Que représentent pour toi les chanteurs classiques de rhythm'n' blues comme Otis Redding, Wilson Pickett ou Sam and Dave?

— Je trouve ça très bien, mais je dois dire qu'il y a eu Ray Charles avant... d'ailleurs, la réponse de Ray Charles a été formidable quand on lui a demandé ce qu'il pensait d'Otis Redding. Il a répondu « Je n'en pense rien ». Parce que, s'il devait dire ce qu'il en pense, il dirait : « C'est un gars qui chante bien et qui chante comme moi. »

— Pour toi, quel est le chanteur américain le plus important dans ce domaine?

— C'est Ray Charles. J'ai vu Otis Redding en Angleterre, j'ai vu son show à l'Olympia. C'est formidable. James Brown, c'est encore mieux sur scène. Il n'y a pas tellement de chanteurs capables de faire ça. Sam and Dave sont finalement peut-être les meilleurs. Ils sont plus fins. Parce que, finalement, ils s'éloignent de Ray Charles. Alors qu'Otis Redding s'en inspire beaucoup plus. Sam

and Dave, c'est du rhythm'n' blues traité de façon sensible. James Brown, Otis Redding, ce sont vraiment les Noirs qui chantent comme des fous dans une cage. Sam and Dave ont quelque chose d'autre, quelque chose de moins brutal. Ça ne veut pas dire que je n'aime pas Otis Redding ou James Brown. J'adore ça. Je passerais des nuits entières à les écouter. Mais je trouve Sam and Dave plus forts encore.

— En Angleterre, il y a un mouvement vers le rhythm'n' blues actuellement, qui influence beaucoup la pop music. Est-ce que le même mouvement se produit en France. Crois-tu qu'il y ait des chanteurs de R & B en France?

— Non. Peut-être dans cinq ou six ans. Les gens le subissent sans le savoir maintenant. Johnny fait du rhythm'n' blues. Un peu comme Otis Redding ou James Brown. Et d'une manière formidable. Eddy fait, lui, du rock français, avec des chansons françaises. Johnny est plus dans l'esprit américain et c'est plus dur parce qu'on n'attend pas tellement ça en France. Il n'y a pas encore de mouvement. Otis Redding, tous les gens du métier le connaissent. Mais le public ne connaît pas Otis Redding, à part quelques types axés sur ça.

— Il y avait beaucoup de monde à l'Olympia pour Otis Redding.

— Il est resté une soirée, coco ! Je voudrais bien voir Otis Redding remplir l'Olympia pendant trois semaines. D'ailleurs, il n'y avait que les gens du métier ce soir-là.

— Oui, il y a beaucoup de gens dans le métier ! Est-ce que tu pourrais me citer comme ça, de tête, quelques titres de rhythm'n' blues qui t'ont particulièrement frappé?

— Je vais t'en donner un (parce que je pourrais t'en donner cent). C'était « Can't get a witness », l'adaptation que j'ai faite de « Un verre de whisky ». Je suis tombé sur ce disque vraiment par hasard, en plus. J'ai trouvé ça fabuleux. Pourquoi ne pas faire ça en France? Et je l'ai fait. C'est tout. Mais il n'est pas prouvé que j'ai gagné à implanter un style R & B en France. Est-ce que les gens attendent ça? Je n'en sais rien.

— Tu parlais de Sam and Dave et de la finesse de leur jeu de scène. Quel

est à ton avis l'importance du jeu de scène?

— Il y a des gens qui ne bougent pas en scène, d'autres qui se démènent comme de beaux diables. Il est très important que le chanteur soit valable sur scène, sans ça il ne dure pas. Si Johnny n'était pas le monstre de scène qu'il est, je pense qu'il ne serait pas Johnny Hallyday.

— Est-ce qu'il n'y a pas des gens qui ne font pas de scène et qui vendent des disques et des gens qui font de la scène et qui ne vendent pas de disques, ou très peu?

— J'estime que, dans ce métier, il faut faire de bons disques et avant toute chose être très bon sur scène. Il y a beaucoup trop de chanteurs qui arrivent, on leur dit « Formidable, vous avez une jolie voix, on va vous donner trois ou quatre chansons, voilà écoutez bien le disque de « Shunks », il faut faire exactement comme ça ». On colle le disque dans l'oreille du gars. On le fait chanter, et après on lui dit « Et maintenant, il faut monter sur scène ». C'est le contraire qu'il faut faire. Parce que, le jour où on fait un tube et où on se retrouve ridicule sur une scène, les gens se disent « C'est ça le gars qui fait telle chanson? » A ce moment-là, on déçoit les gens et il ne reviennent plus.

— En dehors de la chanson, tu as d'autres occupations?

— Je vois ! Ce n'est pas une occupation, c'est un divertissement. Je présente « Salut les Copains ». Et je pourrais arrêter de présenter « Salut les Copains », ça ne changerait rien à mon métier. Ça me plaît beaucoup. C'est tout. Je m'amuse pendant deux heures et je me fatigue terriblement pendant deux heures aussi. Ça n'a l'air de rien mais, quand je fais une émission de deux heures, c'est comme si je faisais un gala.

— Est-ce que ça t'apporte quelque chose?

— Ça m'apporte sûrement au point de vue popularité. Ça, je m'en rends compte. Tous les chanteurs devraient essayer de faire des émissions de radio. C'est ce qui se passe en Amérique...

ALAIN DISTER  
et PIERRE CHATENIER



Tous les amateurs de télévision connaissent Jean-Christophe Averty. Il fut d'abord le réalisateur de quelques émissions de jazz, puis se fit connaître avec les « Raisins verts », une création qui faisait rire les uns et choquait les autres. Averty est maintenant l'auteur inspiré et original d'émissions en tous genres et il se consacre souvent à la variété, donnant leur chance à des jeunes qui débutent ou présentant avec force trouvailles les vedettes que vous aimez. Le voici soumis aux questions de Rock & Folk.

**Meade Lux Lewis :** Il fait partie de mon folklore personnel. J'aime beaucoup les pianistes de boogie-woogie, mais je préfère le ragtime.

**Claude Bolling :** Un personnage rare parce qu'il est capable de jouer mieux que moi des morceaux que je ne connais pas. Je lui fais faire des séances de forcing-piano. Je l'invite chez moi, traîtreusement, et je lui colle sous le nez deux cents partitions de ragtime que j'ai rapportées des États-Unis. Il est obligé de les jouer et il gueule.

**Le show :** On est loin de ce qu'on pourrait faire. J'avais tenté un essai, à l'Alhambra, il y a trois ans, avec des orchestres de jazz, de rock, des sketches : c'est trop cher, tout ça. Et à vrai dire, les gens n'en demandent pas tant. Ils sont très peu exigeants, dans le fond. On croit les gens exigeants, en fait, ils ne le sont pas. Un show, c'est un mouvement de lyrisme et les Français n'ont pas du tout la tête épique. Ce qu'ils veulent, c'est la bonne franquette, le monsieur qui vient leur parler en se tapant sur le ventre.

**José Artur :** Il m'a surpris agréablement. Je n'écoute jamais la radio et je vois très peu la télévision. Mais un type comme José Artur me paraît très sympathique dans la mesure où il balance sur l'antenne des choses que je ne pourrais peut-être pas balancer à la télévision. Et il doit le faire en direct. Et il reçoit un courrier qui est exactement celui que je recevais quand je faisais les « Raisins verts » : lettres d'éducateurs ou prétendus tels, lettres de prêtres qui se croient responsables de l'âme de toute une nation, lettres de flics qui considèrent qu'on leur marche sur les pieds. Artur a fait cet été une émission charmante, « Flirtissimo », un peu érotique sur les bords et légèrement « olé-olé », je trouve ça très drôle, et brusquement tout un tas de nez bouchés et de vieilles bigotes s'affolent, toute la France réactionnaire gueule. Mais c'est merveilleux ! Qu'on le laisse faire ! Et en plus, il m'a l'air d'avoir de l'esprit.

**Les Beatles :** C'est une évidence. Ils sont là, comme Dieu ou le soleil. Personnellement, je n'aime pas. C'est préférable d'entendre ça, puisque ça participe de la musique syncopée, du jazz, du rock'n'roll, qu'un groupe d'accordéonistes ou que les Petits Chanteurs à la Croix de Bois. Mais je crois que ça nous amuse les oreilles comme nos grand-pères étaient amusés par Jack Hylton ou Ray Ventura. C'est encore l'arbre qui cache la forêt. Ils cachent, comme les orchestres commerciaux d'avant-guerre, la véritable racine de leur art. Et puis enfin, bref, le côté industriel de l'aventure m'énerve. Je pense que ce sont quatre types de talent qui ont essayé de faire cracher au bassin, le plus possible, l'humanité. Je leur reconnais beaucoup de talent, j'aimerais beaucoup faire un film avec eux, mais je ne les considérerais pas comme des artistes authentiques, simplement comme des artistes très fabriqués, très sophistiqués.

**Georgette Lemaire :** N'en parlons pas.

**Le Commandant Cousteau :** Mieux. Mieux, dans la mesure où le Commandant Cousteau est quand même un monsieur curieux. Ce que je reproche le plus aux gens, c'est de ne pas être curieux. Or, quand on va se balader au fond des mers, cela participe tout de même d'un certain esprit de curiosité. C'est quand même un type bien.

**Le rock :** Je préfère ça à la valse musette, au Pernod et aux parties de boule.

**Les imprésarios :** Utiles dans la mesure où ils prennent un artiste et vous l'amènent sur un plateau. Mais il faut pour cela qu'ils vous voient. Ils ne vous voient que s'ils vous considèrent comme important. Il a fallu dix ans pour qu'ils me voient.

**Eddy Mitchell :** C'est probablement le chanteur de jazz français que j'aime le plus. Ce type fait son métier avec extrêmement de sérieux, ce n'est pas un pantin, il arrive à l'heure, ce qui est rare chez les artistes yé-yé et important pour un metteur en scène de la télévision, ensuite il est extrêmement intelligent, extrêmement fin, extrêmement sensible, il ne chante pas que des imbécillités, loin de là, il trie son répertoire et il essaye de swinguer, de balancer. Bien que masquant, comme toujours, ce que j'estime être l'essentiel du problème, c'est-à-dire le Noir américain, il est quand même important et à mon avis, nettement mis de côté pour l'instant, il n'a pas la place qu'il mérite. Seulement, quand il mouille sa chemise, c'est pour quelque chose.

**Ornette Coleman :** J'aime Ornette Coleman dans la mesure où il se rapproche de Johnny Dodds. Comme lui, il ne pense pas. Un musicien qui pense est un musicien qui m'emmerde. Ornette Coleman fouille l'univers avec des bruits pour savoir comment ça reviendra. Un petit peu comme un type qui envoie des rayons radar sur la lune en attendant qu'ils reviennent. Et puis ça traduit bien la position du Noir américain actuellement dans le monde, c'est symptomatique, c'est une révolte permanente, quitte à faire mal aux oreilles de tous les crétins qui l'entourent. Il agit comme un homme mécontent et je trouve parfaitement justifiée sa musique. Moi aussi, je suis mécontent, le me réveille tous les matins mécontent de moi et des autres. Tout ça, c'est la furie, c'est le jazz band, les assiettes qu'on jette en l'air, c'est authentique. Moi aussi, je veux qu'on me laisse libre.

**Le métier :** Le milieu de la variété est faible en France. Il n'y a pas assez de vedettes. On retrouve toujours les cinq grands noms, toujours les mêmes. Je tâche toujours de présenter des inconnus dans mes émissions, eh bien, elles sont très peu vues parce que ça n'intéresse pas les gens. La France est très peu curieuse.  
(propos recueillis par PHILIPPE KÆCHLIN)

Mais  
qu'en dit  
Jean  
Christophe  
?



# COLLYNS modèle 68

DOUBLE ÉTAGE DE PUISSANCE. 4 X 6L6 GC  
DISJONCTEURS DE PROTECTION SECTEUR et HAUTE TENSION  
PUISSANCE 80 W. MODULÉS — SUPER AIGU INCORPORÉ



Mod. B 100 - HAUT-PARLEUR DE 46 cm - PRIX 3.260 F + TL

Réf. PA 100 - PRIX 5.650 F + TL

Mod. B 102 - 2 HAUT-PARLEURS DE 46 cm - PRIX 4.460 F + TL  
SONORISATION ORCHESTRE COMPLÈTE - AVEC PIEDS DE COLONNE  
(HAUTEUR JUSQU'A 3 M.) - PUISSANCE 100 W. - 8 ENTRÉES -  
JACK U.S.A.

## STEVENS modèle 68

NOUVEAU 80 W. - AIGU POUR SOLISTE

SONORISATION 100 W. AVEC REVERB - PRIX 5.700 F + TL

## VOX NOUVEAUX modèles transistorisés

Réf. UL 715 — UL 730 — UL 760 — UL 7120

AMPLIFICATEURS POUR INSTRUMENTS DE TOUTES PUISSANCES  
NEUF et OCCASION A PARTIR DE 300 F.

ORGUES électroniques : VOX - CAPRI - PHILICORDA - GEM

BATTERIES MJ. LUDWIG. GRETSCH

Peaux plastiques : MORI'S PLASTIC « MULTICOLOR » sonorité plus mate  
existe en ROUGE et en BLEU.

## NOUVEAUTÉ J. COLLYNS LE « COLOR LIGHT »

DISPOSITIF PERMETTANT LA COMMANDE ÉLECTRONIQUE DE PLUSIEURS  
PROJECTEURS (jusqu'à 9 kw) A PARTIR D'UNE INFORMATION SONORE

CRÉDIT de 4 à 21 mois. Versement comptant 20 %.

## LA LUTHERIE MODERNE

14, rue de Douai - PARIS (9<sup>e</sup>)

Tél. : 744-73-21

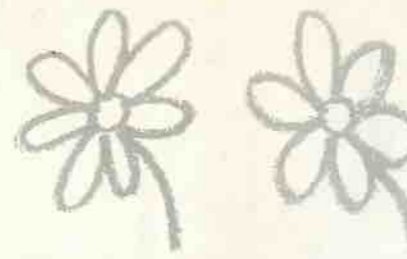
Métro : Pigalle

Pour toutes demandes de documentations joindre 5 timbres S. V. P.



## LES HIPPIES

Suite de la page 28



la quali-totalité de leurs bénéfiques aux diggers.

Moins sympathique est le fait que chaque week-end voit arriver des centaines de jeunes littéralement déguisés en beatniks, allant jusqu'à porter perruque et qui se rendent maîtres des trottoirs en affichant une attitude pas tellement « hip ». La rançon de la renommée. Maintenant, tout se passe dans des cercles plus restreints, plus impénétrables pour l'étranger, mais infiniment plus productifs. Ben est un membre de l'une de ces nouvelles familles. Il parle un français bizarre appris il y a deux ans sur les quais de la Seine. Il promène partout le livre de pensées de Mao-Tsé-Toung et pense que dans un avenir très proche, le monde sera soumis à un régime assez spécial : le communisme cosmique, c'est-à-dire la fusion des révolutions psychédéliques et populaires en un seul élan. Beaucoup de gens pensent comme lui et affichent, au milieu de beaucoup d'autres, un badge à l'effigie du président chinois. Simple provocation quelquefois, mais aussi affirmation que la vie communautaire, telle que pratiquée à San Francisco, est bien plus proche de Pékin que de Washington — avec la discipline et le travail en moins. Essayant d'échapper à une vie devenue trop à la mode, trop « commercialisée » et trop urbaine, beaucoup de hippies ont fui vers la campagne ou la montagne. Ils se réunissent là en « familles », clans, tribus, communautés à caractère essentiellement rural. Autour des habitations souvent construites par eux-mêmes sur le mode de certains chalets, ils cultivent fruits et légumes, élèvent quelques poulets, se transforment en bergers et évitent de manger de la viande rouge. Ils vivent dans une sorte d'économie fermée, produisant juste ce qui est nécessaire à la vie de la colonie. Ils ignorent totalement coiffeurs, plats à barbe et autres instruments barbares et s'habillent comme le faisaient les Indiens il y a deux cents ans, avec du cuir et des peaux, pratiquement des pieds à la tête. Leurs familles portent des noms sympathiques, simple image de bonheur (« Rayon de soleil », « Ciel bleu ») ou évocation de héros de la mythologie hippie (« Strawberry Fields »). Ils

prévoient qu'en 1984 toute l'Amérique sera retournée à la vie naturelle des premiers Indiens.

Bien que la grande majorité des initiateurs du mouvement aient trouvé dans cette vie au grand air le but final de leur existence, il reste encore dans la ville un certain nombre d'organismes très intéressants, assurant la pérennité de l'histoire de cette nouvelle bohème. Le plus passionnant est l'équipe qui anime le magazine « Oracle », bible mensuelle des hippies. Abondamment illustré de très beaux dessins rappelant souvent l'art nouveau du début du siècle, il est le support moral de toutes les communautés californiennes. Son caractère est fortement religieux et son ton tout en douceur contraste avec le violent Berkeley Benlo, organe des étudiants de l'Université de Californie. Tous ceux qui font ce journal sont purement bénévoles et ses pages sont ouvertes à tous. Oracle — et les autres journaux « Underground » — représentent pour le hippie de Haight Street une providence, car il peut gagner quelques cents en le vendant à la criée, un peu partout, dans les rues de San Francisco. Personne ne s'en émeut, car cette ville semble être la seule au monde où beatniks, policiers et fonctionnaires vivent en bon voisinage. A tel point que de nombreux organismes civils apportent une aide considérable à tous ceux qui font appel à eux. Ainsi, la direction des postes offre de nombreuses tâches aux gens à cheveux longs, souvent refusés ailleurs : tri du courrier, distribution, télégraphistes, etc... Une clinique donne des soins gratuits à toute la gent hippie. De plus, de véritables industries créées et dirigées par des hippies font vivre un grand nombre de gens ; la plus connue — et la plus prospère — est Family Dog. Animée par Chet Helms et son frère Bob, elle a un chiffre d'affaires d'environ 250.000 dollars par an. Propriétaire de l'Avalon Ballroom, elle est également manager de groupes comme Big Brother and the Holding Company — le n° 2 ici après Grateful Dead-producteur de light-shows, éditeur d'affiches et de diverses publications. En principe, elle compte 75 membres actifs, mais ce nombre est très variable car les allées et venues sont fréquentes. Mais tous ces gens

sont déjà « vieux » dans l'histoire hippie. Après avoir pendant quelques mois traîné une vie plutôt monotone le long de Haight Street ou de Panhandle, le hippie a plusieurs possibilités : rentrer chez lui et retrouver avec un soupir de soulagement une assiette pleine tous les jours et un lit confortable et chaud, rester dans la même voie et partir dans la montagne avec des amis pour fonder une famille (au sens de tribu) ou, s'il a quelque talent, se lancer dans l'une des nombreuses activités artistiques devenues rentables grâce à leur vogue actuelle : couvrir des voitures de dessins « psychédéliques », faire des affiches pour l'Avalon Ballroom ou le Fillmore Auditorium, fabriquer des sandales, des sacs, des colliers, des boucles d'oreilles, trouver des idées de « light-shows », gratter une guitare dans un groupe avec la certitude d'être engagé au moins deux fois par mois, peindre, créer une école de philosophie extrême-orientale, etc. Les possibilités sont multiples et, si l'avenir n'est pas toujours très certain, le présent au moins est agréable et florissant.

Il est quatre heures de l'après-midi et déjà le brouillard arrive en courant, nappes qui s'accrochent aux arbres du Golden Gate Park, petit vent froid et humide qui s'infiltré sous les vêtements. Quelques hippies descendent Haight Street, enfoncés dans leur couverture, inséparable symbole de réussite popularisé par les « Peanuts ». C'est la fin des vacances et il ne reste pas cinq cents personnes sur les 150.000 qui furent attirés par la renommée du quartier cet été. La fin d'une ère à San Francisco n'est que le signe de son épanouissement dans bien d'autres pays : « Si le grain ne meurt... ». Je remonte tranquillement la rue vers le parc. La brume qui s'effiloche sur les branches joue avec les derniers rayons du soleil. Une vague est passée. Elle va vous atteindre. Ici, il n'y a qu'à attendre la prochaine. Mais toutes ces vagues qui viennent tour à tour, génération après génération, s'étendre sur la terre ne portent qu'un nom : la jeunesse.

ALAIN DISTER

Droits réservés « Rock & Folk » et  
Alain Dister



## CLUBS ROCK & FOLK

par ROBERT ISMIR  
et JACQUES BARSAMIAN

### LES CLUBS DE PARIS

**GOLF DROUOT.** 2, rue Drouot. Métro : Richelieu-Drouot. Ouvert tous les jours sauf le mardi de 15 h à 19 h et en soirée le vendredi et le samedi de 21 h à 2 h (entrée : 4 F) (week-end : 8 F). Animateur : Henri Leproux.

**WEEK-END-CLUB.** 20 bis, rue de la Gaité. Métro : Edgar-Quinet et Gaité. Ouvert samedi de 15 h à 19 h (entrée : 5 F) et de 21 h à l'aube (entrée : 10 F). Dimanche de 15 h à 19 h (entrée : 7 F). Animateur : Alain Pillant.

**BUS PALLADIUM.** 6, rue Fontaine. Métro : Pigalle. Ouvert tous les soirs de 21 h à l'aube et le dimanche en matinée de 15 h à 19 h. Prix : 10 F. Animatrice : Madame Collin.

**POPARAMA.** 105, faubourg du Temple. Métro : Belleville. Ouvert samedi soir et dimanche après-midi. Prix : 7 F. Animateur : Simon Cliff.

**LES ROCKERS.** 44, rue Pasquier. Métro : Gare St-Lazare. Ouvert le mercredi et le vendredi de 21 h à 2 h ; le samedi de 21 h à 5 h 30 ; le jeudi, le samedi et le dimanche de 15 h à 19 h. Prix : 3 F (semaine) ; 5 F (week-end). Animateur : Jean-Claude Berthon.

**TOUR CLUB.** 8, rue de Tanger. Métro : Stalingrad. Ouvert le vendredi de 21 h à 1 h du matin ; le samedi de 15 h à 19 h (entrée : 5 F) et de 21 h à l'aube (entrée : 10 F) ; le dimanche de 15 h à 19 h (entrée : 8 F).

### RÉGION PARISIENNE

**L'OMNIBUS.** 3, rue Saint-Denis, Colombes (20 mètres de la gare de Colombes). Ouvert le vendredi de 21 h à 2 h (entrée : 8 F) ; samedi de 21 h à 4 h 30 et dimanche de 14 h à 19 h 30 (entrée : 10 F). Animateur : Roberto Seto.

**TCHOO-TCHOO.** Robinson-Village. 106, rue de Malabry. Plessis-Robinson. Métro : Robinson. Ouvert le samedi de 21 h à 4 h et le dimanche de 14 h 30 à 20 h (Prix : 8 F). Animateur : Jean Bardin.

**LE TUBE.** 11, avenue Jeanne-d'Arc (près de la gare). Aulnay-sous-Bois. Ouvert le samedi de 21 h à 2 h et le dimanche de 14 h 30 à 19 h 30 (entrée : 8 F). Animateur : Jacques Rocamora.

**CLUB DU CENTAURE.** 34, avenue Kellermann, Soisy-sous-Montmorency. Ouvert le samedi de 21 h à 2 h (entrée : 6 F) et le dimanche de 14 h 30 à 19 h (entrée : 10 F) avec orchestre. Animateurs : Max et Alain.

**CLUB L'HERMITAGE.** Élisabethville (près de la sortie de Flins de l'autoroute de l'Ouest). Entrée de 10 à 15 F ; ouvert le samedi de 21 h à 3 h, le dimanche de 15 h à 19 h. Animateur : Johnny Veidly.

**DRAG-WEST-CLUB.** Résidence Élysée II. La Celle-Saint-Cloud. Ouvert tous les soirs sauf le lundi de 22 h à 2 h (le vendredi et le samedi jusqu'à l'aube, consommation : 13 F) et le



*les  
plus vendues  
aux  
U.S.A.*

### batteries PEARL

importation directe du japon.  
maintenant disponibles en france  
rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète 1392F (cymbales en sus)  
peau plastique  
garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation  
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10<sup>e</sup> - tél. : 770.17.18  
a. le meur 94, rue bernardin de st pierre. 76-le havre - tél. : 42.50.54

Toute satisfaction...

AVEC LE MATÉRIEL  
DE SONORISATION

# Echolette

DISTRIBUTION EXCLUSIVE

HOHNER - FRANCE S.A.  
21, RUE VAN-LOO - PARIS XVI<sup>e</sup>

DOCUMENTATION SUR DEMANDE





# HIT-PARADE ANGLAIS

L'Angleterre jouant actuellement un rôle primordial dans l'évolution de la « pop music », nous avons cru intéressant de publier le hit-parade de notre confrère britannique « Melody Maker ». Sa provenance explique que la quasi-totalité des chansons et artistes cités soient anglais (ou américains). Le premier chiffre indique le classement actuel, le second (entre parenthèses) celui de la semaine précédente. Les marques mentionnées sont également celles de la distribution en Angleterre. Nos lecteurs trouveront dans nos chroniques de disques les références discographiques valables sur le marché français. Listes reproduites avec l'aimable autorisation de

## Melody Maker

- MELODY MAKER, August 19, 1967
- 1 (1) SAN FRANCISCO ..... Scott McKenzie, CBS
  - 2 (2) ALL YOU NEED IS LOVE ..... Beatles, Parlophone
  - 3 (5) I'LL NEVER FALL IN LOVE AGAIN ..... Tom Jones, Decca
  - 4 (3) DEATH OF A CLOWN ..... Dave Davies, Pye
  - 5 (7) I WAS MADE TO LOVE HER ..... Stevie Wonder, Tamla Motown
  - 6 (6) UP UP AND AWAY ..... Johnny Mann Singers, Liberty
  - 7 (8) JUST LOVING YOU ..... Anita Harris, CBS
  - 8 (21) THE HOUSE THAT JACK BUILT ..... Alan Price, Decca
  - 9 (4) IT MUST BE HIM ..... Vikki Carr, Liberty
  - 10 (23) EVEN THE BAD TIMES ARE GOOD ..... Tremeloes, CBS
  - 11 (19) CREEQUE ALLEY ..... Mama's and Papa's, RCA
  - 12 (13) YOU ONLY LIVE TWICE/JACKSON ..... Nancy Sinatra, Reprise
  - 13 (22) GIN HOUSE ..... Amen Corner, Deram
  - 14 (9) SEE EMILY PLAY ..... Pink Floyd, Columbia
  - 15 (10) SHE'D RATHER BE WITH ME ..... Turtles, London
  - 16 (12) THERE GOES MY EVERYTHING Engelbert Humperdinck, Decca
  - 17 (11) ALTERNATE TITLE ..... Monkees, RCA
  - 18 (17) TRAMP ..... Otis Redding and Carla Thomas, Stax
  - 19 (16) 007 ..... Desmond Dekker, Pyramid
  - 20 (14) LET'S PRETEND ..... Lulu, Columbia
  - 21 (15) A WHITER SHADE OF PALE ..... Procol Harum, Deram
  - 22 (—) TIME SELLER ..... Spencer Davis, Fontana
  - 23 (—) PLEASANT VALLEY SUNDAY ..... Monkees, RCA
  - 24 (—) ITCHYCOO PARK ..... Small Faces, Immediate
  - 25 (—) A BAD NIGHT ..... Cat Stevens, Deram
  - 26 (18) RESPECT ..... Aretha Franklin, Atlantic
  - 27 (20) TAKE ME IN YOUR ARMS AND LOVE ME ..... Gladys Knight and the Pips, Tamla Motown
  - 28 (—) EXCERPT FROM A TEENAGE OPERA Keith West, Parlophone
  - 29 (25) ANNABELLA ..... John Walker, Philips
  - 30 (—) THE DAY I MET MARIE ..... Cliff Richard, Columbia

- MELODY MAKER, August 26, 1967
- 1 (1) SAN FRANCISCO ..... Scott McKenzie, CBS
  - 2 (3) I'LL NEVER FALL IN LOVE AGAIN ..... Tom Jones, Decca
  - 3 (5) I WAS MADE TO LOVE HER ..... Stevie Wonder, Tamla Motown
  - 4 (2) ALL YOU NEED IS LOVE ..... Beatles, Parlophone
  - 5 (10) EVEN THE BAD TIMES ARE GOOD ..... Tremeloes, CBS
  - 6 (8) THE HOUSE THAT JACK BUILT ..... Alan Price, Decca
  - 7 (4) DEATH OF A CLOWN ..... Dave Davies, Pye
  - 8 (7) JUST LOVING YOU ..... Anita Harris, CBS
  - 9 (6) UP UP AND AWAY ..... Johnny Mann Singers, Liberty
  - 10 (9) IT MUST BE HIM ..... Vikki Carr, Liberty
  - 11 (11) CREEQUE ALLEY ..... Mama's and Papa's, RCA
  - 12 (23) PLEASANT VALLEY SUNDAY ..... Monkees, RCA
  - 13 (13) GIN HOUSE ..... Amen Corner, Deram
  - 14 (12) YOU ONLY LIVE TWICE/JACKSON ..... Nancy Sinatra, Reprise
  - 15 (24) ITCHYCOO PARK ..... Small Faces, Immediate
  - 16 (28) EXCERPT FROM A TEENAGE OPERA Keith West, Parlophone
  - 17 (15) SHE'D RATHER BE WITH ME ..... Turtles, London
  - 18 (14) SEE EMILY PLAY ..... Pink Floyd, Columbia
  - 19 (18) TRAMP ..... Otis Redding and Carla Thomas, Stax
  - 20 (30) THE DAY I MET MARIE ..... Cliff Richard, Columbia
  - 21 (19) 007 ..... Desmond Dekker, Pyramid
  - 22 (16) THERE GOES MY EVERYTHING Engelbert Humperdinck, Decca
  - 23 (17) ALTERNATE TITLE ..... Monkees, RCA
  - 24 (—) LAST WALTZ ..... Engelbert Humperdinck, Decca
  - 25 (25) A BAD NIGHT ..... Cat Stevens, Deram
  - 26 (—) WE LOVE YOU/DANDELION ..... Rolling Stones, Decca
  - 27 (20) LETS PRETEND ..... Lulu, Columbia
  - 28 (—) HEROES AND VILLAINS ..... Beach Boys, Capitol
  - 29 (22) TIME SELLER ..... Spencer Davis, Fontana
  - 30 (21) A WHITER SHADE OF PALE ..... Procol Harum, Deram

- MELODY MAKER, September 2, 1967
- 1 (24) THE LAST WALTZ ..... Engelbert Humperdinck, Decca
  - 2 (1) SAN FRANCISCO ..... Scott McKenzie, CBS
  - 3 (2) I'LL NEVER FALL IN LOVE AGAIN ..... Tom Jones, Decca
  - 4 (6) THE HOUSE THAT JACK BUILT ..... Alan Price, Decca
  - 5 (3) I WAS MADE TO LOVE HER ..... Stevie Wonder, Tamla Motown
  - 6 (5) EVEN THE BAD TIMES ARE GOOD ..... Tremeloes, CBS
  - 7 (8) JUST LOVING YOU ..... Anita Harris, CBS
  - 8 (26) WE LOVE YOU/DANDELION ..... Rolling Stones, Decca
  - 9 (16) EXCERPT FROM A TEENAGE OPERA Keith West, Parlophone
  - 10 (4) ALL YOU NEED IS LOVE ..... Beatles, Parlophone
  - 11 (12) PLEASANT VALLEY SUNDAY ..... Monkees, RCA
  - 12 (9) UP UP AND AWAY ..... Johnny Mann Singers, Liberty
  - 13 (7) DEATH OF A CLOWN ..... Dave Davies, Pye
  - 14 (15) ITCHYCOO PARK ..... Small Faces, Immediate
  - 15 (28) HEROES AND VILLAINS ..... Beach Boys, Capitol
  - 16 (13) GIN HOUSE ..... Amen Corner, Deram
  - 17 (11) CREEQUE ALLEY ..... Mama's and Papa's, RCA
  - 18 (20) THE DAY I MET MARIE ..... Cliff Richard, Columbia
  - 19 (10) IT MUST BE HIM ..... Vikki Carr, Liberty
  - 20 (—) LET'S GO TO SAN FRANCISCO ..... Flower Pot Men, Deram
  - 21 (22) THERE GOES MY EVERYTHING Engelbert Humperdinck, Decca
  - 22 (14) YOU ONLY LIVE TWICE/JACKSON Nancy Sinatra, Reprise
  - 23 (—) BURNING OF THE MIDNIGHT LAMP ... Jimi Hendrix, Track
  - 24 (25) A BAD NIGHT ..... Cat Stevens, Deram
  - 25 (—) YOU KEEP ME HANGING ON ..... Vanilla Fudge, Atlantic
  - 26 (19) TRAMP ..... Otis Redding and Carla Thomas, Stax
  - 27 (17) SHE'D RATHER BE WITH ME ..... Turtles, London
  - 28 (21) 007 ..... Desmond Dekker, Pyramid
  - 29 (—) REFLECTIONS ... Diana Ross and the Supremes, Tamla Motown
  - 30 (—) THERE MUST BE A WAY ..... Frankie Vaughan, Columbia

- MELODY MAKER, September 9, 1967
- 1 (1) THE LAST WALTZ ..... Engelbert Humperdinck, Decca
  - 2 (3) I'LL NEVER FALL IN LOVE AGAIN ..... Tom Jones, Decca
  - 3 (2) SAN FRANCISCO ..... Scott McKenzie, CBS
  - 4 (9) EXCERPT FROM A TEENAGE OPERA Keith West, Parlophone
  - 5 (6) EVEN THE BAD TIMES ARE GOOD ..... Tremeloes, CBS
  - 6 (4) THE HOUSE THAT JACK BUILT ..... Alan Price, Decca
  - 7 (8) WE LOVE YOU/DANDELION ..... Rolling Stones, Decca
  - 8 (5) I WAS MADE TO LOVE HER ..... Stevie Wonder, Tamla Motown
  - 9 (7) JUST LOVING YOU ..... Anita Harris, CBS
  - 10 (11) PLEASANT VALLEY SUNDAY ..... Monkees, RCA
  - 11 (15) HEROES AND VILLAINS ..... Beach Boys, Capitol
  - 12 (14) ITCHYCOO PARK ..... Small Faces, Immediate
  - 13 (10) ALL YOU NEED IS LOVE ..... Beatles, Parlophone
  - 14 (20) LET'S GO TO SAN FRANCISCO ..... Flower Pot Men, Deram
  - 15 (18) THE DAY I MET MARIE ..... Cliff Richard, Columbia
  - 16 (13) DEATH OF A CLOWN ..... Dave Davies, Pye
  - 17 (16) GIN HOUSE ..... Amen Corner, Deram
  - 18 (12) UP UP AND AWAY ..... Johnny Mann Singers, Liberty
  - 19 (17) CREEQUE ALLEY ..... Mama's and Papa's, RCA
  - 20 (29) REFLECTIONS ... Diana Ross and the Supremes, Tamla Motown
  - 21 (23) BURNING OF THE MIDNIGHT LAMP ... Jimi Hendrix, Track
  - 22 (25) YOU KEEP ME HANGING ON ..... Vanilla Fudge, Atlantic
  - 23 (30) THERE MUST BE A WAY ..... Frankie Vaughan, Columbia
  - 24 (19) IT MUST BE HIM ..... Vikki Carr, Liberty
  - 25 (22) YOU ONLY LIVE TWICE/JACKSON ... Nancy Sinatra, Reprise
  - 26 (24) A BAD NIGHT ..... Cat Stevens, Deram
  - 27 (21) THERE GOES MY EVERYTHING Engelbert Humperdinck, Decca
  - 28 (—) BLACK VELVET BAND ..... Dubliners, Major Minor
  - 29 (28) 007 ..... Desmond Dekker, Pyramid
  - 30 (26) TRAMP ..... Otis Redding and Carla Thomas, Stax

dimanche en matinée de 15 h 30 à 19 h (entrée : 8 F). Animateur : Jean-Pierre Draye.

### PROVINCE

**LE MAJESTIC.** 90, route de Lens, (59) La Bassée. Ouvert le dimanche de 16 à 22 h. Entrée : 5 F (avec la consommation). Animateur: Christian Martin.

**LE POISSON CLUB.** 3, route de Noailles, (60) Cauvigny. (Nationale 1 jusqu'à Sainte-Geneviève et première route à droite en direction de Mouy; Cauvigny est à 4 km). Ouvert tous les samedis de 21 h à l'aube et les dimanches de 15 h à 24 h (entrée : 8 F). Animateur : Christian Garcia.

**EDEN RANCH.** 134, route de Lens, Loison-sous-Lens. Ouvert le samedi de 21 h à l'aube et le dimanche de 16 h à 1 h du matin

sans interruption (entrée : 5 F). Animateur : Eugène Bernhard.

**LE SOUPIRAIL.** Rue Curiel, Marseille-13<sup>e</sup>. Ouvert tous les jours de 15 h à 19 h et le samedi de 21 h à l'aube (entrée : 4 F semaine) (10 F week-end). Animateur : Francis.

**LA GRANGE DU RELAIS.** Colombey-les-deux-Églises (Haute-Marne). Ouvert le samedi de 21 h à 2 h (orchestre). Le dimanche de 15 h à 19 h (discothèque). Entrée : 8 F. Animatrice : Madame Crépin.

**LA CHAUMIÈRE.** Place Gambetta, (62) Carvin. Ouvert tous les samedis de 21 h à l'aube et les dimanches après-midi. Entrées de 5 à 10 F. Animateur : Yves Moyaert.

**SAM PALLADIUM.** Route de Tulle, à Brive. Ouvert tous les soirs de 21 h. à 2 h., le dimanche de 15 h. à 19 h. Animateur : Sami.

## LE TOUR CLUB

8, rue de Tanger - Paris

offre aux lecteurs de Rock & Folk

UNE  
**ENTRÉE GRATUITE**  
AU TOUR CLUB  
valable une fois  
un samedi soir d'Octobre 67  
sauf le 14

## LE BUS PALLADIUM

6, rue Fontaine - Paris 9<sup>e</sup>

offre aux lecteurs de Rock & Folk

UNE  
**ENTRÉE GRATUITE**  
AU BUS PALLADIUM  
valable une fois  
un mardi d'Octobre 1967  
sauf le 31 Octobre

# VICTOR FLORE

CENTRAL MUSIQUE

15, rue de la Tour-des-Dames, Paris 9<sup>e</sup>



vous annonce l'ouverture  
de son deuxième magasin:  
**11 bis, Rue Pigalle, Paris 9<sup>e</sup>**

Tél. : 874-55-85 - Métro Trinité - Équipement musical professionnel



## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à Rock & Folk à compter du n°

..... pour :

- six mois soit six numéros (1)
- un an soit douze numéros (1)

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Veillez m'envoyer le n° spécial ÉTÉ 1966 - le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 (1).  
Je joins 2 F. 50 par exemplaire (3 F. pour l'Étranger).

Je verse la somme de : .....

aux éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> par chèque bancaire (1)

par virement ou versement au compte chèque postal Paris 1964-22 (1)

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue JAZZ-HOT.

(1) Rayez les mentions inutiles

FRANCE : 6 mois : 13 F. F. — 1 an : 25 F. F.  
BELGIQUE : 6 mois : 160 F. B. — 1 an : 300 F. B.  
SUISSE : 6 mois : 16 F. S. — 1 an : 30 F. S.  
AUTRES PAYS : 6 mois : 18 F. F. — 1 an : 35 F. F.

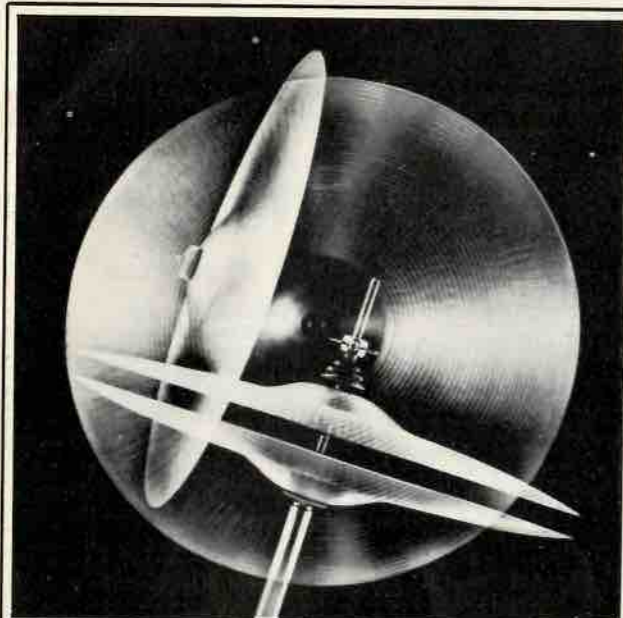
## THE ROLLING STONES WE LOVE YOU - DANDELION

série Hit-parade 79.007

ROLLING STONES WE LOVE YOU DANDELION HIT-PARADE DECCA



DECCA



**GIANT BEAT**  
PAISTE SPECIAL CYMBAL FOR

cymbales PAISTE  
**GIANT BEAT**

importées de suisse.

les premières  
conçues spécialement  
pour le son "rock"  
percutantes  
couleur irisée  
"special sunlight"

garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation  
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10<sup>e</sup> - tél. : 770.17.18



— AVEZ-VOUS DÉJÀ ENREGISTRÉ ?

Une  
sélection  
des disques  
du mois  
par  
Philippe Adler,  
Jacques Barsamian,  
Pierre Chatenier,  
Kurt Mohr,  
Antoine Relda.



**P. P. ARNOLD**  
The first cut is the deepest. Everything's gonna be alright. Speak to me. Life is but nothing.  
**COLUMBIA ESRF 1.877 M (45 t EP - 10 F)**

(Angleterre : Immédiate)  
Jeune chanteuse noire de 22 ans, ancien membre des Ikettes; son dernier succès, « The first cut is the deepest » est une composition du fameux Cat Stevens. Une bonne orchestration où le rythme Tamla revient à chaque fois en force. Je compte beaucoup sur P.P. Arnold. J. B.

**LES BEE GEES**  
To love somebody. Spicks and specks. Turn of the century. Close another door.  
**POLYDOR 27811 (45 t EP - 9,90 F)**

(Angleterre : Polydor)  
Talonnant de près leur première parution, les Bee Gees nous offrent déjà leur second EP, d'une classe sensiblement égale. Cette fois ils n'ont pas pu, semble-t-il, échapper à l'influence du « Sergeant Pepper » qui n'a pas fini — mais peut-on leur en vouloir ? — de traverser l'esprit des musiciens. Rien de superficiel dans ce disque, si ce n'est parfois une surcharge dans les arrangements. Le plus simple et, dans un sens le plus réussi, c'est « Sticks and specks » que je ne serais pas surpris de voir ressurgir bientôt sous forme d'adaptations. « To love somebody » et « Close another door », tout ça c'est sérieux et se réécoute souvent. Je ne sais si les Bee Gees sont sexy sur scène et s'ils cassent beaucoup de matériel, mais en tout cas ils font de bons disques. K. M.

**BOOKER T ET LES MG'S**  
Groovin'. Slim Jenkin's Place.  
**STAX 169.013 (45 t simple - 6,50 F)**

Un organiste extra et avec beaucoup de métier qui revient actuellement à la mode. Une musique simple

et plaisante. Je suis pourtant déçu par son interprétation du succès des Young Rascals « Groovin' ». Mais le titre qui marche le mieux est « Slim's Jenkin's Place ». J. B.



**DANNY BOY**  
Moi j'ai envie. Hey baby. C'est tout comme. Danny Boy.

**RELAX 17.502 (45 t EP - 9,90 F)**  
Un super de Danny Boy, fait à l'occasion de sa tournée « L'épopée du rock », qui nous replonge dans les bonnes années 61-62. « Danny Boy » est mon titre favori. J. B.

**LES BUFFALO SPRINGFIELD**  
Bluebird. Mr Soul.  
**ATCO 55 (45 t simple - 6,50 F)**

Voilà un des nouveaux groupes blancs américains qui prennent peu à peu le relais des groupes anglais. Le Buffalo Springfield ne fait pas partie des groupes de « love-rock » de San Francisco, mais des groupes plus traditionnels comme les Byrds, Association, etc, de Los Angelès. Ils ont bien assimilé les influences britanniques, ainsi que celles des Beach Boys, le tout teinté de « soul music ». Le chanteur ne me semble pas avoir une très grande per-

sonnalité et les deux titres, très rythmés, sont un peu monotones et sans invention. P. Ch.

**SOLOMON BURKE**  
Take me just as I am. You stayed away too long.  
**ATLANTIC 650.064 (45 t simple - 6,50 F)**  
(U.S. Atlantic)

Un des géants de l'écurie Atlantic. Peut-être vous souvenez-vous de ses fabuleux « Stupidity » ou « Maggie's farm » publiés il y a quelques années en France? Son plus récent « simple » a été enregistré ce printemps à Muscle Shoals, Alabama, sous la direction de Chips Moman et Dan Penn. On y reconnaît Spooner Oldham à l'orgue et les chœurs qui accompagnent d'habitude Percy Sledge. Solomon Burke chante les deux slows avec beaucoup de feeling, mais les thèmes et arrangements ne sont pas d'une originalité fracassante. K. M.

**LES CASINOS**  
To be loved. Tailor made. Then you can tell me goodbye. I still love you.  
**POLYDOR 27.807 M (45 t EP - 9,90 F)**

Dans la lignée des groupes vocaux ancienne vague (mais non point démodés), Platters, Drifters et Marcells, les Casinos chantent une très bonne version de ce slow qu'est « To be loved ». Signalons que la pochette ne devrait pas manquer de vous attirer. Elle représente une jeune fille sensuelle et dévêtue. J. B.

**CHRISTOPHE**  
Je sais que c'est l'été. Les Espagnols. Le coup de fouet. La petite gamine.

**BARCLAY 71.191 M (45 t EP - 9,73 F)**

Entre deux scotches dans les boîtes à la mode et deux voitures de sport, Christophe a trouvé le temps de faire des infidélités aux disques AZ et d'aller enregistrer ce disque chez Eddie qui n'en demandait pas tant.



A Europe N° 1, il paraît que l'on n'apprécie pas outre mesure. Enfin, cela c'est un autre problème. Deux des plages de cet EP sont excellentes : « Les Espagnols » et « Je sais que c'est l'été ». Dommage que Christophe prenne son métier de chanteur si à la légère. Ph. A.

#### CLEO

La standardiste. La Lady du Colonel Pickson. Les amours. La di di la di da. VOGUE EPL 8.576 (45 t EP - 10 F)

Bonnes musiques, paroles souvent amusantes. Cléo a une voix sympathique. Peut-être plus de discernement dans le choix définitif d'un répertoire lui permettrait-il de faire plus parler d'elle. A. R.

#### ARTHUR CONLEY

Ha Ha Ha Ha. Keep on talking. ATCO 57 (45 t simple - 6,50 F)

Un artiste toujours très commercial par son choix de titres, un garçon qui « déménage » vraiment. Ici il reprend un vieux morceau d'Otis Redding qui aurait pu aussi bien être chanté par Little Richard ; j'aime beaucoup. J. B.

#### LES CREAM

Strange Brew. Tales of brave Ulysses. Spoonfull. POLYDOR 27.810 (45 t EP - 9,90 F)

Eric Clapton et ses compères excellent encore une fois dans leurs trouvailles personnelles. « Strange Brew », le meilleur titre de l'EP, est leur dernier tube anglais. Ils interprètent aussi « Spoonfull », un blues très modernisé de Muddy Waters, extrait de leur 33 t. J. B.

#### NEIL DIAMOND

Thank the Lord for the night time. The long way home. BANG 670.018 (45 t simple - 6,50 F)

Le compositeur des Monkees a ici des intonations à la Ricky Nelson. Il ne nous donne pas de l'excellente qualité du point de vue mélodique comme il l'avait

fait dans « I got the feelin ». Néanmoins agréable à écouter. J. B.

#### LES 5th DIMENSION

Another day, another heartache. Never gonna be the same. Up, up and away. Learn how to fly. LIBERTY LEP 4.057 FM (45 t EP - 10 F)

Les poulains de Johnny Rivers qui s'étaient révélés avec « Go where you wanna go » nous reviennent avec « Another day, another heartache » qui lui est un peu trop similaire. J. B.

#### SNOOKS EAGLIN

Careless Love. Come back baby. High society. Let me go home whiskey. Trouble in mind. St. James infirmary. I got my questionnaire. The drifter blues. Rock Island Line. Every day I have the blues. Sophisticated blues. See see rider. One scotch, one bourdon, one beer. A thousand miles from home. I'm lookin' for a woman. Look down that lonesome road.

STORYVILLE 670.119 (distrib. POLYDOR) (30 cm - 26,90 F)

(U.S. Folk Lyric) Ce disque très important (car presque unique en son genre sur le marché français) se situe à mi-chemin entre le R & B et le folk. C'est du blues, car, enfin, il s'agit d'un Noir qui joue et chante sa propre musique et c'est du folk, car il s'agit bien d'un troubadour qui chante en s'accompagnant seul à la guitare. La relève, en quelque sorte, de Blind Lemon Jefferson et de Big Bill Broonzy.

Mais ne croyez surtout pas qu'il s'agisse d'une pièce d'anthologie rasoir pour folkloristes studieux. Snooks avait 24 ans lorsqu'il enregistra voici sept ans une quarantaine de titres (pour le musicologue Harry Oster) dont provient le présent recueil. Snooks, un jeune aveugle, jouait dans la rue pour gagner sa croûte. Et dans le quartier noir de la Nouvelle-Orléans, on est plus exigeant qu'au coin

de la rue Saint-Jacques et de la rue de la Huchette : il faut savoir jouer les airs qu'on entend à la radio et il faut savoir swinguer. Et avec Snooks c'est un festival ! Il n'a peut-être pas les inflexions poignantes ni l'accent déchirant des bluesmen du Mississippi, par contre il se rattrape largement par son sens de la mesure et des accords. Contrairement à un John Lee Hooker ou un Lightnin' Hopkins, Snooks est parfaitement à l'aise au sein d'un orchestre. Il a d'ailleurs figuré comme guitariste régulier dans des orchestres R & B et a enregistré six séances sous son nom de Ford Eaglin pour la marque Imperial, tout aussi réussis quoique dans un style différent que ses disques en solo. Son présent recueil comporte de vieux classiques des années vingt (ou même antérieurs) tel que « Careless love » « See see rider » ; quelques « tubes » R & B de l'époque (tels que « Let me go home whiskey » et « One scotch » de Amos Milburn, ainsi que « Everyday I have the blues » de Memphis Slim) et deux solos de guitare, dont l'étonnant « High society ». Jamais cependant il ne fait de la pure virtuosité (qui deviendrait vite lassante) mais aère ses solos par un jeu d'accords judicieux. Son « Everyday » est une pure merveille ; simple mais magistralement envoyé. Quel grand bonhomme ! K. M.

Ph. A.

RIVIERA 231.280 (45 t EP - 10 F)

Et la fête continue ! Après « Mirza », « Oh hé hein bon ! », « Le téléphone », Nino continue de plus belle. C'est toujours drôle et Ferrer mérite un sérieux coup de chapeau : il a déniché un sympathique grenier à idées dingues et farfelues. Ceci dit, la chanson la plus intéressante du lot, malgré certaines imperfections, est l'émouvant « Je vous dis bonne chance ! » Comme toujours, arrangements extra et cuivres qui rentrent méchamment dedans. Ph. A.

#### ARETHA FRANKLIN

Baby I love you. Going down slow. ATLANTIC 650062 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Atlantic) Encore un merveilleux Aretha. Pas aussi énorme que « Respect », mais tout de même. « Baby I love you » est du boogaloo alors que le verso, la fameuse composition de Saint-Louis Jimmy Oden, est du vrai blues. Du moins en ce qui concerne le tempo. Car en fait, Aretha est tellement imprégnée de gospel qu'elle n'a nullement l'accent et le cachet blues. Son interprétation est pleine de qualités, mais peut-être pas de celles auxquelles on s'attendait sur un tel morceau. K. M.

#### JOHNNY HALLYDAY

Petite fille. Je n'ai jamais rien demandé. C'est mon imagination. Lettre de fans.

PHILIPS 437.371 BE (45 t EP - 10 F)

Quatre extraits du dernier LP de Johnny. A « Je n'ai jamais rien demandé », j'aurais préféré voir sélectionner l'étonnant « C'est ce qu'ils nous ont dit chérie » qui est en train de passer inaperçu et qui est pourtant « sévère ». Ph. A.

#### LES KINETIC

Live your life. Hall of the Viking. Sunny cloud. The train. VOGUE EPL 8.544 (45 t EP - 10 F)

Un groupe surprenant dont je n'avais pas du tout apprécié la prestation à l'Olympia, il y a déjà plusieurs mois, mais qui sur disques est bien plaisant. Vraiment avec « Live your life » (un morceau très jazz et formidablement chanté), il m'a conquis. J. B.

#### CHARLOTTE LESLIE

L'ennui en robe dorée. L'hiver en été. C'est pas la peine. Quand je vois la mer.

POLYDOR 27.332 M (45 t EP - 9,90 F)

Intéressant. « L'ennui en robe dorée » est une chanson au climat assez étrange et envoûtant. Bravo pour le monsieur qui a eu l'idée de faire pareillement gémir une contrebasse qui n'en pouvait mais. Gimmick agressif et insolite. « L'hiver en été » est un coup de chapeau à Jean-Sébastien via Procol Harum. « Quand je vois la mer » est réussi et Charlotte y a une fort jolie voix. Le quatrième titre est dénué du moindre intérêt. Ph. A.

#### MARK III TRIO

The sleeper. Blues for Elmer.

ATCO 47 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Wingate) J'ignore tout du Mark III Trio, sinon qu'il se compose d'un orgue, d'une guitare et d'une batterie et que l'enregistrement a été effectué à Detroit au début de 1966. C'est le blues lent (avec « Sleeper ») et moyen (au verso), joué de façon jazzisante mais dansante. Ne vous attendez pas à un miracle, mais c'est un de ces trucs qu'on est quand même bien content d'avoir dans sa collection. K. M.

#### MAURICE & MAC

So much love. Try me. CHESS 169504 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Checker) Ce team nouvellement formé (Maurice McAllister et McLaurin Green) s'exprime dans un style très proche de Sam & Dave et avec non moins d'allant. Maurice n'est d'ailleurs pas un nou-

veau venu puisqu'il compte déjà une longue série d'enregistrements à son actif avec les Radiants. L'enregistrement a été effectué le 10 juin 1967 à Muscle Shoals sous la direction de Rick Hall. « So much love », un slow, et « Try me », un jerk, sont tous deux d'excellents exemples du « Memphis Sound ». K. M.

TOUSSAINT McCALL Nothing takes the place of you. Shimmy. STATESIDE FSS 505 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Ronn) C'est de la Nouvelle-Orléans que nous parvient ce nouveau venu dont le premier titre, un joli slow, connu un succès retentissant. Le chant de McCall ne me touche guère et je lui préfère

le verso, un instrumental orgue-batterie qui n'est pas sans rappeler Booker T. K. M.

BOBBY MOORE Chained to your heart. Reaching out. CHESS 169503 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Chess) Bobby Moore, qui durant près de huit ans jouait du

## ANTOINE

Madame Laure Messenger, Claude, Jérémie et l'existence de Dieu. Mort de petite Marie l'ensoleillée. Les poissons d'argent. Pour être avec vous. Lolita, Lolita. Chanson pour Eric. Athènes sous la pluie. Je partirai bientôt. Mon auto m'attend. L'anniversaire de Beethoven.

VOGUE CLD 712 (30 cm - 26,90 F)

Antoine serait-il comme le bon vin ? Il ne cesse de s'améliorer avec les ans. Je suis d'ailleurs convaincu que le succès des « Élucubrations », aussi énorme qu'inattendu, est le plus mauvais canular qui lui ait jamais été fait. Depuis, avec talent et courage, Antoine a tourné le dos au succès facile pour redevenir ce qu'il a toujours voulu être et ce qu'il aurait été sans cet accident de parcours énorme, mais non sans profit, ci-dessus déjà nommé. Touche-à-tout de génie, réclamant à cors et à cris un statut d'amateur doué, il ne cesse, peut-être sans le vouloir (ce qui m'étonnerait) d'acquiescer du métier. La preuve, il s'entoure maintenant de professionnels au talent confirmé. Parmi la très longue liste des 64 personnes qui ont participé aux enregistrements, on peut relever les noms d'excellents musiciens de jazz comme Georges Arvanitas, Jimmy Gourley, Roger Guérin, Paul Ro-

Antoine va son chemin (« Je ne peux m'arrêter » dit-il dans « Chanson pour Eric », une des meilleures de ce disque). Je ne peux m'empêcher de vous citer une partie des paroles du beau poème d'amour de « Pour être avec vous » : « Je serai le rouge sur vos lèvres pour ne pas en oublier le goût. Je brûlerai quand vous aurez la fièvre. Quand vous en aimerez un autre que moi, je serai une rose sur votre sein si doux pour aimer avec vous... » Que nos paroliers en prennent de la graine. Auteur, compositeur de toutes ses chansons, arrangeur et directeur des séances, Antoine n'a pas cessé de nous étonner et de nous émerveiller. Antoine devait être incorporé dans le Génie. Le Ministère des Armées ne pouvait mieux faire !

PIERRE CHATENIER

ANTOINE  
Du bon vin ?





saxo ténor et dirigeait son groupement, les Rhythm Aces, se fait entendre ici exclusivement en tant que chanteur. La séance date du 1<sup>er</sup> juin 1967 et l'accompagnement est fourni par les musiciens qu'on entend sur « Somewhere crying » par Irma Thomas. Tout cela est fort bien : il est actuellement de bon ton d'aller enregistrer à Muscle Shoals, avec l'équipe de Rick Hall, mais l'inspiration des arrangeurs ne vient pas toujours sur commande et en fin de compte tous ces disques finissent par trop se ressembler. K. M.

#### MONTY

**Le cœur d'une fille. Si j'étais une chanson. La vie que j'aime. Le tableau inachevé.**

**BARCLAY 711.197 M (45 t EP - 9,73 F)**

Un très bon disque. Quatre originaux dus au tandem Monty-Charden. Ce sont de jolies chansons tout à fait dans le vent. Les deux gaillards pigent et suivent avec rapidité tout ce qui se passe de l'autre côté de la Manche. Ce n'est pas un reproche, mais une constatation. Ph. A.

**? ET LES MYSTERIANS  
Girl. Got to. Don't tease me. Why me.**

**STATESIDE FSE 1.006 M (45 t EP - 10 F)**

Les créateurs de « 96 tears » et « Can't get enough of you, Baby » manquent un peu de renouvellement. Cet EP est bon pour la danse. Le rythme est toujours très marqué grâce à l'orgue et la batterie. « Don't tease me » est mon titre préféré. Mais le tout n'accroche pas assez. J. B.

#### LES PLATTERS

**Only you. I need you all time. Hey now. Tell the world. You made me cry. Maggie doesn't work here any more. I'll cry when you're gone. Voo vee ah bee. Love all night. Give thanks. Shake it up mambo. Roses of Picardy.**

**POLYDOR 657.120 (30 cm - 19,95 F)**

« Only you » et le chanteur

Tony William ont fait l'enchâtement des surbouts de mes quinze ans. Ce 30 cm, avec une photo de J. P. Leloir, nous est présenté comme « versions originales ». Je ne crois pas que ce soient les enregistrements qui rendent célèbres les Platters (et qui étaient gravés sous la marque Mercury). Ceux qu'on nous propose ici sont en effet de la King Records Co. L'accompagnement est pratiquement inexistant et il n'est même pas question de parler d'arrangements ni même de véritable prise de son. Avec ce disque, les Platters prennent un sacré coup de vieux. P. Ch.

#### ANTHONY QUINN

**I love you, you love me. Sometimes.**

**CAPITOL CLF 5.930 (45 t simple - 6,50 F)**

Anthony Quinn, célèbre acteur de cinéma, nous propose deux titres signés Harold Spina, dont l'un (« I love you, you love me ») est fréquemment « matraqué » à la radio ; on a le plaisir de l'entendre en fin de soirée dans les clubs. Anthony Quinn parle, accompagné par des chœurs, the Harold Spina Singers. J. B.

#### OTIS REDDING

**Glory of love. I'm coming home.**

**STAX 169012 (45 t simple - 6,50 F)**

(U.S. Stax)  
Un peu décevant, le dernier Otis. Attention de ne pas tuer la poule aux œufs d'or. Arrangeurs et interprètes ne peuvent pas être constamment inspirés, alors mieux vaut un peu espacer les nouvelles parutions, non ? Sinon l'on risque de lasser le public. Ce sont toujours les Mar-Keys, tels qu'ils sont venus à Paris, qui fournissent l'accompagnement. K. M.

#### JOHNNY RIVERS

**The tracks of my tears. Rosecrans Boulevard. Carpet man. Tunesmith.**

**POLYDOR 27.809 M (45 t EP - 9,90 F)**

Johnny Rivers, crooner l

Personnellement, je le préfère dans ses titres plus jerk. Pourtant, comme toujours, c'est propre, bien fait, que ce soit sur le plan vocal pour Johnny ou sur celui de l'accompagnement instrumental et des chœurs qui l'accompagnent. J. B.

#### SAM & DAVE

**Soothe me. I can't stand up for falling down.**

**STAX 169.011 (45 t simple - 6,50 F)**

Deux personnalités vocales du rhythm'n'blues que j'adore. Rythme et feeling fantastiques. Face 1 : version publique de « Soothe me » (de Sam Cook). Face 2 : slow. Disque plus varié que leur précédent où les quatre titres se confondaient. J. B.

#### NICKY SCOTT

**Big City. Everything's gonna be alright. Backstreet girl. Chain reaction.**

**COLUMBIA ESRF 1868 M (45 t EP - 10 F)**

(Angleterre : Immediate)  
Nicky Scott, jeune chanteur londonien nous propose son premier super 45 t produit par les fameux Andrew Oldham et Mick Jagger, respectivement impresario et chanteur des Rolling Stones. Un bon timbre de voix, une bonne tête font miser pas mal d'espoir en lui. Un bon slow (signé Jagger-Richard) « Backstreet girl ». J. B.

#### LES SEVEN SOULS

**Hold on I'm coming. Papa's got a brand new bag. Land of 1000 dances. Walking the dog.**

**BARCLAY 71.202 M (45 t EP - 9,73 F)**

Bon orchestre, voix assez commune. Reprise de quatre classiques du rhythm'n'blues qui ne valent pas les originaux. Un bon point pourtant à « Hold on I'm coming » de Sam and Dave. J. B.

#### SIR MACK RICE & LES MAR-KEYS

**Mini-skirt Minnie (vocal et instrumental).**

**STAX 169006 45 t simple - 6,50 F)**

(U.S. Stax)  
Peu à peu les anciens

membres des Falcons se retrouvent en tant que solistes au sein de la famille Atlantic. Ce furent tour à tour Wilson Pickett, puis Eddie Floyd ; c'est maintenant le tour de Sir Mack Rice qui, après un court passage chez Lu-Pine et Blue Rock, a fini par atterrir à Memphis dans l'équipe Stax. Malheureusement cette première tentative manque totalement d'inspiration et d'entrain. Mieux eut valu garder cet enregistrement en réserve et ne publier que son dernier, bien meilleur. K. M.

#### WASHINGTON SMITH

**Fat cat.**

**LARRY WILLIAMS & JOHNNY WATSON**

**Mercy mercy mercy EPIC 5-9933 (45 t simple - 6,50 F)**

(U.S. OKeh)

Plus n'est besoin de présenter Larry Williams et Johnny « Guitars » Watson aux connaisseurs du rock. Ils nous donnent ici, à la manière de Sam & Dave, une excellente version du fameux « tube » de Cannonball Adderley. Quant à Washington Smith, une nouvelle recrue de la marque OKeh, il se révèle un bon « shouter ». Accompagné d'un chœur de filles et d'un harmonica, il parle d'un gros vilain matou qui essaye de lui soulever son petit chaton. Hum, ça arrive, ça, parfois ! K. M.

#### SONNY AND CHER

**It's the little things. Don't talk to strangers.**

**ATCO 56 (45 t simple - 6,50 F)**

Faites attention à votre électrophone en y plaçant la face A de ce simple. Le volume sonore fabuleux de « It's the little things » risque de le faire sauter. On en prend plein les oreilles. Fantastique ! Je n'ai encore jamais entendu un tel mixage ni une telle gravure. Décidément Mr Bono travaille dans le génie ! Il faut bien reconnaître qu'avec une muse comme Cher à domicile, il y a de quoi être inspiré. Quelle voix ! A rêver. Écoutez-la chanter « Don't talk to stran-

gers » (Ne parle pas aux étrangers). Ah ! Je rêve. P. Ch.

#### HOWARD TATE

**Get it while you can. Glad I knew better. Baby I love you. How blue can you get.**

**VERVE 26504 (45 t EP - 9,90 F)**

(U.S. Verve)  
La meilleure plage, « Baby I love you » n'est pas loin d'égaliser les meilleures productions de Sam & Dave et « How blue can you get » rappelle le style de Bobby Bland. Les deux autres sont un peu du « Memphis sound » de tout venant. Du très bon R & B, mais pas assez original pour faire courir les grandes foules. Rappelons qu'il s'agit ici du deuxième EP de Howard Tate paru en France. K. M.

#### IRMA THOMAS

**Cheater man. Somewhere crying.**

**CHESSE 169502 (45 t simple - 6,50 F)**

(U.S. Chess)

Une bonne vieille connaissance, transfuge de chez Ron, Minif et Imperial, Irma Thomas nous revient avec ses premiers enregistrements pour la marque Chess. La séance a eu lieu le 6 juin à Muscle Shoals sous la direction de Rick Hall. Irma Thomas chante de façon splendide sur le swingant « Cheater man », mais je lui préfère encore le slow, plus original et torturé. « Ce n'est pas dans les endroits gais, où les gens s'amusent, que vous me trouverez, mais dans quelque coin sombre et isolé, chialant, chialant... » dicit Irma Thomas. « Oxé-beau », et quelle voix ! Achez-le, celui-là. K. M.

#### LES VANILLA FUDGE

**You keep me hanging on. Take me, for a little while. ATCO 53 (45 t simple - 6,50 F)**

Une des révélations de l'été avec les Procol Harum, les Vanilla Fudge se sont signalés avec une version 67 d'un des grands succès des Supremes, « You keep me hanging on ». Version beau-

coup plus lente et moderne formant un disque extra... J. B.

#### PETER VANN

Elle a défait sa robe.

**Le garçon d'ascenseur. Madame. Mettez une cravate.**

**POLYDOR 27329 (45 t EP - 9,90 F)**

Un grand garçon blond,

22 ans, qui a quitté les bords de la Limmat (et toute trace d'accent zurichois, rassurez-vous) pour venir faire de la chanson, à Paris. Son talent est certain et sur

## B.B. KING

**LIVE! ON STAGE: Please love me (386). Everyday I have the blues (421). Sweet sixteen, Pt. 1 & 2 (K330). 3 o'clock blues (339). Rock me baby (K 393). Sweet little angel (468). Baby look at you ( ). Woke up this morning (380). You upset me baby (416). I've got a right to love my baby (K333). Let me love you ( ). POLYDOR 657124 (30 cm - 19,95 F)**

(U.S. RPM, Kent)

Loin d'être un enregistrement pris en concert public, ce disque est en fait un assemblage d'enregistrements de studio avec bruit de public surajouté. Je le sais, car j'ai les originaux RPM ou Kent dont les numéros sont indiqués entre parenthèses plus haut. Le trucage a vraisemblablement été fait en jouant les bandes à une audience payée pour pousser des cris. Par endroits ce n'est pas mal réussi, mais la plupart du temps on est agacé par une femelle qui, voulant faire trop de zèle, pousse des cris hystériques à tort et à travers, alors que B.B. King, imperturbable (et pour cause !) poursuit sa musique.

Sur le plan purement musical, ce disque est formidable et comprend plusieurs des meilleurs (et des plus célèbres) enregistrements de B.B. King. Il devrait donner à réfléchir à bien des amateurs qui croient que le R & B et la guitare électrique sont une création de ces toutes dernières années. Ce disque sonne très moderne et pourtant l'enregistrement s'échelonne entre 1951 (« 3 o'clock blues ») et 1964 (« Rock me baby »). Cela semble

presque incroyable, aujourd'hui, alors que des groupes européens d'avant-garde se mettent seulement à explorer ce style. Comment se fait-il que B.B. King soit resté si longtemps méconnu du public ? Public blanc, s'entend, car, chez les Noirs, B.B. est depuis longtemps très populaire et vend énormément de disques. Eh bien, tout simplement à cause du racisme ; du fait que B.B. ne passait jamais sur les grandes chaînes de radio, que jamais les Blancs n'allaient aux bals où ils risquaient de voir se frotter à la « foule des Nègres », et que les « experts du blues » (Blancs comme de bien entendu) étaient bien trop préoccupés à découvrir quelques reliques du début du siècle pour s'intéresser à un jeune Noir aux cheveux pommadés qui jouait de la guitare amplifiée et faisait se pâmer les filles ! Voilà pourquoi aujourd'hui encore on entend dire : « B.B. King ? Qui c'est ? »

En fait de véritable pionnier, B.B. King se doit d'occuper l'une des premières places. Il exerça sur les guitaristes noirs une influence prépondérante dès le début des années cinquante. Certains, tels que Little Milton, Buddy Guy et Albert King débutèrent leur carrière comme de serviles imitateurs de B.B. et ce n'est que par la suite qu'ils réussirent à dégager leur propre personnalité. On ne sait, hélas, presque rien sur les musiciens que B.B. King utilisait dans ses disques. Dans ses tournées il avait toujours son orchestre régulier, mais ses enregistrements

pour RPM et par la suite Kent étaient la plupart du temps effectués à Los Angeles avec des musiciens de studio dont il ne se souvient pas de l'identité. Pour deux des titres de ce recueil j'ai pourtant pu avoir des précisions de la part de musiciens qui y avaient participé. C'est George Coleman (venu à Paris avec Miles Davis) qui me précisa qu'il jouait le solo de sax alto dans « Woke up this morning » (1953). L'orchestre comprenait en outre Floyd Jones (trompette), Bill Harvey (saxo ténor), Connie McBooker (piano), B.B. King (guitare), James Walker (basse), Ted Curry (drums) et Charles « Razz » Crosby (conga drums). George Coleman dit avoir joué pendant deux ans dans l'orchestre et avoir participé à plusieurs séances. L'autre personnel, pour « Sweet little angel » (1956), m'a été fourni par le bassiste Jymie Merritt (venu à Paris avec les Jazz Messengers). Il comprenait Kenny Sands (trompette), Lawrence Burdine (sax alto), Johnny Board (ténor sax), Floyd Newman, Herman Green ou Fred Ford (saxo baryton), Millard Lee (piano) et Ted Curry (drums). Voilà, c'est tout ce que l'on sait sur les innombrables enregistrements RPM et Kent de B.B. King. Les marques de disques se refusent à donner des renseignements et les « spécialistes du blues » ne se donnent pas la peine d'interviewer les musiciens. On s'étonne ensuite que le public blanc se désintéresse des Noirs et que ceux-ci finissent par se révolter. KURT MOHR



son meilleur titre, le premier, il n'est pas sans rappeler Claude Nougaro. Ses chansons sont brillamment relevées par l'orchestration des cordes due à François Rabbath, virtuose de la contrebasse à ses heures. C'est peut-être même le niveau élevé de ces arrangements qui font regretter que textes et mélodies ne soient pas toujours à la hauteur. On touche du doigt à de la « grande chanson » et pourtant on n'y est pas. Si Peter Vann arrive à rectifier son tir, il pourra faire un malheur. K. M.

**JEAN WELLS**  
After loving you. Puttin' the best on the outside. If you've ever loved someone. Hello baby goodbye too.  
MAXI 35002 (45 t EP - 9,90 F)

Que de nouveaux noms et de nouveaux talents! Pour ceux qui ne le sauraient pas: « Jean », en anglais, se prononce « Djine » et est un prénom féminin. Oui, la fille est vraiment douée, une voix genre Aretha Franklin. K. M.

**ANDY WILLIAMS**  
Music to watch girls by. The face I love. A man and a woman. Pretty butterfly.  
CBS EP 6344 (45 t EP - 9,90 F)

Pour ceux qui l'ignorent, Andy Williams fait partie de la cohorte des chanteurs américains à belle voix, les « crooners », qui ont noms Frank Sinatra, Tony Bennett, Johnny Mathis, Bobby Darin. Ils font les beaux soirs des cabarets élégants de Las Vegas, Miami ou du Copacabana de New-York. Genre qui, faute de cabaret de classe et ce depuis Jean Sablon, n'a pas cours en France. Ce 45 t n'est pas une des meilleures productions de Andy Williams. Son interprétation du tube français « Un homme et une femme » ne vaut pas mieux que les adaptations françaises de tubes anglo-saxons. P. Ch.

**LES WHO**  
The last time. Under my thumb.

**POLYDOR 421.148 (45 t EP - 9,90 F)**  
Les Who protestent contre le jugement de Mick Jagger et Keith Richard, en interprétant deux de leurs œuvres. Ce disque a été fait très vite et n'a pas obtenu le succès de leur précédent, « Picture of Lily », mais là n'était pas le but. Félicitons néanmoins nos amis les

Who pour l'aide qu'ils ont apportée aux Rolling Stones. J. B.

**LES YOUNG RASCALS**  
A girl like you. It's love. ATLANTIC 650.060 (45 t simple - 6,50 F)  
Deux compositions des « jeunes garnements » Brigatti et Cavaliere. « A girl like you » est déjà tradi-

tionnel à côté des œuvres des groupes de San Francisco qui sont vraiment en train de faire une révolution aux USA. Aussi je préfère « It's love » aux arrangements plus subtils et aux paroles « hip ». L'amour, toujours l'amour! C'est le grand cri qui nous vient des États-Unis. Laissons-nous faire. P. Ch.

## JACKIE WILSON

**A BRAND NEW THING : Brand new thing, pt. 1 & 2. Baby work out. No pity in the naked city. Let me build. Rebecca. No time out. Soul galore. Baby. She'll be there. Big boss line. Squeeze her, tease her.**

CORAL 202000 (30 cm - 26,90 F)  
(U.S. Brunswick)

C'est avec quelques mois de retard que je signale la parution de ce disque important aux lecteurs de Rock & Folk. Ceci pour pouvoir obtenir les renseignements concernant les personnels de l'orchestre qui, dans le cas présent, sont d'une importance capitale. Jackie Wilson est un chanteur qui a énormément de métier (ses débuts remontent à 1950 où il fit ses premiers disques aux côtés de Billy Ward et de Clyde McPhatter, chez les Domino). Il a depuis lors fait une brillante carrière de soliste et gravé une vingtaine de 30 cm. Une grande partie de cette production tient d'ailleurs plus de l'opéra que du rock et serait plutôt de nature à faire fuir l'amateur bien intentionné de musique rythmée. Le présent disque est une autre paire de manches...

Il fait en quelque sorte le trait d'union entre le grand orchestre de danse d'avant-guerre (Count Basie - Erskine Hawkins - Buddy Johnson) et le rock orchestral actuel (Bobby Bland - James Brown). Les amateurs de « rock pur » se retrouveront en terrain familier avec des

thèmes comme « Baby work out » (enreg. le 9 janvier 1963) et « Big boss line » (enreg. le 27 mars 1964). Et les amateurs de jerk ne seront pas déçus avec « Brand new thing » (enreg. le 11 janvier 1966) qui — on s'en doute — n'est qu'un coup de chapeau à James Brown!

On peut avoir des opinions partagées sur le chant de Jackie Wilson — il chauffe incontestablement, mais il ne se prive pas non plus par endroits de brâmer de façon « héroïque », ce qui est moins à mon goût — mais je pense que tout le monde sera d'accord pour admirer l'orchestre et tout particulièrement les formidables parties de batterie tout au long du disque. Voilà des noms, à peine connus du public, mais qui sont considérés comme des dieux par les artistes et les milieux professionnels de New York. Trois d'entre eux, de véritables piliers des séances d'enregistrement, sont morts entre-temps, victimes du surmenage. Ce sont David « Panama » Francis, Osie Johnson et Wilbert Hogan.

« Panama » joue dans « Baby work out », « Big boss line » (27 mars 1964), « She'll be there » et « No time out » (4 février 1965), « No pity » (10 mai 1965). Wilbert Hogan, secondé par Gary Chester, joue dans « Baby » et « Squeeze her » (26 mars 1964, matin). Osie Johnson joue dans « Rebecca » (26 mars 1964, soir). Le

quatrième batteur, Bernard Purdie, fit ses débuts de « requin » en 1961 alors qu'il avait tout juste vingt ans, au cours d'une séance avec Mickey & Sylvia (« Darling »). C'est lui qu'on entend dans « Soul galore » et « Let me build » (3 décembre 1965) et « Brand new thing » (11 janvier 1966). Les seuls solistes instrumentaux qu'on entend est les saxo-ténors Arthur Clarke (dans « She'll be there ») et Jerome Richardson ou Seldon Powell (dans « Baby »). Quant au reste de l'orchestre, qui swingue de façon impressionnante, il varie suivant les séances et se lit comme un répertoire des grands noms du jazz. Philippe Koechlin pense que cela n'intéresse que les maniaques de la discographie, mais il est d'accord pour publier les détails s'il y a assez de dingues pour se manifester. Alors, malheureux mordus, fendez-vous d'une petite carte, hein?

KURT MOHR

JACKIE WILSON chauffe et brâme.



Télégrammes (suite de la page 10)

Barsamian y sont invités les 16 et 23 octobre ■ « Some a good sweet love » par Wayne Cochran est l'un des disques favoris du Pop Club ■ Sarah Dash du groupe de Pattie Labelle et les Bluebells s'est mariée le 16 septembre à Trenton (New Jersey) avec le chef d'orchestre Samuel Reed ■ « Night and day with Screamin' Jay » est le titre du dernier LP de Screamin' Jay Hawkins ■ Bernard Jamet annonce que son prochain 45 t chez Barclay est toujours de la chanson française de bonne qualité avec des arrangements très rhythm'n'blues ■ Il paraît que Paul McCartney cherche toujours, mais que George Harrison a trouvé la grande foi ■ Le New Musical Express dit que les Turtles n'arrêtent pas de progresser, témoin leur dernier titre « You know what I mean » ■ Ike & Tina Turner ont enregistré « Save the last dance for me » des Drifters ■ Cléo sort un 33 t pour l'Afrique du Sud ■ Gros succès pour Johnny Hallyday au Festival du Châtelet le 12 septembre, on a pu s'en apercevoir en écoutant la retransmission sur Minimax, l'émission de Rosko ■ Jean-Jacques Debout et Long Chris ont repris la place de Sylvie Vartan dans la tournée de Johnny Hallyday ■ Ola and The Janglers, les Suédois que nous avons déjà vus à l'Olympia, arrivent en Grande-Bretagne ■ Les Bluesbrakers de John Mayall s'appellent désormais les Crusade ■ Les Rolling Stones récidivent avec « We love you ». Il paraît que Paul McCartney a participé à cet enregistrement ■ Les Kinks seront de nouveau en Belgique les 16, 17 et 18 octobre ■ Sandie Shaw se produira au Théâtre du Kremlin (Moscou) en janvier prochain ■ « Elvis Presley et Tom Jones sont les seuls blancs à chanter à la manière des Noirs » a dit James Brown ■ Noël Deschamps prépare un EP avec quatre titres qui vont révolutionner le métier ■ John Walker vient d'enregistrer un 33 t ■ Les Blossom Toes ne sont autres que les anciens Ingoes qui vont sortir un nouveau disque en France ■ Les Hollies, eux aussi, adoptent « le Flower Power » ■ Le LP de Tony Sheridan avec les Beatles vient d'être réédité en Angleterre ■ Gros succès à L'Omnibus des New Nadir, un groupe américain les 23 et 24 septembre dernier ■ Rex Stewart, l'ancien trompettiste de Duke Ellington est mort le mois dernier à Los Angeles à la suite d'une crise cardiaque ■ Nicoletta va faire un duo à la télévision avec Charles Aznavour pour le show de ce dernier ■ Les Chrismen n'ont pas fait moins de 70 galas, cinq télévisions et huit radios en Bretagne cet été ■ Johnny Hallyday va faire un titre dédié à son fils David ■ Le LP « Sergeant Pepper's Lonely hearts club band » des Beatles se vend aussi bien que les principaux succès du 45 t simple en Belgique ■ Les Tocammo sont les découvertes de l'Omnibus. Roberto Seto dit que l'on va beaucoup parler d'eux dans les mois à venir ■ Hugues Aufray prépare sa rentrée à Bobino ■ « Je suis amoureux de la musique, c'est donc ma seule véritable femme » a dit Jeff Beck ■ C'est avec plaisir que nous allons revoir Stevie Wonder, actuellement dans les Best Seller avec « I was made to love her », en Europe ■ Elvis Presley a envoyé ses condoléances à la famille de Brian Epstein ■ Olivier Despax repart ce mois tourner un film en Amérique du Sud ■ Les Svensk sont les dernières découvertes de Larry Page ■ Le Paul Harris Group a été la première formation française à gagner le concours organisé à Châtelet (Belgique) lors du sixième Festival International des Teenagers ■ Sharon Sheeley, ex-fiancée d'Eddie Cochran, sort maintenant avec P. J. Proby ■ Ferré Grignard, désormais chez Barclay, revient en force avec « Yellow me Yellow you » ■ Dave Berry

se produira en Belgique au mois d'octobre ■ Eric Clapton pense que le jazz, contrairement à la pop music, n'a pas progressé en deux ans ■ Bob Dylan a fait un documentaire auto-biographique de 90 minutes : « Don't look back » ■ Roy Orbison viendra en Europe cet automne ■ Herbert Leonard a fait grosse impression en Italie lors de ses galas avec Antoine ■ Mick Jagger veut s'acheter une maison dans le Sussex ■ Contrairement à la rumeur, les Beatles n'achètent pas d'îles grecques ■ Décevante: la vente du dernier 45 t d'Elvis Presley, « Long legged girl » ■ Geogie Fame dit que son morceau « No thank » est un compromis entre Jimi Hendrix et Booker T. ■ Bobby Vee fait une étonnante remontée dans les Best Sellers américains ■ « Les Haricots Rouges », à Bobino du 25 octobre au 14 novembre, iront sans doute en Russie et en Allemagne dans les mois à venir ■ Gene Vincent a passé sa première soirée en France avec une dizaine de ses fans, dont j'étais, qui l'ont accompagné au Pop Club où Pierre Lattes l'a interviewé ■ Il y a dix ans, les Everly Brothers (bye bye love), Elvis Presley (Teddy Bear) et Jerry Lee Lewis (Whole lotta Shakin's goin) ont été respectivement n°1, 2 et 3 au Billboard ■ « Tramp » est le dernier titre du duo Otis Redding-Carla Thomas ■ Frank Adams, qui est à Tahiti, a envoyé de superbes colliers de coquillages à Henri Leproux ■ Jimi Hendrix n'a pas terminé sa tournée américaine avec les Monkees car son jeu de scène est considéré trop érotique pour les jeunes admiratrices de ces derniers ■ Les Four Tops sont les artistes de Tamla Motown qui vendent le plus de disques en Angleterre ■ « Je serai complètement fou si je quittais les Four Seasons », a dit Frank Valli, leur leader ■ Sandie Shaw a refusé plusieurs offres émanant de firmes cinématographiques ■ Sullivan a été surpris d'apprendre qu'il avait vendu trois disques en Nouvelle-Zélande ■ D'après le Record Mirror, « Some thing else by the kinks » est le meilleur album qui est sorti cet été ■ Les Shadows ont fait une fantastique version de « San Francisco » (Scott McKenzie) pour la télévision belge ■ Lulu dit qu'elle est contre la drogue, mais respecte le point de vue de Paul McCartney ■ Dutronc faisait souvent du bateau cet été à Golf Juan sur le yacht de son directeur artistique ■ « Elvis Presley est un merveilleux partenaire », a dit Nancy Sinatra qui vient de terminer son film « Speed way » avec celui-ci ■ Brenda Lee sera en Angleterre au mois de novembre ■ Chuck Jackson et Maxime Brown viennent de faire une reprise de « C.C. Rider » ■ Les Bee Gees s'installeraient définitivement en Amérique ■ Geogie Fame participera au Festival International de Prague le 19 octobre ■ Les Pink Floyd passeront en attraction aux jeux Olympiques de Mexico en 1968 ■ Paul Jones dit qu'il était le seul chanteur présent lors du passage des Monkees à Londres ■ Ce sont les autres Kinks qui accompagnent Dave Davies dans « Death of a clown » ■ Les Gypsies ont acheté un corbillard pour se déplacer en gala, ce qui ne les empêche pas de préparer sérieusement leur prochain disque ■ « Flowers » par les Rolling Stones est l'une des meilleures ventes 33 t aux États-Unis ■ Chris Barber vient d'enregistrer « Cat calls », une nouvelle composition de Paul McCartney ■ Joe Pasternak, père du Président Rosko, a déjà produit plusieurs films d'Elvis Presley ■ Record de ventes cet été pour Eddy Mitchell avec « Alice » ■ « J'aime encore beaucoup le surf », a déclaré Bruce Johnston, des Beach Boys ■ Victor Flore, directeur de Central Musique a ouvert une nouvelle boutique 11 bis, rue Pigalle. J. B.



## CONCERTS



Gene Vincent, LA tournée rock du mois

### PROGRAMME DE BOBINO (PARIS) :

Du 20 septembre au 23 octobre : Léo Ferré.

Du 25 octobre au 13 novembre : Pierre Perret, Georges Chelon, Anne Vanderlove et les Haricots Rouges.

### PROGRAMME DEL'OLYMPIA (PARIS) :

Du 21 septembre au 1<sup>er</sup> octobre : James Brown. Les 2 et 4 octobre : Oum Kalsoum.

Du 5 au 23 octobre : Dalida et Michel Polnareff.

Du 26 octobre au 13 novembre : Nana Mouskouri.

### PROGRAMME DES MUSICORAMAS D'EUROPE N° 1 (A L'OLYMPIA) :

Le 25 septembre : Procol Harum.

Le 3 octobre : Raphaël.

Le 9 octobre : Jimi Hendrix.

Le 16 octobre : Stevie Wonder.

Le 25 octobre : Percy

Sledge, Sam & Dave et Arthur Conley.

### TOURNÉE DE GENE VINCENT :

En septembre - 23 : Rennes - 24 : Cherbourg - 28 : Lyon - 30 : Limoges.

En octobre - 1<sup>o</sup> : Toulouse - 5 : Genève - 7 : La Chaux-de-Fonds - 13 : Sens - 14 :

Bar-le-Duc - 15 : Soisy-sous-Montmorency - 16 :

Nevers - 17 : Aix-les-Bains - 18 : Bordeaux - 19 :

Lons-le-Saunier - 20 : Montbéliard - 21 : Montluçon.

### 4<sup>e</sup> PARIS JAZZ FESTIVAL A LA SALLE PLEYEL A 21 H :

Le 3 novembre : Archie Shepp quintet et Thelonious Monk octet.

Le 6 novembre : Miles Davis quintet.

Le 7 novembre : Sarah Vaughan et son trio, le « Guitar Workshop » avec Barney Kessel, Gary Burton quartet, Herbie Mann quintet et le Newport All Stars.

## PETITES ANNONCES

5 F. la ligne

• Batteur anglais 23 ans (matériel Premier, etc). Revenu d'une tournée en Corse, cherche formation professionnelle. Tél. AVI 07-58 entre 15 h et 16 h. Demander : Joe Cooper.

• Vendez vos disques Rock & Folk - Instruments de musique - Electrophones - Magnétophones - Amplis - Méthodes Assimil etc. Stauder. Tél. : 607-15-76 ou Poste Restante Paris 79. Joindre 0,60 F en timbres pour réponse.

• Un méconnu du vrai Rock. Burt Blanca Fan-Club, rue de la Foire, 36-Issoudun. 1 disq. + 1 carte de membre contre 7 F par mandat-carte.

• Importantes firmes de disques recherchent jeunes batteurs et bassistes qualifiés. Appeler services artistiques pour rendez-vous. CARnot 16-34.

• Jeune batteur amateur avec matériel compléterait groupe débutant style anglais. Tél. LON 16-67 de 19 h 30 à 20 h 15.

• Groupe Rock recherche jeune fille 18-20 ans même débutante sachant danser ou chanter. Ecrire avec photo à J.-P. Gouilleux, 67, rue de Clichy, Paris 9<sup>e</sup>.

• Cherch. guitariste Rythm. Amat. av. matériel pers. capable comp. Ecr. M. Junius, 6, Allée de Maison-Rouge, 93-Gagny.

• Organisateur spectacles, compositeur recherche musiciens, chanteurs, form. groupe voc. pour tournées, enregistr. Ecrire journal qui transmettra.

• A la «BOURSE AUX DISQUES», vous pourrez, pour une cotisation de 33 F, échanger tous vos disques. Venez 400, rue St-Honoré, Paris 1<sup>er</sup> (Métro Madeleine ou Concorde), 1<sup>er</sup> étage.

• Leçon batterie technique et jazz (également par correspondance). Piano, Orgue électrique, Solfège, Théorie. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes et chanteurs. F. Vetti, B.P. 29, St-Mandé (Seine). Tél. : 328-81-24.

• A vendre n° spécial d'été 1966, n° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10 de «Rock & Folk». Envoyer 2,50 F, pour

la France et 3 F. F. pour l'étranger, par exemplaire, aux Editions du Kiosque, 14, Rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup>. C.C.P. Paris 1964-22.

Articles parus dans le n° 4 : Pete Seeger, Jimmy James, Les V.I.P.'s, Françoise Hardy, Rock & Folk et Beatniks aux U.S.A., José Artur, Hugues Aufray, Tom Jones, Les Young Rascals, Les Kinks, Sullivan, Buddy Holly.

Articles parus dans le n° 5 : Jimi Hendrix, Les Shamrocks, Le Midem, Vince Taylor, Les Sharks, Miriam Makeba, Ronnie Bird, Les Four Tops, Ravi Shankar, Eddy Mitchell, Rosko, Graeme Allwright, Stone, Antoine, The Cream, Marie Laforêt, Otis Redding.

Articles parus dans le n° 6 : Pretty Things, Eddy Mitchell, Donovan, Jean-Claude Decamp, Brothers Four, Johnny Rivers, Nursery Rhymes, Hubert, Ray Charles, Eric Clapton, Antoine, Psychedelic, Rolling Stones, Chuck Berry, Bill Doggett, Lee Dorsey, Les Who.

Articles parus dans le n° 7 : Georgie Fame, Ravi Shankar, Les Masters, Lionel Rocheman, Jeff Beck, Richard & Samuel, Lexique psychédélique, Cléo, Sylvie Vartan, Johnny Hallyday, Woodie Guthrie, Otis Redding, Gérard Klein, Les Monkees, Nino Ferrer, Larry Williams, Aretha Franklin, Slim Harpo, Sonny & Cher.

Articles parus dans le n° 8 : Sammy Davis Jr, Manfred Mann, Antoine, les Rolling Stones, Nicoletta, Stella, Dave Clark, Screamin' Jay Hawkins, Colette Magny, les Troggs, Sonny and Cher, Michel Cogoni, Mick Jagger, Ray Charles, Joe Dassin et Jimi Hendrix.

Articles parus dans le n° 9 : Simon & Garfunkel, Claude Chebel, les Hamsters, Procol Harum, les Yardbirds, Londres Psychedelic, Salvador Dali, Long Chris, Elvis Presley I, Joan Baez, les Walker Brothers, les Beatles, Otis Redding et Carla Thomas, Gerry Beckles et Ritchie Valens.

Articles parus dans le n° 10 : Eric Charden, Easy Beats, les Troubadours, la Rose de France d'Antibes, Small Faces, Alain de Sédouy, Saint-Tropez blues, Bob Dylan, Dick Rivers, Elvis Presley II, Marie Laforêt, les Beatles, le LSD, Percy Sledge I et Louis Armstrong.

# Buffet Crampon



18-20 Passage du Grand Cerf, Paris 2<sup>e</sup> / Tél. : 488-88-78



G. Pétré.



MICROS bango, guitare & chanteur

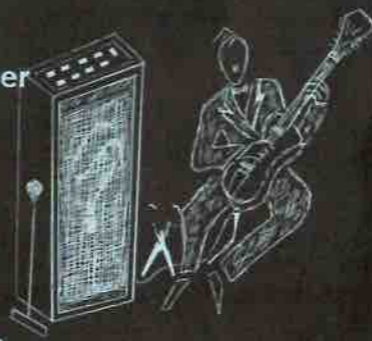
Chambre de VIBRATO

STIMER

11 rue de la convention

SARTROUVILLE

AMPLI 45W  
90Wpeak power



962 20 25